This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

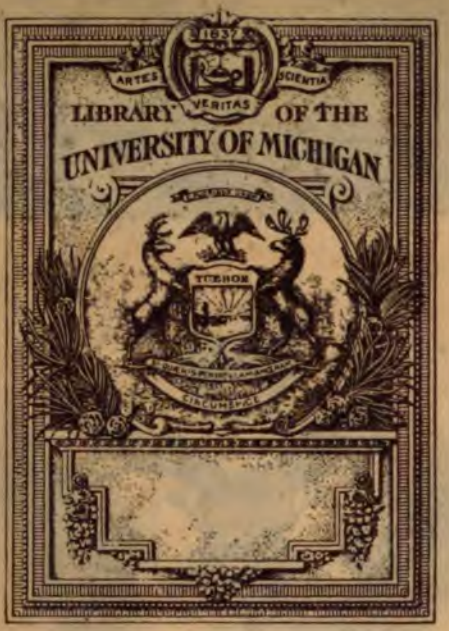
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

Urest Park.

L. C.

848
M34
D99

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MARIVAUX.

TOME V.

PARIS. IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MARIVAUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ;

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DU TALENT DE L'AUTEUR,

DES JUGEMENS LITTÉRAIRES ET DES NOTES,

PAR M. DUVIQUET.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

DAUTHEREAU, LIBRAIRE,

RUE RICHELIEU, N° 17.

MDCCCXXX.

LA MÉPRISE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 6 août 1734.

JUGEMENT

SUR

LA MÉPRISE.

Ergaste, marquis et officier, se rendant du Dauphiné à Paris, s'est arrêté à Lyon chez un ami, qui l'a mené à une campagne voisine de cette dernière ville. Là, dans une promenade publique, il a vu une jeune et belle personne, à laquelle il n'a adressé encore que deux mots, en lui ramassant son gant tombé à terre. Il en est amoureux, il cherche à la revoir, et a même quelque raison d'espérer qu'il la reverra. Voilà où en sont les choses, lorsque la scène commence. Mais Clarice (c'est le nom de l'aimable inconnue) a une sœur nommée Hortense, qui lui ressemble beaucoup, qui s'habille comme elle; et toutes deux portant des masques pour se préserver du hâle et de la chaleur, il est difficile, surtout pour un amant si subitement improvisé, de les distinguer l'une de l'autre. C'est sur cette ressemblance, on le devine, que roulera la *méprise*, dont Marivaux va nous retracer les divers accidens.

Malheureusement, il faut en convenir, les pièces dont l'intrigue est établie sur cette donnée, sont plus amusantes à la lecture qu'elles ne produisent d'effet et d'illusion au théâtre. On ne saurait trouver deux acteurs ou deux actrices assez parfaitement appareillés (pardon de l'expression cavalière), pour tromper le regard attentif du spectateur. Aussi avons-nous quelques pièces, où, dans le but d'éluder cette difficulté, l'on a ménagé les entrées et les sorties des deux personnages supposés semblables, de manière à pouvoir confier leurs deux rôles à un seul et même acteur. Ainsi a fait Palissot dans ses *Nouveaux Ménechmes*. Ce procédé, qui peut-être remplace un inconvénient par un autre, est du moins une nouvelle preuve de la répugnance du public à accepter les méprises de visage.

Un autre tort de ces sortes de comédies est d'être bien usées, et sans doute par cela seul qu'elles sont trop invraisemblables; elles ont, pour cette raison, dû vieillir plus vite, et je crois que Marivaux aurait pu s'écrier franchement, dès 1734 : *Encore des Ménechmes!* et donner ce titre à sa légère esquisse, comme l'a fait de nos jours notre Picard, avec sa bonhomie spirituelle, pour un de ses gais imbroglios. Quoi qu'il en soit, voyons si l'auteur du *Jeu de l'Amour et du Hasard* aura su dissimuler et faire excuser, à force d'art, l'invraisem-

blance qui était comme le péché originel du sujet de sa pièce.

Ergaste attend Clarice au rendez-vous tacite qu'il lui a indiqué assez adroitement la veille. Il voit arriver Hortense, la prend pour celle qu'il aime, et lui déclare ses sentimens. Hortense, d'abord étonnée, se radoucit bientôt, et finit par lui donner quelque espoir; elle l'avait remarqué la veille à cette promenade, où elle se trouvait avec sa sœur. Celle-ci arrive à son tour, mais un peu tard; elle ne trouve qu'Hortense, dont elle se débarrasse par une ruse innocente. Survient alors une seconde fois Ergaste, qui parle de son amour avec plus de confiance, obtient de Clarice un demi-aveu très-encourageant, se jette à ses pieds et lui baise la main. Hortense, qui épiait le moment de se rencontrer de nouveau avec celui qu'elle croit son amant, l'a vu de loin en conter à sa sœur; elle est furieuse, et, pour rompre avec lui, elle lui envoie un billet injurieux, auquel il ne comprend rien, sans doute parce qu'il faut que la comédie continue. En effet, ces mots qu'elle lui écrit : *Je viens de vous apercevoir aux genoux de ma sœur*, devraient lui expliquer toute l'énigme. Ajoutez à cela que la veille, lorsqu'il s'est mis à adorer Clarice, elle était en compagnie d'Hortense, et que d'ailleurs, dans une des scènes de l'exposition, la suivante Lisette a

parlé au valet d'Ergaste, au trop spirituel Frontin, de sa maîtresse et d'Hortense comme de *deux filles vivant ensemble dans un accord qui va jusqu'à s'habiller l'une comme l'autre, ayant toutes deux presque le même son de voix, toutes deux blondes et charmantes.* Tous les personnages s'obstinent, quoi qu'ils en aient, à ignorer jusqu'au bout le secret de la comédie. Pardonnons-leur toutefois cet aveuglement peu croyable, qui nous vaudra deux ou trois scènes fort plaisantes; sachons gré aussi à Marivaux de n'avoir pas trop prolongé l'embarras comique d'Ergaste, et d'avoir jugé lui-même que la position assez fausse où il l'avait jeté, ne pouvait durer long-temps. Le dénouement ne se fait pas attendre; il est amené tout naturellement par l'apparition simultanée des deux sœurs sur la scène. Le marquis reconnaît celle qu'il aime, et s'excuse auprès de l'autre, pour qui des complimens paraissent être une faible consolation.

Nous avons cherché vainement quel fut le sort de *la Méprise* dans sa nouveauté. L'*Histoire du Théâtre-Italien* n'en dit pas un mot. On peut croire, et nous avons dit pour quel motif, que son succès ne fut pas très-brillant. C'est toutefois l'une des pièces de Marivaux où il a prodigué le plus d'esprit. Peut-être même doit-on lui reprocher d'en avoir trop donné à son

Frontin. C'était bien, il est vrai, une chose à peu près convenue dans la poétique de l'ancien théâtre, qu'un valet doit avoir plus d'esprit que son maître; mais cette supériorité étrange est ici par trop marquée, et rend moins plausible encore la méprise qui abuse Frontin aussi bien qu'Ergaste.

PERSONNAGES.

CLARICE.

HORTENSE, sœur de Clarice.

ERGASTE.

LISETTE, suivante de Clarice.

ARLEQUIN, valet d'Hortense.

FRONTIN, valet d'Ergaste.

La scène est aux environs de Lyon. Le théâtre représente un jardin, qui sert de promenade publique.

LA MÉPRISE.

SCÈNE I.

FRONTIN, ERGASTE.

FRONTIN.

Je vous dis, monsieur, que je l'attends ici; je vous dis qu'elle s'y rendra, que j'en suis sûr, et que j'y compte, comme si elle y était déjà.

ERGASTE.

Et moi, je n'en crois rien.

FRONTIN.

C'est que vous ne savez pas ce que je vaux; mais une fille ne s'y trompera pas. J'ai vu la friponne jeter sur moi de certains regards, qui n'en demeureront pas là, qui auront des suites; vous le verrez.

ERGASTE.

Nous n'avons vu la maîtresse et la suivante qu'une fois; encore, ce fut par un coup du hasard que nous les rencontrâmes hier dans cette promenade-ci. Elles ne furent avec nous qu'un instant. Nous ne les connaissons point. De ton propre aveu, la suivante ne te répondit rien quand tu lui parlas. Quelle apparence y a-t-il qu'elle ait fait la moindre attention à ce que tu lui dis?

FRONTIN.

Mais, monsieur, faut-il encore vous répéter que ses yeux me répondirent? N'est-ce rien que des yeux qui parlent? Ce qu'ils disent est encore plus sûr que des paroles. Mon maître en tient pour votre maîtresse, lui dis-je tout bas en me rapprochant d'elle; son cœur est pris, c'est autant de perdu. Celui de votre maîtresse me paraît bien aventuré; j'en crois la moitié partie, et l'autre en l'air. Du mien, vous n'en avez pas fait à deux fois; vous me l'avez expédié d'un coup d'œil. En un mot, ma charmante, je t'adore. Nous reviendrons demain ici, mon maître et moi, à pareille heure. Ne manque point d'y mener ta maîtresse, afin qu'on donne la dernière main à cet amour-ci, qui n'a peut-être pas toutes ses façons. Moi, je m'y rendrai une heure avant mon maître; et tu comprends bien que c'est t'inviter d'en faire autant; car il sera bon de nous entendre sur tout ceci, n'est-ce pas? Nos cœurs ne seront pas fâchés de se connaître un peu plus à fond; qu'en penses-tu, ma poule? Y viendras-tu?

ERGASTE.

A cela nulle réponse?

FRONTIN.

Ah! vous m'excuserez.

ERGASTE.

Quoi! elle parla donc?

FRONTIN.

Non.

ERGASTE.

Que veux-tu donc dire?

FRONTIN.

Comme il faut du temps pour prononcer des paroles, et que nous étions très-pressés, elle mit, ainsi que je vous l'ai dit, des regards à la place des mots, pour aller plus vite, et se tournant de mon côté avec une douceur infinie : Oui, mon fils, me dit-elle, sans ouvrir la bouche, je m'y rendrai, je te le promets; tu peux compter là-dessus; viens-y en pleine confiance, et tu m'y trouveras. Voilà ce qu'elle me dit; et je vous le rends mot pour mot, comme je l'ai traduit d'après ses yeux.

ERGASTE.

Va, tu rêves.

FRONTIN.

Enfin je l'attends. Mais vous, monsieur, pensez-vous que la maîtresse veuille revenir?

ERGASTE.

Je n'ose m'en flatter, et cependant je l'espère un peu. Tu sais bien que notre conversation fut courte. Je lui rendis le gant qu'elle avait laissé tomber; elle me remercia d'une manière très-obligeante de la vitesse avec laquelle j'avais couru pour le ramasser, et se démasqua en me remerciant. Que je la trouvai charmante! Je croyais, lui dis-je, partir demain, et voici la première fois que je me promène ici; mais le plaisir d'y rencontrer ce qu'il y a de plus beau dans le monde, m'y ramènera plus d'une fois.

FRONTIN.

Le plaisir d'y rencontrer! Pourquoi ne pas dire l'espérance? Ç'aurait été indiquer adroitement un rendez-vous pour le lendemain.

ERGASTE.

Oui; mais ce rendez-vous indiqué l'aurait peut-être empêchée d'y venir par raison de fierté. Au lieu qu'en ne parlant que du plaisir de la revoir, c'était simplement supposer qu'elle vient ici tous les jours, et lui dire que j'en profiterais, sans rien m'attribuer de la démarche qu'elle ferait en y venant.

FRONTIN, regardant vers la coulisse.

Tenez, tenez, monsieur, suis-je un bon traducteur du langage des œillades? Eh! direz-vous que je rêve? Voyez-vous cette figure tendre et solitaire, qui se promène là-bas en attendant la mienne?

ERGASTE.

Je crois que tu as raison, et que c'est la suivante.

FRONTIN.

Je l'aurais défiée d'y manquer; je m'y connais. Retirez-vous, monsieur; ne gênez point les intentions de ma belle. Promenez-vous d'un autre côté; je vais m'instruire de tout, et j'irai vous rejoindre.

SCÈNE II.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, riant.

Eh ! eh ! bonjour, chère enfant. Reconnaissez-moi ; me voilà ; c'est le véritable.

LISETTE.

Que voulez-vous, monsieur le véritable? Je ne cherche personne ici, moi.

FRONTIN.

Oh ! que si ; vous me cherchiez, je vous cherchais ; vous me trouvez, je vous trouve ; et je défie que nous trouvions mieux. Comment vous portez-vous?

LISETTE, faisant la révérence.

Fort bien ; et vous, monsieur?

FRONTIN.

A merveille. Voilà des appas dans la compagnie desquels il serait difficile de se porter mal.

LISETTE.

Vous êtes aussi galant que familier.

FRONTIN.

Et vous, aussi ravissante qu'hypocrite. Mettons bas les façons, vivons à notre aise. Tiens, je t'aime, je te l'ai déjà dit, et je le répète. Tu m'aimes, tu ne me l'as pas dit ; mais je n'en doute pas. Donne-toi donc le plaisir de me le dire ; tu me le répèteras après, et

nous serons tous deux aussi avancés l'un que l'autre.

LISETTE.

Tu ne doutes pas que je ne t'aime, dis-tu?

FRONTIN.

Entre nous, ai-je tort d'en être sûr? Une fille comme toi manquerait-elle de goût? Là, voyons; regarde-moi pour vérifier la chose; tourne encore sur moi cette prunelle friande que tu avais hier, et qui m'a laissé pour toi le plus tendre appétit du monde. Tu n'oses, tu rougis? Allons, m'amour, point de quartier; finissons cet article-là.

LISETTE, d'un air tendre.

Laisse-moi.

FRONTIN.

Non; ta fierté se meurt; je ne la quitte pas que je ne l'aie achevée.

LISETTE.

Dès que tu as deviné que tu me plais, n'est-ce pas assez? Je ne t'en apprendrai pas davantage.

FRONTIN.

Il est vrai, tu ne feras rien pour mon instruction; mais il manque à ma gloire le ragoût de te l'entendre dire.

LISETTE.

Tu veux donc que je la régale aux dépens de la mienne?

FRONTIN.

La tienne! Eh! palsambleu, je t'aime; que lui faut-il de plus?

LISETTE.

Mais... je ne te hais pas.

FRONTIN.

Allons, allons, tu me voles; il n'y a pas là ce qui m'est dû; fais-moi mon compte.

LISETTE.

Tu me plais.

FRONTIN.

Tu me retiens encore quelque chose, il n'y a pas là ma somme.

LISETTE.

Eh bien! donc.... je t'aime.

FRONTIN.

Un *bis*, et me voilà payé.

LISETTE.

Le *bis* viendra dans le cours de la conversation; fais-m'en crédit, pour à présent; ce serait trop de dépense à la fois.

FRONTIN.

Oh! ne crains pas la dépense; je mettrai ton cœur en fonds; va, ne t'embarrasse pas.

LISETTE.

Parlons de nos maîtres. Premièrement, qui êtes-vous, vous autres?

FRONTIN.

Nous sommes des gens de condition qui retournons à Paris, et de là à la cour, qui nous trouve à

redire. Nous revenons d'une terre que nous avons dans le Dauphiné. En passant, un de nos amis nous a arrêtés à Lyon, puis il nous a menés à cette campagne-ci, où deux paires de beaux yeux nous raccrochèrent hier pour autant de temps qu'il leur plaira.

LISETTE.

Où sont-ils ces beaux yeux?

FRONTIN.

En voilà deux ici; ta maîtresse a les deux autres.

LISETTE.

Que fait ton maître?

FRONTIN.

La guerre, quand les ennemis du roi nous raisonnent.

LISETTE.

C'est-à-dire qu'il est officier. Et son nom?

FRONTIN.

Le marquis Ergaste; et moi, le chevalier Frontin, comme cadet de deux frères que nous sommes.

LISETTE.

Ergaste? ce nom-là est connu; et tout ce que tu me dis là nous convient assez.

FRONTIN.

Quand les minois se conviennent, le reste s'ajuste. Mais, voyons, mes enfans, qui êtes-vous à votre tour?

LISETTE.

En premier lieu, nous sommes belles.

FRONTIN.

On le sent encore mieux qu'on ne le voit.

LISETTE.

Ah! le compliment vaut une révérence.

FRONTIN.

Passons, passons; ne te pique point de payer mes complimens ce qu'ils valent; je te ruinerais en révérences. Je te cajole *gratis*. Continuons. Vous êtes belles. Après?

LISETTE.

Nous sommes orphelines.

FRONTIN.

Orphelines? Expliquons-nous; l'amour en fait quelquefois, des orphelins; êtes-vous de sa façon? Vous êtes assez aimables pour cela.

LISETTE.

Non, impertinent! Il n'y a que deux ans que nos parens sont morts; gens de condition aussi, qui nous ont laissées très-riches.

FRONTIN.

Voilà de fort bons procédés.

LISETTE.

Ils ont eu pour héritières deux filles. Elles vivent ensemble dans un accord qui va jusqu'à s'habiller l'une comme l'autre; elles ont toutes deux presque le même son de voix, sont toutes deux blondes et charmantes, et se trouvent si bien de leur état, qu'elles

ont fait serment de ne point se marier, et de rester filles.

FRONTIN.

Ne point se marier fait un article; rester filles, en fait un autre.

LISETTE.

C'est la même chose.

FRONTIN.

Oh que non ! Quoi qu'il en soit, nous protestons contre l'un ou l'autre de ces deux sermens; celle que nous aimons n'a qu'à choisir, et voir lequel des deux elle veut rompre. Comment s'appelle-t-elle?

LISETTE.

Clarice; c'est l'aînée, et celle à qui je suis.

FRONTIN.

Que dit-elle de mon maître? Depuis qu'elle l'a vu, comment va son vœu de rester fille?

LISETTE.

Si ton maître s'y prend bien, je ne crois pas qu'il se soutienne; le goût du mariage l'emportera.

FRONTIN.

Voyez le grand malheur! Combien y a-t-il de ces vœux-là qui se rompent à meilleur marché! Eh! dis-moi, mon maître l'attend ici; va-t-elle venir?

LISETTE.

Je n'en doute pas.

FRONTIN.

Sera-t-elle encore masquée?

LISETTE.

Oui ; en ce pays-ci c'est l'usage en été, quand on est à la campagne, à cause du hâle et de la chaleur. Mais n'est-ce pas Ergaste que je vois là-bas ?

FRONTIN.

C'est lui-même.

LISETTE.

Je te quitte donc. Informe-le de tout ; encourage son amour. Si ma maîtresse devient sa femme, je me charge de t'en fournir une.

FRONTIN.

Eh ! me la fourniras-tu en conscience ?

LISETTE.

Impertinent ! je te conseille d'en douter !

FRONTIN.

Oh ! le doute est de bon sens ; tu es si jolie !

(Lisette sort.

SCÈNE III.

FRONTIN, ERGASTE.

ERGASTE.

Eh bien ! que dit la suivante ?

FRONTIN.

Ce qu'elle dit ? Ce que j'ai toujours prévu ; que nous triomphons, qu'on est rendu, et que, quand il nous plaira, le notaire nous dira le reste

ERGASTE.

Comment? Est-ce que sa maîtresse lui a parlé de moi?

FRONTIN.

Si elle en a parlé! On ne tarit point; tous les échos du pays nous connaissent. On languit, on soupire, on demande quand nous finirons; peut-être qu'à la fin du jour on nous sommera d'épouser; c'est ce que j'ai pu juger d'après le discours de Lisette. Et la chose vaut la peine qu'on y pense. Clarice, fille de qualité, d'un côté; Lisette, fille de condition, de l'autre; cela est bon. La race des Frontins et des Ergastes ne rougira point de leur devoir son entrée dans le monde, et de leur donner la préférence.

ERGASTE.

Il faut que l'amour t'ait tourné la tête; explique-toi donc mieux. Aurais-je le bonheur de ne pas déplaire à Clarice?

FRONTIN.

Eh! monsieur, comment vous expliquez-vous vous-même? Vous parlez du ton d'un suppliant; et c'est à nous que l'on présente requête. Je vous félicite, au reste; vous avez dans votre victoire un accident glorieux que je n'ai pas dans la mienne. On avait juré de garder le célibat; vous triomphez du serment. Je n'ai point cet honneur-là, moi; je ne triomphe que d'une fille qui n'avait juré de rien.

ERGASTE.

Eh! dis-moi naturellement si l'on a du penchant pour moi.

FRONTIN.

Oui, monsieur; la vérité toute pure est que je suis adoré, parce qu'avec moi cela va un peu vite, et quant à vous, vous êtes à la veille de l'être. Et je vous le prouve, car voilà votre future idolâtre qui vous cherche.

ERGASTE.

Écarte-toi.

SCÈNE IV.

ERGASTE, HORTENSE, FRONTIN.

(Hortense, en entrant en scène, tient son masque à la main pour se faire connaître du spectateur; mais elle le remet sur son visage, dès que Frontin tourne la tête.)

HORTENSE, traversant le théâtre.

N'est-ce pas là le cavalier que je vis hier ramasser le gant de ma sœur? Je n'en ai guère vu de si bien fait. Il me regarde. J'étais hier démasquée avec ce même habit; il me reconnaît, sans doute.

(Elle va pour se retirer.)

ERGASTE, qui la prend pour Clarice, l'aborde et la salue.

Puisque le hasard vous offre encore à mes yeux, madame, permettez que je ne perde pas le bonheur qu'il me procure. Que mon action ne vous irrite point; ne la regardez pas comme un manque de respect pour vous; le mien est infini, j'en suis pénétré. Jamais on ne craignit tant de déplaire; mais jamais cœur, en même temps, ne fut forcé de céder à une passion ni si soumise, ni si tendre.

HORTENSE.

Monsieur, je ne m'attendais pas à un tel abord; et quoique vous m'ayez vue hier ici, comme en effet j'y étais, et démasquée, cette façon de se voir n'établit entre nous aucune connaissance; tel n'est point l'usage avec les personnes de mon sexe. Ainsi, vous voulez bien que l'entretien finisse.

ERGASTE.

Ah! madame, arrêtez, de grâce, et ne me laissez point en proie à la douleur de croire que je vous ai offensée. La joie de vous retrouver ici m'a égaré, j'en conviens; je dois vous paraître coupable d'une hardiesse que je n'ai pourtant point; car je n'ai su ce que je faisais, et je tremble devant vous au moment où je vous parle.

HORTENSE.

Je ne puis vous écouter.

ERGASTE.

Voulez-vous ma vie en réparation de l'audace dont vous m'accusez? Je vous l'apporte, elle est à vous; mon sort est entre vos mains; je ne saurais plus vivre, si vous me rebutez.

HORTENSE.

Vous, monsieur?

ERGASTE.

J'explique ce que je sens, madame. Je me donnai hier à vous; je vous consacrai mon cœur, je conçus le dessein d'obtenir grâce du vôtre, et je mourrai, s'il

me la refuse. Jugez si un manque de respect est compatible avec de pareils sentimens.

HORTENSE.

Vos expressions sont vives et pressantes, assurément; il est difficile de rien dire de plus fort. Mais enfin, plus j'y pense, et plus je vois qu'il faut que je me retire, monsieur; il n'y a pas moyen de se prêter plus long-temps à une conversation comme celle-ci, et je commence à avoir plus de tort que vous.

ERGASTE.

Eh! de grâce, madame, encore un mot qui décide de ma destinée, et je finis. Me haïssez-vous?

HORTENSE.

Je ne dis pas cela; je ne pousse point les choses jusque-là; elles ne le méritent pas. Sur quoi voudriez-vous que fût fondée ma haine? Vous m'êtes inconnu, monsieur; attendez donc que je vous connaisse.

ERGASTE.

Me sera-t-il permis de chercher à vous être présenté, madame?

HORTENSE.

Vous n'aviez qu'un mot à me dire tout à l'heure. Vous me l'avez dit, et vous continuez, monsieur. Achevez donc, ou je m'en vais, car il n'est pas dans l'ordre que je reste.

ERGASTE.

Ah! je suis au désespoir! Je vous entends; vous ne voulez pas que je vous voie davantage.

HORTENSE.

Mais en vérité, monsieur, après m'avoir appris que vous m'aimez, me conseilleriez-vous de vous dire que je veux bien que vous me voyiez ? Je ne pense pas que cela m'arrive. Vous m'avez demandé si je vous haïssais ; je vous ai répondu que non ; en voilà bien assez, ce me semble ; n'imaginez pas que j'aille plus loin. Quant aux mesures que vous pouvez prendre pour vous mettre en état de me voir avec un peu plus de décence qu'ici, ce sont vos affaires. Je ne m'opposerai point à vos desseins ; car vous trouverez bon que je les ignore, et il faut même que cela soit ainsi. Un homme comme vous a des amis, sans doute, et n'aura pas besoin d'être aidé pour se produire.

ERGASTE.

Hélas ! madame, je m'appelle Ergaste ; je n'ai d'amis ici que le comte de Belfort, qui m'arrêta hier comme j'arrivais du Dauphiné, et qui me mena sur-le-champ dans cette campagne-ci.

HORTENSE.

Le comte de Belfort, dites-vous ? Je ne savais pas qu'il fût ici. Nos maisons sont voisines ; apparemment qu'il nous viendra voir. Et c'est donc chez lui que vous êtes actuellement, monsieur ?

ERGASTE.

Oui, madame. Je le laissai hier donner quelques ordres après dîner, et je vins me promener dans les allées de ce petit bois où j'apercevais du monde. Je

vous y vis ; vous vous y démasquâtes un instant, et dans cet instant vous devîntes l'arbitre de mon sort. J'oubliai que je retournais à Paris ; j'oubliai jusqu'à un mariage avantageux qu'on m'y ménageait, et auquel je renonce. Quant à la personne avec qui j'allais le conclure, rien ne me lie avec elle qu'un simple rapport de condition et de fortune.

HORTENSE.

Dès que ce mariage vous est avantageux, la partie se renouera. La dame est aimable, sans doute, et vous ferez vos réflexions.

ERGASTE.

Non, madame ; mes réflexions sont faites, et je le répète encore, je ne vivrai que pour vous, ou je ne vivrai pour personne. Trouver grâce à vos yeux, voilà à quoi j'ai mis toute ma fortune ; et je ne veux plus rien dans le monde, si vous me défendez d'y aspirer.

HORTENSE.

Moi, monsieur ! je ne vous défends rien, je n'ai pas ce droit-là ; on est le maître de ses sentimens ; et si le comte de Belfort, dont vous parlez, allait vous mener chez moi, je le suppose, parce que cela peut arriver, je serais même obligée de vous y bien recevoir.

ERGASTE.

Obligée, madame ! Vous ne m'y souffrirez donc que par politesse ?

ARLEQUIN.

C'est ce monsieur Damis, qui est si amoureux de vous.

HORTENSE.

Je n'ai que faire de lui ni de son amour. Est-ce qu'il me cherche? De quel côté vient-il?

ARLEQUIN.

Il ne vient par aucun côté, car il ne bouge; et c'est moi qui viens pour lui, afin de savoir où vous êtes. Lui dirai-je que vous êtes ici, ou bien ailleurs?

HORTENSE.

Non; nulle part.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas; il faut bien que vous soyez en quelque endroit. Vous n'avez qu'à dire où vous voulez être.

HORTENSE.

Quel imbécile! Rapporte-lui que tu ne me trouves pas.

ARLEQUIN.

Je vous ai pourtant trouvée; comment ferons-nous?

HORTENSE.

Je t'ordonne de lui dire que je n'y suis pas; car je m'en vais. (Elle s'éloigne un peu.)

ARLEQUIN.

Eh bien! vous avez raison; quand on s'en va, on n'y est pas; cela est clair. (Il sort.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, CLARICE *vêtue absolument comme Hortense.*

HORTENSE, à part.

Ne voilà-t-il pas encore ma sœur!

CLARICE, de même.

J'ai tourné mal à propos de ce côté-ci. M'a-t-elle vue?

HORTENSE, de même.

Je la trouve embarrassée; qu'est-ce que cela signifie? Ergaste y aurait-il part?

CLARICE, de même.

Il faut lui parler; je sais le moyen de la congédier. (Haut.) Ah! vous voilà, ma sœur?

HORTENSE.

Oui, je me promenais; et vous, ma sœur?

CLARICE.

Moi, de même. Le plaisir de rêver m'a insensiblement amenée ici.

HORTENSE.

Et poursuivez-vous votre promenade?

CLARICE.

Encore une heure ou deux.

HORTENSE.

Une heure ou deux!

de l'air dont il vous lorgna hier, je vais gager qu'il vous voit encore. Ainsi prenons par là.

CLARICE.

Non; je suis trop lasse; il y a long-temps que je me promène.

LISETTE.

Oui-dà; un bon quart d'heure à peu près.

CLARICE.

Mais pourquoi me fatiguerais-je à fuir un homme qui, j'en suis sûre, ne songe pas plus à moi que je ne songe à lui?

LISETTE.

Eh! mais, c'est bien assez qu'il y songe autant.

CLARICE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Vous ne m'avez encore parlé de lui que trois ou quatre fois.

CLARICE.

Ne te figurerais-tu pas que je suis venue seule ici pour lui donner occasion de m'aborder?

LISETTE.

Oh! il n'y a point de plaisir avec vous; vous devinez mot à mot ce qu'on pense.

CLARICE.

Que tu es folle!

LISETTE, riant.

Si vous n'y étiez pas venue de vous-même, je devais vous y mener, moi.

CLARICE.

M'y mener! Mais vous êtes bien hardie de me le dire.

LISETTE.

Bon! je suis encore bien plus hardie que cela; c'est que je crois que vous y seriez venue.

CLARICE.

Moi?

LISETTE.

Sans doute: et vous auriez eu raison; car il est fort aimable, n'est-il pas vrai?

CLARICE.

J'en conviens.

LISETTE.

Et ce n'est pas là tout; c'est qu'il vous aime.

CLARICE.

Autre idée!

LISETTE.

Oui-dà; peut-être que je me trompe.

CLARICE.

Sans doute, à moins qu'on ne te l'ait dit; et je suis persuadée que non. Qui est-ce qui t'en a parlé?

LISETTE.

Son valet m'en a touché quelque chose.

CLARICE.

Son valet ?

LISETTE.

Oui.

CLARICE, d'un ton d'impatience, après avoir attendu vainement de plus longues explications.

Et ce valet t'a demandé le secret, apparemment ?

LISETTE.

Non.

CLARICE.

Cela revient pourtant au même ; car je renonce à savoir ce qu'il vous a dit, s'il faut vous interroger pour l'apprendre.

LISETTE.

J'avoue qu'il y a un peu de malice dans mon fait ; mais ne vous fâchez pas. Ergaste vous adore, madame.

CLARICE.

Tu vois bien qu'il ne sera pas nécessaire que je l'évite ; car il ne paraît pas.

LISETTE.

Non ; mais voici son valet qui me fait signe d'aller lui parler. Irai-je savoir ce qu'il me veut ?

SCÈNE VIII.

FRONTIN, LISETTE, CLARICE.

CLARICE.

Oh ! tu le peux ; je ne t'en empêche pas.

LISETTE.

Si vous ne vous en souciez guère, ni moi non plus.

CLARICE.

Ne vous embarrassez pas que je m'en soucie, et allez toujours voir ce qu'on vous veut.

LISETTE.

Eh ! parlez donc. (S'approchant de Frontin.) Ton maître est-il là ?

FRONTIN.

Oui ; il demande s'il peut reparaître, puisqu'elle est seule.

LISETTE.

Madame, c'est monsieur le marquis Ergaste qui aurait grande envie de vous faire encore la révérence, et qui, comme vous voyez, vous en sollicite par le plus révérencieux de tous les valets.

CLARICE.

Si je l'avais prévu, je me serais retirée.

LISETTE.

Lui dirai-je que vous n'êtes pas de cet avis-là ?

CLARICE.

Mais je ne suis d'avis de rien ; réponds ce que tu voudras. Qu'il vienne.

LISETTE, à Frontin.

On n'est d'avis de rien ; mais qu'il vienne.

FRONTIN.

Le voilà tout venu.

LISETTE.

Toi, avertis-nous si quelqu'un approche.

(Frontin sort.)

SCÈNE IX.

CLARICE, LISETTE, ERGASTE.

ERGASTE.

Que ce jour-ci est heureux pour moi, madame! Avec quelle impatience n'attendais-je pas le moment de vous revoir encore! J'ai observé celui où vous étiez seule.

CLARICE, se démasquant un moment.

Vous avez fort bien fait d'avoir cette attention-là; car nous ne nous connaissons guère. Quoi qu'il en soit, vous avez souhaité me parler, monsieur; j'ai cru pouvoir y consentir; auriez-vous quelque chose à me dire?

ERGASTE.

Ce que mes yeux vous ont dit avant mes discours, ce que mon cœur sent mille fois mieux qu'ils ne le disent, ce que je voudrais vous répéter toujours; que je vous aime, que je vous adore, que je ne vous verrai jamais qu'avec transport.

LISETTE, bas à Clarice.

Mon rapport est-il fidèle?

CLARICE.

Vous m'avouerez, monsieur, que vous ne mettez

guère d'intervalle entre me connaître, m'aimer et me le dire ; un pareil entretien aurait pu être précédé de certaines formalités de bienséance qui sont ordinairement nécessaires.

ERGASTE.

Je crois vous l'avoir déjà dit, madame ; je n'ai su ce que je faisais. Oubliez une faute échappée à la violence d'une passion qui m'a troublé, et qui me trouble encore toutes les fois que je vous parle.

LISETTE, bas à Clarice.

Qu'il a le débit tendre !

CLARICE.

Avec tout cela, monsieur, convenez pourtant qu'il en faudra revenir à quelqu'une de ces formalités dont il s'agit, si vous avez dessein de me revoir.

ERGASTE.

Si j'en ai dessein ! Je ne respire que pour cela, madame. Le comte de Belfort doit vous rendre visite ce soir.

CLARICE.

Est-ce qu'il est de vos amis ?

ERGASTE.

C'est lui, madame, chez qui il me semble vous avoir dit que j'étais.

CLARICE.

Je ne me le rappelais pas.

ERGASTE.

Je l'accompagnerai chez vous, madame ; il me l'a

promis. S'engage-t-il à quelque chose qui vous déplaise? Consentez-vous que je lui aie cette obligation?

CLARICE.

Votre question m'embarrasse; dispensez-moi d'y répondre [1].

ERGASTE.

Est-ce que votre réponse me serait contraire?

CLARICE.

Point du tout.

LISETTE.

Et c'est ce qui fait qu'on n'y répond pas.

(Ergaste se jette aux genoux de Clarice, et lui baise la main.)

CLARICE, remettant son masque.

Adieu, monsieur; j'attendrai le comte de Belfort. Quelqu'un approche; laissez-moi seule continuer ma promenade; nous pourrons nous y rencontrer encore.

SCÈNE X.

ERGASTE, CLARICE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, à Lisette.

Je viens vous dire que je vois de loin une espèce de petit nègre qui accourt.

---

[1] *Dispensez-moi d'y répondre.* Hortense a déjà répondu pour elle à une semblable question, et d'une manière un peu plus décidée. A cet embarras de sa nouvelle interlocutrice, Ergaste devrait être tant soit peu surpris, et deviner qu'il parle à une autre personne. Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois, comme nous l'avons dit et comme on le verra, qu'il faut le supposer aveugle.

LISETTE.

Retirons-nous vite, madame ; c'est Arlequin qui vient. (Clarice sort avec Lisette.)

SCÈNE XI.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

Je suis enchanté, Frontin ; je suis transporté ! Voilà deux fois que je lui parle aujourd'hui. Qu'elle est aimable ! Que de grâces ! Et qu'il est doux d'espérer de lui plaire !

FRONTIN.

Bon ! espérer ! Si la belle vous donne cela pour de l'espérance, elle ne vous trompe pas.

ERGASTE.

Belfort m'y mènera ce soir.

FRONTIN.

Cela fera une petite journée de tendresse assez complète. Au reste, j'avais oublié de vous dire le meilleur. Votre maîtresse a bien des grâces ; mais le plus beau de ses traits, vous ne le voyez point ; il n'est point sur son visage, il est dans sa cassette. Savez-vous bien que le cœur de Clarice est une emplette de cent mille écus, monsieur ?

ERGASTE.

C'est bien à cela que je pense ! Mais, que nous veut ce garçon-ci ?

FRONTIN.

C'est le beau brun que j'ai vu venir.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, ERGASTE, FRONTIN.

ARLEQUIN, à Ergaste.

Vous êtes mon homme; c'est vous que je cherche.

ERGASTE.

Parle. Que me veux-tu?

FRONTIN.

Où est ton chapeau?

ARLEQUIN.

Sur ma tête.

FRONTIN, le lui ôtant.

Il n'y est plus.

ARLEQUIN.

Il y était quand je l'ai dit; (Le remettant.) et il y retourne.

ERGASTE.

De quoi est-il question?

ARLEQUIN.

D'un discours malhonnête que j'ai ordre de vous tenir, et qui ne demande pas la cérémonie du chapeau.

ERGASTE.

Un discours malhonnête! A moi! Et de quelle part?

ARLEQUIN.

De la part d'une personne qui s'est moquée de vous.

ERGASTE.

Insolent! t'expliqueras-tu?

ARLEQUIN.

Dites vos injures à ma commission; c'est elle qui est insolente, et non pas moi.

FRONTIN.

Voulez-vous que j'estropie le commissionnaire, monsieur?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de l'ambassade; je n'ai point ordre de revenir estropié.

ERGASTE.

Qui est-ce qui t'envoie?

ARLEQUIN.

Une dame qui ne fait point de cas de vous.

ERGASTE.

Quelle est-elle?

ARLEQUIN.

Ma maîtresse.

ERGASTE.

Est-ce que je la connais?

ARLEQUIN.

Vous lui avez parlé ici.

ERGASTE.

Quoi! c'est cette dame-là qui t'envoie dire qu'elle s'est moquée de moi?

regarde maintenant comme une farce qui n'amuse plus. Adieu. (Il fait quelques pas comme pour sortir.)

ERGASTE.

Je m'y perds.

ARLEQUIN, revenant.

Attendez.... Il y a encore un petit reliquat; je ne vous ai donné que la moitié de votre affaire. J'ai ordre de vous dire... J'ai oublié mon ordre... La moquerie; un; la farce, deux; il y a un troisième article.

FRONTIN.

S'il ressemble au reste, nous ne perdrons rien de curieux.

ARLEQUIN, tirant des tablettes.

Pardi! il est tout de son long dans ces tablettes-ci.

ERGASTE.

Eh! montre donc.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît; je ne dois pas vous les montrer. Cela m'est défendu, parce qu'on s'est repenti d'y avoir écrit, à cause de la bienséance et de votre peu de mérite; et on m'a crié de loin de les supprimer, et de vous expliquer le tout dans la conversation. Mais laissez-moi voir ce que j'oublie... A propos, je ne sais pas lire; lisez donc vous-même.

(Il donne les tablettes à Ergaste.)

FRONTIN.

Eh! morbleu, monsieur, laissez là ces tablettes, et n'y répondez que sur le dos du porteur.

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais été le pupitre de personne.

ERGASTE, lisant.

« Je viens de vous apercevoir aux genoux de ma sœur. » (S'interrompant.) Moi! (Il continue.) « Vous jouez « fort bien la comédie; vous me l'avez donnée tan- « tôt; mais je n'en veux plus. Je vous avais permis « de m'aborder encore, et je vous le défends; j'ou- « blie même que je vous ai vu. »

ARLEQUIN.

Tout juste; voilà l'article qui nous manquait. Plus de fréquentation; c'est l'intention de la tablette. Bonsoir. (Ergaste reste comme immobile.)

FRONTIN.

J'avoue que voilà le vertigo le mieux conditionné qui soit jamais sorti d'aucun cerveau femelle.

ERGASTE, courant après Arlequin.

Arrête. Où est-elle?

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

ERGASTE.

Attends que j'aie fait, du moins, un mot de réponse. Il m'est aisé de me justifier; elle m'accuse d'avoir vu sa sœur, et je ne la connais pas.

ARLEQUIN.

Chanson!

ERGASTE, lui donnant de l'argent.

Tiens, prends et arrête.

FRONTIN.

Doucement! je n'ai pas le sou, mon garçon.

ARLEQUIN.

Ce misérable! et du crédit?

FRONTIN.

Avec cette mine-là, où veux-tu que j'en trouve? Mets-toi à la place du marchand de vin.

ARLEQUIN.

Tu as raison; je te rends justice; on ne saurait rien emprunter sur cette grimace-là.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen, elle est trop sincère. Mais il y a un remède à tout; paie, et je te le rendrai.

ARLEQUIN.

Tu me le rendras? Mets-toi à ma place aussi; le croirais-tu?

FRONTIN.

Non; tu réponds juste; mais paie en pur don, par galanterie; sois généreux.

ARLEQUIN.

Je ne saurais, car je suis vilain; je n'ai jamais bu à mes dépens.

FRONTIN.

Morbleu! que ne sommes-nous à Paris? j'aurais crédit.

ARLEQUIN.

Eh! que fait-on à Paris? Parlons de cela, faute de mieux. Est-ce une grande ville?

FRONTIN.

Qu'appelles-tu une ville? Paris, c'est le monde; le reste de la terre n'en est que les faubourgs.

ARLEQUIN.

Si je n'aimais pas Lisette, j'irais voir le monde.

FRONTIN.

Lisette, dis-tu?

ARLEQUIN.

Oui, c'est ma maîtresse.

FRONTIN.

Dis donc que ce l'était; car je te l'ai soufflée hier.

ARLEQUIN.

Ah! maudit souffleur! Ah! scélérat! Ah! chenapan!

SCÈNE XIV.

ERGASTE, FRONTIN, ARLEQUIN.

ERGASTE.

Tiens, mon ami; cours porter cette lettre à la dame qui t'envoie.

ARLEQUIN.

J'aimerais mieux être le postillon du diable. Qu'il vous emporte tous deux, vous et ce coquin, qui est la copie d'un fripon; ce maraud, qui n'a ni argent, ni crédit, ni le mot pour rire; un sorcier qui souffle les filles; un escroc qui veut m'emprunter du vin; un gredin qui dit que je ne suis pas dans le monde, et

que mon pays n'est qu'un faubourg. Cet insolent! un faubourg! va, va, je t'apprendrai à connaître les villes.

(Il sort.)

ERGASTE, à Frontin.

Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

C'est une bagatelle, une affaire de jalousie. C'est que nous nous trouvons rivaux, et il en sent la conséquence.

ERGASTE.

De quoi aussi t'avises-tu de parler de Lisette?

FRONTIN.

Mais, monsieur, vous avez vu des amans; devineriez-vous que cet homme-là en est un? Dites, en conscience.

ERGASTE.

Va donc toi-même chercher cette dame, et lui remets mon billet le plus tôt que tu pourras.

FRONTIN.

Soyez tranquille; je vous rendrai bon compte de tout ceci par le moyen de Lisette.

ERGASTE.

Hâte-toi, car je souffre. (Frontin sort.)

SCÈNE XV.

ERGASTE, *seul.*

Vit-on jamais rien de plus étonnant que ce qui m'arrive? Il faut absolument qu'elle se soit méprise.

SCÈNE XVI.

LISETTE, ERGASTE.

LISETTE.

N'avez-vous pas vu la sœur de madame, monsieur?

ERGASTE.

Eh! non, Lisette; de qui me parles-tu? Je n'ai vu que ta maîtresse, je ne me suis entretenu qu'avec elle; sa sœur m'est totalement inconnue, et je n'entends rien à ce qu'on me dit là.

LISETTE.

Pourquoi vous fâcher? Je ne vous dis pas que vous lui ayez parlé; je vous demande si vous ne l'avez pas aperçue?

ERGASTE.

Eh! non, te dis-je; non, encore une fois, non; je n'ai vu de femme que ta maîtresse; et quiconque lui a rapporté autre chose a fait une imposture; et si elle croit avoir vu le contraire, elle s'est trompée.

LISETTE.

Ma foi, monsieur, si vous n'entendez rien à ce que je vous dis, je ne vois pas plus clair dans ce que vous me dites. Vous voilà dans un mouvement épouvantable, à cause de la question du monde la plus simple que je vous fais. A qui en avez-vous? Est-ce distraction, méchante humeur, ou fantaisie?

ERGASTE.

D'où vient qu'on me parle de cette sœur? D'où

vient qu'on m'accuse de m'être entretenu avec elle?

LISETTE.

Eh! qui est-ce qui vous en accuse? Où avez-vous pris qu'il s'agisse de cela? En ai-je ouvert la bouche?

ERGASTE.

Frontin est allé porter un billet à ta maîtresse, où je lui jure que je ne sais ce que c'est.

LISETTE.

Le billet était fort inutile; et je ne vous parle ici de cette sœur, que parce que nous l'avons vue se promener ici près.

ERGASTE.

Qu'elle s'y promène ou non, ce n'est pas ma faute, Lisette; et si quelqu'un s'est jeté à ses genoux, je te garantis que ce n'est pas moi.

LISETTE.

Oh! monsieur, vous me fâchez aussi, et vous ne me ferez pas accroire qu'il me soit rien échappé sur cet article-là. Il faut écouter ce qu'on vous dit, et répondre raisonnablement aux gens, et non pas aux visions que vous avez dans la tête. Dites-moi seulement si vous n'avez pas vu la sœur de madame; et puis c'est tout?

ERGASTE.

Non, Lisette, non; tu me désespères.

LISETTE.

Oh! ma foi, vous êtes sujet à des vapeurs; ou bien

auriez-vous, par hasard, de l'antipathie pour le mot de sœur?

ERGASTE.

Fort bien.

LISETTE.

Fort mal. Écoutez-moi, si vous le pouvez. Ma maîtresse a un mot à vous dire sur le comte de Belfort; elle n'osait revenir à cause de cette sœur dont je vous parle, et qu'elle a aperçue se promener dans ces cantons-ci. Or, vous m'assurez ne l'avoir point vue.

ERGASTE.

J'en ferai tous les sermens imaginables.

LISETTE.

Oh! je vous crois. (A part.) Le plaisant écart! Quoi qu'il en soit, ma maîtresse va revenir; attendez-la.

ERGASTE.

Elle va revenir, dis-tu?

LISETTE.

Oui, Clarice elle-même; et j'arrive exprès pour vous en avertir. (A part, en se touchant le front.) C'est là qu'il en tient; quel dommage! (Elle sort.)

SCÈNE XVII.

ERGASTE, *seul.*

Puisque Clarice revient, apparemment qu'elle s'est désabusée et qu'elle a reconnu son erreur.

SCÈNE XVIII.

FRONTIN, ERGASTE.

ERGASTE.

Eh bien! Frontin, on n'est plus fâché; et le billet a été bien reçu, n'est-ce pas?

FRONTIN, d'un air triste.

Qui est-ce qui vous fournit vos nouvelles, monsieur?

ERGASTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

C'est que moi, qui sors de la mêlée, je vous en apporte d'un peu différentes.

ERGASTE.

Qu'est-il donc arrivé?

FRONTIN.

Tirez sur ma figure l'horoscope de notre fortune.

ERGASTE.

Et mon billet?

FRONTIN.

Hélas! c'est le plus maltraité. Ne voyez-vous pas bien que j'en porte le deuil d'avance?

ERGASTE.

Qu'est-ce que c'est que d'avance? Où est-il?

FRONTIN.

Dans ma poche, en fort mauvais état. (Il le tire.) Tenez, jugez vous-même s'il peut en revenir.

ERGASTE.

Il est déchiré!

FRONTIN.

Oh! cruellement; et bien m'en a pris d'être d'une étoffe d'un peu plus de résistance que lui; car je ne reviendrais pas en meilleur état. Je ne dis rien des ignominies qui ont accompagné notre disgrâce, et dont j'ai risqué de vous rapporter un certificat sur ma joue.

ERGASTE.

Lisette, qui sort d'ici, m'a donc joué?

FRONTIN.

Eh! que vous a-t-elle dit, cette double soubrette?

ERGASTE.

Que j'attendisse sa maîtresse ici, qu'elle allait y venir pour me parler, et qu'elle ne songeait à rien.

FRONTIN.

Ce que vous me dites là ne vaut pas le diable. Ne vous fiez point à ce calme-là, vous en serez la dupe, monsieur. Nous revenons houspillés, votre billet et moi; allez-vous-en, sauvez le corps de réserve.

ERGASTE.

Dis-moi donc ce qui s'est passé.

FRONTIN.

En voici la courte et lamentable histoire. J'ai trouvé l'inhumaine à trente ou quarante pas d'ici. Je vole à elle, et je l'aborde en courrier suppliant : C'est de la part du marquis Ergaste, lui dis-je d'un ton de voix

qui demandait la paix. — Qu'est-ce, mon ami? Qui êtes-vous, et que voulez-vous? Qu'est-ce que c'est que cet Ergaste? Allez, vous vous méprenez. Retirez-vous; je ne connais point cela. — Madame, que votre beauté ait pour agréable de m'entendre. Je parle pour un homme à demi mort, et peut-être actuellement défunt, qu'un petit nègre est venu de votre part assassiner dans des tablettes; et voici les mourantes lignes que vous adresse dans ce papier son douloureux amour. Je pleurais moi-même en lui tenant ces propos lugubres; on eût dit que vous étiez enterré, et que c'était votre testament que j'apportais.

ERGASTE.

Achève. Que t'a-t-elle répondu?

FRONTIN, lui montrant le billet.

Sa réponse? la voilà mot pour mot; il ne faut pas grande mémoire pour en retenir les paroles.

ERGASTE.

L'ingrate!

FRONTIN.

Quand j'ai vu cette action barbare, et le papier couché sur la poussière, je l'ai ramassé. Ensuite, redoublant de zèle, j'ai pensé que mon esprit devait suppléer au vôtre; et vous n'avez rien perdu au change. On n'écrit pas mieux que j'ai parlé, et j'espérais déjà beaucoup de ma pièce d'éloquence, quand le vent d'un revers de main qui m'a frisé la moustache, a forcé le harangueur de s'arrêter aux deux tiers de sa harangue.

ERGASTE.

Non, je ne reviens point de l'étonnement où tout cela me jette, et je ne conçois rien aux motifs d'une aussi sanglante raillerie.

FRONTIN, se frottant les yeux.

Monsieur, je la vois; la voilà qui arrive, et je me sauve. C'est peut-être le soufflet qui a manqué tantôt, qu'elle vient essayer de faire réussir.

(Il se retire à l'écart sans sortir.)

SCÈNE XIX.

ERGASTE, CLARICE, LISETTE, FRONTIN.

CLARICE, tenant d'abord à la main son masque, qu'elle replace sur son visage, après s'être montrée au spectateur.

Je prends l'instant où ma sœur, qui se promène là-bas, est un peu éloignée, pour vous dire un mot, monsieur. Vous devez, dites-vous, accompagner ce soir au logis le comte de Belfort. Silence, s'il vous plaît, sur nos entretiens dans ce lieu-ci. Vous sentez bien qu'il faut que ma sœur et lui les ignorent. Adieu.

ERGASTE.

Quel étrange procédé que le vôtre, madame! Vous reste-t-il encore quelque nouvelle injure à faire à ma tendresse?

CLARICE.

Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? Vous m'étonnez!

LISETTE.

Ne vous l'ai-je pas dit? c'est que vous lui parlez de votre sœur; il ne saurait entendre prononcer ce mot-là, sans en être furieux. Je n'en ai pas tiré plus de raison tantôt.

FRONTIN.

La bonne âme! Vous verrez que nous aurons encore tort. N'approchez pas, monsieur; plaidez de loin; madame a la main légère. Elle me doit un soufflet, vous dis-je, et elle vous le paierait peut-être. En tout cas, je vous le donne.

CLARICE.

Un soufflet! Que veut-il dire?

LISETTE.

Ma foi, madame, je n'en sais rien. Il y a des fous qu'on appelle visionnaires; n'en serait-ce pas là?

CLARICE.

Expliquez donc cette énigme, monsieur. Quelle injure vous a-t-on faite? De quoi se plaint-il?

ERGASTE.

Eh! madame, qu'appelez-vous énigme? A quoi puis-je attribuer cette contradiction dans vos manières, qu'au dessein formel de vous moquer de moi? Où ai-je vu cette sœur, à qui vous voulez que j'aie parlé ici?

LISETTE.

Toujours cette sœur! ce mot-là lui tourne la tête.

FRONTIN.

Et ces agréables tablettes où nos soupirs sont traités de farce, et qui sont chargées d'un congé à notre adresse.

CLARICE.

Lisette, sais-tu ce que c'est?

LISETTE.

Bon! ne voyez-vous pas bien que le mal est au timbre?

ERGASTE.

Comment avez-vous reçu mon billet, madame?

FRONTIN, le montrant.

Dans l'état où vous l'avez mis, je vous demande à présent ce qu'on en peut faire.

ERGASTE.

Porter le mépris jusqu'à refuser de le lire!

FRONTIN.

Violer le droit des gens en ma personne, attaquer la joue d'un orateur, le forcer d'esquiver une impolitesse! Où en serait-elle, si elle avait été maladroite?

ERGASTE.

Méritais-je que ce papier fût déchiré?

FRONTIN.

Ce soufflet était-il à sa place?

LISETTE.

Madame, sommes-nous en sûreté avec eux? Ils ont les yeux bien égarés.

CLARICE.

Ergaste, je ne vous crois pas un insensé; mais tout ce que vous me dites là ne peut être que l'effet d'un rêve ou de quelque erreur dont je ne sais pas la cause[1]. Voyons....

LISETTE.

Je vous avertis qu'Hortense approche, madame.

CLARICE.

Je ne m'écarte que pour un moment, Ergaste; car je veux éclaircir cette aventure-là.

(Clarice et Lisette sortent.)

SCÈNE XX.

ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE.

Mais en effet, Frontin, te serais-tu trompé? N'aurais-tu pas porté mon billet à une autre?

FRONTIN.

Bon! oubliez-vous les tablettes? Sont-elles tombées des nues?

ERGASTE.

Cela est vrai.

---

[1] *L'effet d'un rêve ou de quelque erreur dont je ne sais pas la cause.* C'est qu'elle ne veut pas la savoir. Lisette la met bien sur la voie de deviner toute l'énigme, quand elle l'interrompt pour lui dire : *Je vous avertis qu'Hortense approche, madame.*

SCÈNE XXI.

HORTENSE, ERGASTE, FRONTIN.

HORTENSE, *masquée.*

Vous venez de m'envoyer un billet, monsieur, qui me fait craindre que vous ne tentiez de me parler, ou qu'il ne m'arrive encore quelque nouveau message de votre part; et je viens vous prier moi-même qu'il ne soit plus question de rien; que vous ne vous ressouveniez pas de m'avoir vue; surtout que vous le cachiez à ma sœur, comme je vous promets de le lui cacher à mon tour. C'est tout ce que j'avais à vous dire, et je passe.

ERGASTE, *étonné.*

Entends-tu, Frontin?

FRONTIN.

Mais où diable est donc cette sœur?

SCÈNE XXII.

HORTENSE, CLARICE, LISETTE, ERGASTE, FRONTIN, ARLEQUIN.

CLARICE, *à Ergaste et à Hortense.*

Quoi! ensemble! vous vous connaissez donc?

FRONTIN, *voyant Clarice.*

Monsieur, voilà une friponne, sur ma parole.

HORTENSE, *à Ergaste.*

Êtes-vous confondu?

ARLEQUIN, à Lisette.

Et toi, l'aimes-tu? Comment va le cœur?

LISETTE, montrant Frontin.

Demande-lui-en des nouvelles; c'est lui qui me le garde.

FIN DE LA MÉPRISE.

LA

MÈRE CONFIDENTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 9 mai 1735.

JUGEMENT

SUR

LA MÈRE CONFIDENTE.

Marivaux a été jusqu'ici peu connu; qu'on nous permette de constater encore une fois ce fait par une éclatante et dernière preuve. Entend-on citer souvent *la Mère confidente?* Non : et pourtant nous oserons mettre cette pièce à peu près au même rang que les cinq comédies charmantes auxquelles paraît être bornée toute la richesse dramatique de leur auteur, si l'on consulte même les amateurs les plus instruits et les lecteurs les plus consciencieux de notre ancien répertoire; et pourtant une idée de morale sévère y est développée de la manière la plus insinuante et la plus adroite; et la situation principale en est très-neuve et très-hardie, sans être pour cela moins vraie; et l'on y trouve un heureux mélange de beaucoup de scènes touchantes et de quelques détails simplement et naturellement comiques. Hâtons-nous de justifier par quelques mots d'analyse ces éloges, que tout le monde d'ailleurs serait disposé à confirmer, si nous pouvions engager tout le monde à lire ce que nous louons.

On serait tenté de croire, si *Tom Jones et Fellamar* n'était postérieur à *la Mère confidente*, que Marivaux s'est inspiré de ces vers, si justes au fond, quoique

un peu négligés dans la forme, qu'adresse au lord Fellamar madame Summer, la mère de Sophie.

> Le respect est le fruit du don de l'existence :
> Entr'eux (nos enfans) et nous, mylord, il met trop de distance ;
> Il ferme tout accès à la sincérité.
> Quelle fille à sa mère a dit la vérité?
> . . . . . .
> Le cœur de nos enfans n'est à nous qu'à demi :
> On redoute une mère, on craint moins un ami.

Que faire donc, quand on est mère, qu'on a une fille à surveiller, et qu'on n'a pas un ami généreux et loyal comme le lord Fellamar? Il faut se faire soi-même, s'il est possible, l'amie, la *confidente* de sa fille. On obtiendra d'elle quelques aveux dans les petites choses; puis, lorsque les révélations deviendront plus sérieuses, on la verra hésiter, mentir même, tout en ayant l'air de tenir ses promesses de franchise. Qu'on lui fasse alors sentir combien une fille est en danger, si elle se met une fois à avoir des secrets pour sa mère, et pour une mère devenue son amie : elle s'attendrira, elle placera sa destinée entre les mains de celle qui ne s'alarme et ne l'inquiète que pour la rendre heureuse. Une fille peut avoir fait un choix excellent, quoique en cachette; mais si elle continue d'agir dans l'ombre, elle a tout à craindre, même avec le plus honnête homme; car le plus honnête homme n'est pas toujours scrupuleux sur les moyens de réussir. Si une mère sage et sans prévention intervient à propos, elle se fera juge impartial de ce choix, l'approuvera s'il est raisonnable, et hâtera le mariage, qui, sans elle, pourrait tarder trop, devenir, pour de bonnes raisons, inutile aux yeux de l'amant, et, par suite,

n'arriver jamais. Nous venons d'indiquer le sujet, ou du moins le but de *la Mère confidente*.

Dorante, jeune gentilhomme sans fortune, a rencontré Angélique dans une promenade, a lié conversation avec elle et en a déjà obtenu plusieurs rendez-vous. Madame Argante est informée de cette imprudence de sa fille par l'indiscrétion d'un paysan, qui se fait l'espion de la mère aussi bien que des amans, pour recevoir de toutes mains. Madame Argante propose à Angélique un mari très-riche, mais sombre, mais sérieux, qui n'est point agréé. La mère, soit sagesse, soit bonté, ne se fâche pas de ce refus; elle promet à sa fille de ne jamais violenter son inclination; elle lui demande, en retour, une confiance entière à l'avenir; elle consent, pour l'enhardir, à déposer le titre vénérable et sacré qu'elle tient de la nature. Angélique conclut en riant ce marché, dont elle ne prévoit pas toutes les obligations; et bientôt la voilà amenée à avouer son penchant pour un inconnu. Éclairée, ou plutôt effrayée par les remontrances amicales de sa nouvelle confidente, elle se décide à congédier Dorante, dont, pour commencer, elle refuse d'ouvrir un billet.

Au second acte, elle querelle son amant et sa suivante : on voit qu'elle s'en veut d'aimer, et qu'elle ne sait à qui s'en prendre. A peine Dorante est-il parti, désespéré, qu'elle a regret de l'avoir traité si durement. Pressée par sa suivante, elle le rappelle; et c'est pour s'entendre faire la proposition d'un enlèvement, proposition qu'elle repousse d'abord avec colère, et dont elle finit par avoir moins d'effroi. Toute cette scène est filée on ne peut plus habilement, et l'idée en est prise tout-à-fait dans la nature. A quelque temps de là, arrive ma-

dame Argante. Angélique, désormais résolue à être moins franche, déclare, avec une indifférence affectée, qu'elle a rompu avec Dorante. La mère, aussi adroite que bonne, feint de donner dans le piége et accable sa fille de louanges et d'amitiés. Celle-ci n'y tient plus; elle pleure, elle avoue son mensonge, elle le répare aussitôt par les confidences les plus étendues, mais en même temps les plus passionnées. Madame Argante a pitié d'elle et lui annonce qu'elle veut avoir un entretien avec Dorante, aux yeux duquel elle passera pour la tante, non pour la mère de sa maîtresse. Cette dernière scène est admirable.

Au troisième acte, nouvelles instances de Dorante au sujet de l'enlèvement : refus et désespoir d'Angélique, dont cette lutte est sur le point d'épuiser toute la force de résistance. L'arrivée de madame Argante fait fuir Dorante, qui, n'ayant pu la voir, est rappelé bientôt après, pour avoir à s'expliquer avec la prétendue tante d'Angélique. Il s'entend alors reprocher avec énergie d'avoir voulu, par un enlèvement, rendre méprisable une fille vertueuse; il rougit de son dessein et en témoigne un véritable repentir. Madame Argante reconnaît en lui un honnête homme, et heureuse de ne pouvoir blâmer le choix d'Angélique, elle lui dit : Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante. Cette scène, conduite avec un art infini, est toute palpitante d'intérêt. Pour mettre le comble au bonheur des deux amans, Ergaste, ce prétendu qu'Angélique a rebuté, et qui n'est autre que l'oncle de Dorante, vient retirer sa parole et proposer à sa place son neveu, auquel il assure tout son bien.

Ce n'est pas ici le lieu de relever quelques taches qu'un œil exercé apercevra dans cette pièce, ni de signaler les beautés de détail dont elle fourmille. Quelques notes

rempliront cet office. Qu'il nous soit permis toutefois de rendre dès ce moment un juste hommage au mérite de deux rôles secondaires : celui de Lisette, espèce de démon tentateur, qui tient dans sa main et dirige à son gré l'âme passionnée d'Angélique ; et celui de Lubin, sorte de Mercure villageois, pour qui sa niaiserie, vraie ou supposée, est un sûr moyen de prendre effrontément l'argent des deux partis qu'il s'est engagé à servir.

La Mère confidente, nous l'apprenons par l'*Histoire du Théâtre-Italien*, fut très-bien accueillie dans sa nouveauté. On la verrait encore aujourd'hui avec plaisir reparaître sur la scène où brillent de tant d'éclat quelques-unes des comédies du même auteur. Mais prenons patience : le sujet traité dans cette pièce est trop heureux et trop neuf encore, pour ne pas tenter un jour ou l'autre nos littérateurs vivant d'emprunt; et nous en pouvons espérer une reproduction sous nouvelle forme, ou peut-être même avec un simple changement de costumes. Cette supposition est-elle invraisemblable, par le temps qui court, et lorsque M. Scribe, si riche de son propre fond, a eu la fantaisie de refaire, dans ses *Inconsolables*, et, il faut le dire, sans beaucoup de succès, la pièce de *la Surprise de l'Amour*, faite deux fois déjà par Marivaux lui-même?

PERSONNAGES.

MADAME ARGANTE.

ANGÉLIQUE, sa fille.

DORANTE, amant d'Angélique.

ERGASTE, oncle de Dorante.

LUBIN, paysan au service de madame Argante.

LISETTE, suivante d'Angélique.

La scène se passe à la campagne, chez madame Argante.

LA
MÈRE CONFIDENTE.

ACTE I.

SCÈNE I.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quoi! vous venez sans Angélique, Lisette?

LISETTE.

Elle arrivera bientôt; elle est avec sa mère : je lui ai dit que j'allais toujours devant, et je ne me suis hâtée que pour avoir avec vous un moment d'entretien, sans qu'elle le sache.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

Ah çà! nous ne vous connaissons, Angélique et moi, que par une aventure de promenade dans cette campagne.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous êtes tous deux aimables, l'amour s'est mis de

commence à m'intéresser; je me persuade qu'Angélique serait bien avec vous.

DORANTE.

Je n'aimerai jamais qu'elle.

LISETTE.

Vous lui ferez donc sa fortune aussi bien qu'à moi? Mais, monsieur, vous n'avez rien, dites-vous. Cela est dur. N'héritez-vous de personne? tous vos parens sont-ils ruinés?

DORANTE.

Je suis le neveu d'un homme qui a de très-grands biens, qui m'aime beaucoup, et qui me traite comme un fils.

LISETTE.

Eh! que ne parlez-vous donc? d'où vient me faire peur avec vos tristes récits, pendant que vous en avez de si consolans à faire? Un oncle riche, voilà qui est excellent : et il est vieux, sans doute; car ces messieurs-là ont coutume de l'être.

DORANTE.

Oui; mais le mien ne suit pas la coutume, il est jeune.

LISETTE.

Jeune! de quelle jeunesse encore?

DORANTE.

Il n'a que trente-cinq ans.

LISETTE.

Miséricorde! trente-cinq ans! Cet homme-là n'est bon qu'à être le neveu d'un autre.

DORANTE.

Il est vrai.

LISETTE.

Mais du moins, est-il un peu infirme?

DORANTE.

Point du tout, il se porte à merveille; il est, grâce au ciel, de la meilleure santé du monde; car il m'est cher.

LISETTE.

Trente-cinq ans et de la santé, avec un degré de parenté comme celui-là! Le joli parent! Et quelle est l'humeur de ce galant homme?

DORANTE.

Il est froid, sérieux et philosophe.

LISETTE.

Encore passe, voilà une humeur qui peut nous dédommager de la vieillesse et des infirmités qu'il n'a pas : il n'a qu'à nous assurer son bien.

DORANTE.

Il ne faut pas s'y attendre; on parle de quelque mariage en campagne pour lui.

LISETTE, *s'écriant.*

Pour ce philosophe! Il veut donc avoir des héritiers en propre personne?

DORANTE.

Le bruit en court.

LISETTE.

Oh! monsieur, vous m'impatientez avec votre si-

tuation; en vérité, vous êtes insupportable; tout est désolant avec vous, de quelque côté qu'on se tourne.

DORANTE.

Te voilà donc dégoûtée de me servir?

LISETTE, vivement.

Non; vous avez un malheur qui me pique, et que je veux vaincre. Mais retirez-vous, voici Angélique qui arrive : je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici, quoiqu'elle s'attende bien à vous y voir. Vous paraîtrez dans un instant, et ferez comme si vous arriviez. Donnez-moi le temps de l'instruire de tout; j'ai à lui rendre compte de votre personne, elle m'a chargée de savoir un peu de vos nouvelles. Laissez-moi faire. (Dorante sort.)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Je désespérais que vous vinssiez, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il est arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie. Eh bien, Lisette, as-tu quelque chose à me dire de Dorante? as-tu parlé de lui à la concierge du château où il est?

LISETTE.

Oui, je suis parfaitement informée. Dorante est un homme charmant, un homme aimé, estimé de tout

le monde ; en un mot, le plus honnête homme qu'on puisse connaître.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Lisette, je n'en doutais pas ; cela ne m'apprend rien, je l'avais deviné.

LISETTE.

Oui ; il n'y a qu'à le voir pour avoir bonne opinion de lui. Il faut pourtant le quitter, car il ne vous convient pas.

ANGÉLIQUE.

Le quitter ! Quoi ! après cet éloge !

LISETTE.

Oui, madame ; il n'est pas votre fait.

ANGÉLIQUE.

Ou vous plaisantez, ou la tête vous tourne.

LISETTE.

Ni l'un ni l'autre. Il a un défaut terrible.

ANGÉLIQUE.

Tu m'effraies.

LISETTE.

Il est sans bien.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je respire. N'est-ce que cela ? Explique-toi donc mieux, Lisette ; ce n'est point un défaut, c'est un malheur ; je le regarde comme une bagatelle, moi.

LISETTE.

Vous parlez juste ; mais nous avons une mère ; allez la consulter sur cette bagatelle-là, pour voir un peu

ce qu'elle vous répondra. Demandez-lui si elle sera d'avis de vous donner à Dorante.

ANGÉLIQUE.

Et quel est le tien là-dessus, Lisette?

LISETTE.

Oh! le mien, c'est une autre affaire. Sans vanité, je penserais un peu plus noblement que cela; ce serait une fort belle action que d'épouser Dorante.

ANGÉLIQUE.

Va, va, ne ménage point mon cœur; il n'est pas au-dessous du tien; conseille-moi hardiment une belle action.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît. Dorante est un cadet, et l'usage veut qu'on le laisse là.

ANGÉLIQUE.

Je l'enrichirais donc? Quel plaisir!

LISETTE.

Oh! vous en direz tant que vous me tenterez.

ANGÉLIQUE.

Plus il me devrait, et plus il me serait cher.

LISETTE.

Vous êtes tous deux les plus aimables enfans du monde; car il refuse aussi, à cause de vous, une veuve très-riche, à ce qu'on dit.

ANGÉLIQUE.

Lui? eh bien! il a eu la modestie de s'en taire;

ce sont toujours de nouvelles qualités que je lui découvre.

LISETTE.

Allons, madame, il faut que vous épousiez cet homme-là ; le ciel vous destine l'un à l'autre, cela est visible. Rappelez-vous votre aventure. Nous nous promenons toutes deux dans les allées de ce bois. Il y a mille autres endroits pour se promener : point du tout ; cet homme, qui nous est inconnu, ne vient qu'à celui-ci, parce qu'il faut qu'il nous rencontre. Qu'y faisiez-vous ? Vous lisiez. Qu'y faisait-il ? Il lisait. Y a-t-il rien de plus marqué ?

ANGÉLIQUE.

Effectivement.

LISETTE.

Il vous salue, nous le saluons ; le lendemain, même promenade, mêmes allées, même rencontre, même inclination des deux côtés, et plus de livres de part et d'autre ; cela est admirable !

ANGÉLIQUE.

Ajoute que j'ai voulu m'empêcher de l'aimer, et que je n'ai pu en venir à bout.

LISETTE.

Je vous en défierais.

ANGÉLIQUE.

Il n'y a plus que ma mère qui m'inquiète ; cette mère qui m'idolâtre, qui ne m'a jamais fait sentir que son amour, qui ne veut jamais que ce que je veux.

LISETTE.

Bon! c'est que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît.

ANGÉLIQUE.

Mais si elle fait si bien que ce qui lui plaît me plaise aussi, n'est-ce pas comme si je faisais toujours mes volontés?

LISETTE.

Est-ce que vous tremblez déjà?

ANGÉLIQUE.

Non, tu m'encourages; mais c'est ce misérable bien que j'ai et qui me nuira. Ah! que je suis fâchée d'être si riche!

LISETTE.

Ah! le plaisant chagrin! Eh! ne l'êtes-vous pas pour vous deux?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai. Ne le verrons-nous pas aujourd'hui? Quand reviendra-t-il?

LISETTE regarde sa montre.

Attendez, je vais vous le dire.

ANGÉLIQUE.

Comment! est-ce que tu lui as donné rendez-vous?

LISETTE.

Oui; il va venir, il ne tardera pas deux minutes; il est exact.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y songez pas, Lisette; il croira que c'est moi qui le lui ai fait donner.

LISETTE.

Non, non; c'est toujours avec moi qu'il les prend, et c'est vous qui les tenez sans le savoir.

ANGÉLIQUE.

Il a fort bien fait de ne m'en rien dire, car je n'en aurais pas tenu un seul; et comme vous m'avertissez de celui-ci, je ne sais pas trop si je puis rester avec bienséance; j'ai presque envie de m'en aller.

LISETTE.

Je crois que vous avez raison. Allons, partons, madame.

ANGÉLIQUE.

Une autre fois, quand vous lui direz de venir, du moins ne m'avertissez pas; voilà tout ce que je vous demande.

LISETTE.

Ne nous fâchons pas; le voici.

SCÈNE III.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE; LUBIN, *dans l'éloignement.*

ANGÉLIQUE.

Je ne vous attendais pas au moins, Dorante.

DORANTE.

Je ne sais que trop que c'est à Lisette que j'ai l'obligation de vous voir ici, madame.

LISETTE.

Je lui ai pourtant dit que vous viendriez.

ANGÉLIQUE.

Oui, elle vient de me l'apprendre tout à l'heure.

LISETTE.

Pas tant tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Taisez-vous, Lisette.

DORANTE.

Me voyez-vous à regret, madame?

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante; si j'étais fâchée de vous voir, je fuirais les lieux où je vous trouve, et où je pourrais soupçonner de devoir vous rencontrer.

LISETTE.

Oh! pour cela, monsieur, ne vous plaignez pas; il faut rendre justice à madame; il n'y a rien de si obligeant que les discours qu'elle vient de me tenir sur votre compte.

ANGÉLIQUE.

Mais, en vérité, Lisette!...

DORANTE.

Eh! madame, ne m'enviez pas la joie qu'elle me donne.

LISETTE.

Où est l'inconvénient de répéter des choses qui ne sont que louables? Pourquoi ne saurait-il pas que vous êtes charmée que tout le monde l'aime et l'estime? Y a-t-il du mal à lui dire le plaisir que vous vous

proposez à le venger de la fortune, à lui apprendre que la sienne vous le rend encore plus cher ? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penser; elle fait l'éloge de votre cœur.

DORANTE.

Quoi ! charmante Angélique, mon bonheur irait-il jusque-là ? Oserais-je ajouter foi à ce qu'elle me dit ?

ANGÉLIQUE.

Je vous avoue qu'elle est bien étourdie.

DORANTE.

Je n'ai que mon cœur à vous offrir, il est vrai; mais du moins n'en fut-il jamais de plus pénétré ni de plus tendre. (Lubin paraît dans l'éloignement.)

LISETTE.

Doucement, ne parlez pas si haut; il me semble que je vois le neveu de notre fermier qui nous observe. Ce grand benêt-là, que fait-il ici ?

ANGÉLIQUE.

C'est lui-même. Ah ! que je suis inquiète ! Il dira tout à ma mère. Adieu, Dorante; nous nous reverrons; je me sauve, retirez-vous aussi. (Elle sort.)

(Dorante veut s'en aller.)

LISETTE, l'arrêtant.

Non, monsieur, arrêtez : il me vient une idée; il faut tâcher de le mettre dans nos intérêts; il ne me hait pas.

DORANTE.

Puisqu'il nous a vus, c'est le meilleur parti.

LISETTE.

Et puis on se salue.

LUBIN.

Et pis queuque bredouille au bout de la révérence; c'est itou ma coutume; toujours je bredouille en saluant, et quand ça se passe avec des femmes, faut bien qu'alles répondent deux paroles pour une; les hommes parlent, les femmes babillent : allez voute chemin; v'là qui est fort bon, fort raisonnable et fort civil. Oh çà! la rencontre, la salutation, la demande, la réponse, tout ça est payé; il n'y a pus qu'à nous accommoder pour le courant.

DORANTE.

Voilà pour le courant.

LUBIN.

Courez donc tant que vous pourrez; ce que vous attraperez, c'est pour vous; je n'y prétends rin, pourvu que j'attrape itou. Sarviteur; il n'y a, morgué! parsonne de si agriable à rencontrer que vous.

LISETTE.

Tu seras donc de nos amis à présent?

LUBIN.

Tatigué! oui; ne m'épargnez pas, toute mon amiquié est à voute sarvice au même prix.

LISETTE.

Puisque nous pouvons compter sur toi, veux-tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir, en cas que quelqu'un vienne, et surtout madame?

LUBIN.

Que vos parsonnes se tiennent en paix; je vous garantis des passans une lieue à la ronde. (Il sort.)

SCÈNE V.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Puisque nous voici seuls un moment, parlons encore de votre amour, monsieur. Vous m'avez fait de grandes promesses, en cas que les choses réussissent; mais comment réussiront-elles? Angélique est une héritière, et je sais les intentions de la mère. Quelque tendresse qu'elle ait pour sa fille qui vous aime, ce ne sera pas vous à qui elle la donnera; c'est de quoi vous devez être bien convaincu : or, cela supposé, que vous passe-t-il dans l'esprit là-dessus?

DORANTE.

Rien encore, Lisette. Je n'ai jusqu'ici songé qu'au plaisir d'aimer Angélique.

LISETTE.

Mais ne pourriez-vous pas en même temps songer à faire durer ce plaisir?

DORANTE.

C'est bien mon dessein; mais comment s'y prendre?

LISETTE.

Je vous le demande.

DORANTE.

J'y réverai, Lisette.

LISETTE.

Ah! vous y rêverez! Il n'y a qu'un petit inconvénient à craindre; c'est qu'on ne marie votre maîtresse, pendant que vous rêverez à la conserver.

DORANTE.

Que me dis-tu, Lisette? J'en mourrais de douleur.

LISETTE.

Je vous tiens donc pour mort.

DORANTE, vivement.

Est-ce qu'on la veut marier?

LISETTE.

La partie est toute liée avec la mère; il y a déjà un époux d'arrêté, je le sais de bonne part.

DORANTE.

Eh! Lisette, tu me désespères; il faut absolument éviter ce malheur-là.

LISETTE.

Ah! ce ne sera pas en disant *j'aime*, et toujours *j'aime*... N'imaginez-vous rien?

DORANTE.

Tu m'accables.

SCÈNE VI.

LUBIN, LISETTE, DORANTE.

LUBIN, accourant.

Gagnez pays, mes bons amis; sauvez-vous, v'là l'ennemi qui s'avance.

LISETTE.

Quel ennemi ?

LUBIN.

Morgué ! le plus méchant ; c'est la mère d'Angélique.

LISETTE, à Dorante.

Eh ! vite, cachez-vous dans le bois, je me retire.

(Elle sort.)

LUBIN.

Et je ferai semblant d'être sans malice.

SCÈNE VII.

LUBIN, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE.

Ah ! c'est toi, Lubin ; tu es tout seul ? Il me semblait avoir entendu du monde.

LUBIN.

Non, noute maîtresse ; ce n'est que moi qui me parle et qui me repars, à celle fin de me tenir compagnie ; ça amuse.

Mme ARGANTE.

Ne me trompes-tu point ?

LUBIN.

Pargué ! je serais donc un fripon ?

Mme ARGANTE.

Je te crois, et je suis bien aise de te trouver ; car je te cherchais. J'ai une commission à te donner, que je

ne veux confier à aucun de mes gens; c'est d'observer Angélique dans ses promenades, et de me rendre compte de ce qui s'y passe. Je remarque depuis quelque temps qu'elle sort souvent à la même heure avec Lisette, et j'en voudrais savoir la raison.

LUBIN.

Ça est fort raisonnable. Vous me baillez donc une charge d'espion?

Mme. ARGANTE.

A peu près.

LUBIN.

Je savons bien ce que c'est; j'ons la pareille.

Mme ARGANTE.

Toi?

LUBIN.

Oui; ça est fort lucratif; mais c'est qu'ous venez un peu tard, noute maîtresse; car je sis retenu pour vous espionner vous-même.

Mme ARGANTE, à part.

Qu'entends-je? (Haut.) Moi, Lubin?

LUBIN.

Vrament oui. Quand mademoiselle Angélique parle en cachette à son amoureux, c'est moi qui regarde si vous ne venez pas.

Mme ARGANTE.

Ceci est sérieux; mais vous êtes bien hardi, Lubin, de vous charger d'une pareille commission.

LUBIN.

Pardi! y a-t-il du mal à dire à cette jeunesse: V'là

madame qui viant, la v'là qui ne viant pas? Ça empêche-t-il que vous ne veniez, ou non? Je n'y entends pas de finesse.

Mme ARGANTE.

Je te pardonne, puisque tu n'as pas cru mal faire, à condition que tu m'instruiras de tout ce que tu verras et de tout ce que tu entendras.

LUBIN.

Faudra donc que j'acoute et que je regarde? Ce sera moiquié pus de besogne avec vous qu'avec eux.

Mme ARGANTE.

Je consens même que tu les avertisses quand j'arriverai, pourvu que tu me rapportes tout fidèlement; et il ne te sera pas difficile de le faire, puisque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux.

LUBIN.

Eh! sans doute, je serai tout porté pour les nouvelles; ça me sera commode; aussitôt pris, aussitôt rendu.

Mme ARGANTE.

Je te défends, surtout, de les informer de l'emploi que je te donne, comme tu m'as informée de celui qu'ils t'ont donné; garde-moi le secret.

LUBIN.

Drès qu'ous voulez qu'en le garde, en le gardera: s'ils me l'aviont recommandé, j'aurions fait de même; ils n'aviont qu'à dire.

Mme ARGANTE.

N'y manque pas à mon égard, et puisqu'ils ne se soucient point que tu gardes le leur, achève de m'instruire; tu n'y perdras pas.

LUBIN.

Premièrement, au lieu de pardre avec eux, j'y gagne.

Mme ARGANTE.

C'est-à-dire qu'ils te paient?

LUBIN.

Tout juste.

Mme ARGANTE.

Je te promets de faire comme eux, quand je serai rentrée chez moi.

LUBIN.

Ce que j'en dis n'est pas pour porter exemple; mais ce qu'ous ferez sera toujours bien fait.

Mme ARGANTE.

Ma fille a donc un amant? Quel est-il?

LUBIN.

Un biau jeune homme fait comme une marveille, qui est libéral, qui a un air, une présentation, une philosomie! Dame! c'est ma meine à moi, ce sera la vôtre itou; il n'y a pas de garçon pus gracieux à contempler, et qui fait l'amour avec des paroles si douces. C'est un plaisir que de l'entendre débiter sa petite marchandise! Il ne dit pas un mot qu'il n'adore.

Mme ARGANTE.

Et ma fille, que lui répond-elle?

LUBIN.

Voute fille ? mais je pense que bientôt ils s'adoreront tous deux.

Mme ARGANTE.

N'as-tu rien retenu de leurs discours ?

LUBIN.

Non, qu'une petite miette. Je n'ai pas de moyen, ce li fait-il. Et moi j'en ai trop, ce li fait-elle. Mais, li dit-il, j'ai le cœur si tendre ! Mais, li dit-elle, qu'est-ce que ma mère s'en souciera ? Et pis là-dessus ils se lamentont sur le plus, sur le moins, sur la pauvreté de l'un, sur la richesse de l'autre ; ça fait des regrets bian touchans !

Mme ARGANTE.

Quel est ce jeune homme ?

LUBIN.

Attendez, il m'est avis que c'est Dorante ; et comme c'est un voisin, on peut l'appeler le voisin Dorante.

Mme ARGANTE.

Dorante ! ce nom-là ne m'est pas inconnu. Comment se sont-ils vus ?

LUBIN.

Ils se sont vus en se rencontrant ; mais ils ne se rencontront pus, ils se treuvent.

Mme ARGANTE.

Et Lisette, est-elle de cette partie ?

LUBIN.

Morgué ! oui ; alle est leur capitaine ; alle a le gou-

varnement des rencontres : c'est un trésor pour des amoureux que ste fille-là.

Mme ARGANTE.

Voici, ce me semble, ma fille, qui feint de se promener et qui vient à nous. Retire-toi, Lubin ; continue d'observer et de m'instruire avec fidélité ; je te récompenserai.

LUBIN.

Oh ! que oui, madame, ce sera au logis ; il n'y a pas loin. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE.

Mme ARGANTE.

Je vous demandais à Lubin, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Avez-vous à me parler, madame ?

Mme ARGANTE.

Oui ; vous connaissez Ergaste, Angélique ; vous l'avez vu souvent à Paris : il vous demande en mariage.

ANGÉLIQUE.

Lui, ma mère ; Ergaste, cet homme si sombre, si sérieux ? Il n'est pas fait pour être un mari, ce me semble.

Mme ARGANTE.

Il n'y a rien à redire à sa figure.

ANGÉLIQUE.

Pour sa figure, je la lui passe; c'est à quoi je ne regarde guère.

Mme ARGANTE.

Il est froid.

ANGÉLIQUE.

Dites glacé, taciturne, mélancolique, rêveur et triste.

Mme ARGANTE.

Vous le verrez bientôt, il doit venir ici; et, s'il ne vous accommode pas, vous ne l'épouserez pas malgré vous, ma chère enfant. Vous savez bien comme nous vivons ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma mère, je ne crains point de violence de votre part; ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

Mme ARGANTE.

Es-tu bien persuadée que je t'aime?

ANGÉLIQUE.

Il n'y a point de jour qui ne m'en donne des preuves.

Mme ARGANTE.

Et toi, ma fille, m'aimes-tu autant?

ANGÉLIQUE.

Je me flatte que vous n'en doutez pas, assurément.

Mme ARGANTE.

Non; mais pour m'en rendre encore plus sûre, il faut que tu m'accordes une grâce.

ANGÉLIQUE.

Une grâce, ma mère! Voilà un mot qui ne me convient point. Ordonnez, et je vous obéirai.

Mme ARGANTE.

Oh! si tu le prends sur ce ton-là, tu ne m'aimes pas tant que je croyais. Je n'ai point d'ordre à vous donner, ma fille; je suis votre amie, et vous êtes la mienne; et si vous me traitez autrement, je n'ai plus rien à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Allons, ma mère, je me rends; vous me charmez, j'en pleure de tendresse. Voyons, quelle est cette grâce que vous me demandez? Je vous l'accorde d'avance.

Mme ARGANTE.

Viens donc que je t'embrasse. Te voici dans un âge raisonnable, mais où tu auras besoin de mes conseils et de mon expérience. Te rappelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour, et cette douceur que nous nous figurions toutes deux à vivre ensemble dans la plus intime confiance, sans avoir de secrets l'une pour l'autre; t'en souviens-tu? Nous fûmes interrompues; et comme cette idée-là te réjouit beaucoup, exécutons-la; parle-moi à cœur ouvert; fais-moi ta confidente.

ANGÉLIQUE.

Vous, la confidente de votre fille?

Mme ARGANTE.

Oh! votre fille, et qui te parle d'elle? Ce n'est

point ta mère qui veut être ta confidente; c'est ton amie, encore une fois.

ANGÉLIQUE, riant.

D'accord; mais mon amie redira tout à ma mère; l'une est inséparable de l'autre.

Mme ARGANTE.

Eh bien! je les sépare, moi; je t'en fais serment. Oui, mets-toi dans l'esprit que ce que tu me confieras sur ce pied-là, c'est comme si ta mère ne l'entendait pas. Eh! mais, cela se doit; il y aurait même de la mauvaise foi à faire autrement.

ANGÉLIQUE.

Il est difficile d'espérer ce que vous dites là.

Mme ARGANTE.

Ah! que tu m'affliges! Je ne mérite pas ta résistance.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! soit; vous l'exigez de trop bonne grâce; j'y consens, je dirai tout.

Mme ARGANTE.

Si tu veux, ne m'appelle pas ta mère; donne-moi un autre nom.

ANGÉLIQUE.

Oh! ce n'est pas la peine, ce nom-là m'est cher. Quand je le changerais, il n'en serait ni plus ni moins; ce ne serait qu'une finesse inutile; laissez-le-moi, il ne m'effraie plus.

Mme ARGANTE.

Comme tu voudras, ma chère Angélique. Ah çà! je suis donc ta confidente. N'as-tu rien à me confier dès à présent?

ANGÉLIQUE.

Non, que je sache; mais ce sera pour l'avenir.

Mme ARGANTE.

Comment va ton cœur? Personne ne l'a-t-il attaqué jusqu'ici?

ANGÉLIQUE.

Pas encore.

Mme ARGANTE.

Hum! Tu ne te fies pas à moi; j'ai peur que ce ne soit encore à ta mère que tu réponds.

ANGÉLIQUE.

C'est que vous commencez par une furieuse question.

Mme ARGANTE.

La question convient à ton âge.

ANGÉLIQUE.

Ah!

Mme ARGANTE.

Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

Mme ARGANTE.

Que t'est-il arrivé? Je t'offre de la consolation et des conseils. Parle.

ANGÉLIQUE.

Vous ne me le pardonnerez pas.

Mme ARGANTE.

Tu rêves encore, avec tes pardons; tu me prends pour ta mère.

ANGÉLIQUE.

Il est assez permis de s'y tromper; mais c'est du moins pour la plus digne de l'être, pour la plus tendre et la plus chérie de sa fille qu'il y ait au monde.

Mme ARGANTE.

Ces sentimens-là sont dignes de toi, et je les lui dirai; mais il ne s'agit pas d'elle, elle est absente; revenons. Qu'est-ce qui te chagrine?

ANGÉLIQUE.

Vous m'avez demandé si on avait attaqué mon cœur? Que trop, puisque j'aime [1]!

Mme ARGANTE, d'un air sérieux.

Vous aimez?...

ANGÉLIQUE, riant.

Eh bien! ne voilà-t-il pas cette mère qui est absente? C'est pourtant elle qui me répond; mais rassurez-vous, car je badine.

---

[1] *Que trop, puisque j'aime!* Que cet aveu a de la peine à venir! Cela devait être ainsi dans une première confidence. Madame Argante devait, de son côté, reprendre aussitôt le rôle de mère, par un premier mouvement d'inadvertance, et dire, comme elle le fait, d'un ton sérieux et presque fâché : *Vous aimez?* C'était une conséquence nécessaire qu'Angélique, recourant alors à la dissimulation, s'empressât d'ajouter : *Mais rassurez-vous, car je badine.* Toute cette scène est d'un naturel parfait.

Mme ARGANTE.

Non, tu ne badines point; tu me dis la vérité; et il n'y a rien là qui me surprenne. De mon côté, je n'ai répondu sérieusement que parce que tu me parlais de même. Ainsi point d'inquiétude. Tu me confies donc que tu aimes.

ANGÉLIQUE.

Je suis presque tentée de m'en dédire.

Mme ARGANTE.

Ah! ma chère Angélique, tu ne me rends pas tendresse pour tendresse.

ANGÉLIQUE.

Vous m'excuserez; c'est l'air que vous avez pris qui m'a alarmée; mais je n'ai plus peur. Oui, j'aime; c'est un penchant qui m'a surpris.

Mme ARGANTE.

Tu n'es pas la première; cela peut arriver à tout le monde. Et quel homme est-ce? Est-il à Paris?

ANGÉLIQUE.

Non, je ne le connais que d'ici.

Mme ARGANTE, riant.

D'ici, ma chère? Conte-moi donc cette histoire-là; je la trouve plus plaisante que sérieuse. Ce ne peut être qu'une aventure de campagne, une rencontre?

ANGÉLIQUE.

Justement.

Mme ARGANTE.

Quelque jeune homme galant, qui t'a saluée, et qui a su adroitement engager une conversation?

ANGÉLIQUE.

C'est cela même.

Mme ARGANTE.

Sa hardiesse m'étonne; car tu es d'une figure qui devait lui en imposer. Ne trouves-tu pas qu'il a un peu manqué de respect?

ANGÉLIQUE.

Non; le hasard a tout fait, et c'est Lisette qui en est cause, quoique fort innocemment; elle tenait un livre, elle le laissa tomber; il le ramassa, et on se parla; cela est tout naturel.

Mme ARGANTE, riant.

Va, ma chère enfant, tu es folle de t'imaginer que tu aimes cet homme-là. C'est Lisette qui te le fait accroire. Tu es si fort au-dessus de pareille chose! tu en riras toi-même au premier jour.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'en crois rien; je ne m'y attends pas, en vérité.

Mme ARGANTE.

Bagatelle, te dis-je. C'est qu'il y a là-dedans un air de roman qui te gagne.

ANGÉLIQUE.

Moi, je n'en lis jamais; et puis notre aventure est toute des plus simples.

Mme ARGANTE.

Tu verras, te dis-je; tu es raisonnable, et c'est assez : mais l'as-tu vu souvent ?

ANGÉLIQUE.

Dix ou douze fois.

Mme ARGANTE.

Le verras-tu encore?

ANGÉLIQUE.

Franchement, j'aurais bien de la peine à m'en empêcher.

Mme ARGANTE.

Je t'offre, si tu le veux, de reprendre ma qualité de mère pour te le défendre.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment; ne reprenez rien, je vous prie. Ceci doit être un secret pour vous en cette qualité-là, et je compte que vous ne savez rien; au moins vous me l'avez promis.

Mme ARGANTE.

Oh ! je te tiendrai parole; mais puisque cela est si sérieux, peu s'en faut que je ne verse des larmes sur le danger où je te vois de perdre l'estime qu'on a pour toi dans le monde.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ? l'estime qu'on a pour moi ! Vous me faites trembler. Est-ce que vous me croyez capable de manquer de sagesse ?

Mme ARGANTE.

Hélas! ma fille, vois ce que tu as fait; te serais-tu crue capable de tromper ta mère, de voir à son insu un jeune étourdi, de courir les risques de son indiscrétion et de sa vanité, de t'exposer à tout ce qu'il voudra dire, et de te livrer à l'indécence de tant d'entrevues secrètes, ménagées par une misérable suivante sans cœur, qui ne s'embarrasse guère des conséquences, pourvu qu'elle y trouve son intérêt, comme elle l'y trouve sans doute? Qui t'aurait dit, il y a un mois, que tu t'égarerais jusque-là, l'aurais-tu cru?

ANGÉLIQUE, tristement.

Je pourrais bien avoir tort; voilà des réflexions que je n'ai jamais faites.

Mme ARGANTE.

Eh! ma chère enfant, qui est-ce qui te les ferait faire? Ce n'est pas un domestique payé pour te trahir, non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à te séduire. Tu ne consultes que tes ennemis; ton cœur même est de leur parti. Tu n'as pour tout secours que ta vertu, qui ne doit pas être contente, et qu'une véritable amie comme moi, dont tu te défies; que ne risques-tu pas?

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère mère, ma chère amie, vous avez raison, vous m'ouvrez les yeux, vous me couvrez de confusion. Lisette m'a trahie, et je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obligée de vos conseils!

LUBIN, entrant, à madame Argante.

Madame, il viant d'arriver un homme qui demande à vous parler.

Mme ARGANTE, à Angélique.

En qualité de simple confidente, je te laisse libre. Je te conseille pourtant de me suivre, car le jeune homme est peut-être ici.

ANGÉLIQUE.

Permettez-moi de rêver un instant, et ne vous embarrassez point; s'il y est, et qu'il ose paraître, je le congédierai, je vous assure.

Mme ARGANTE.

Soit; mais songe à ce que je t'ai dit. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Voila qui est fait, je ne le verrai plus. (Lubin, sans s'arrêter, lui remet une lettre dans la main.) Arrêtez. De qui est-elle?

LUBIN, en s'en allant, de loin.

De ce cher poulet. C'est voute galant qui vous la mande.

ANGÉLIQUE, la rejetant.

Je n'ai point de galant, reportez-la.

LUBIN.

Elle est faite pour rester.

ANGÉLIQUE.

Reprenez-la, encore une fois; et retirez-vous.

LUBIN.

Eh morgué! queu fantaisie! je vous dis qu'il faut qu'alle demeure, à celle fin que vous la lisiais; ça m'est enjoint, et à vous aussi. Il y a là-dedans un entretien pour tantôt, à l'heure qui vous fera plaisir, et je sis enchargé d'apporter l'heure à Lisette, et non pas la lettre. Ramassez-la; car je n'ose, de peur qu'en ne me voie; et pis vous me crierez la réponse tout bas.

ANGÉLIQUE.

Ramasse-la toi-même, et va-t'en, je te l'ordonne.

LUBIN.

Mais voyez ce rat qui li prend! Non, morgué! je ne la ramasserai pas; il ne sera pas dit que j'aie fait ma commission tout de travers.

ANGÉLIQUE, s'en allant.

Cet impertinent!

LUBIN, la regardant s'en aller.

Faut qu'alle ait de l'avarsion pour l'écriture.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN, entrant le premier.

PARSONNE ne viant. (Dorante entre.) Eh palsanguié! arrivez donc : il y a plus d'une heure que je suis à l'affût de vous.

DORANTE.

Eh bien ! qu'as-tu à me dire ?

LUBIN.

Que vous ne bougiais d'ici. Lisette m'a dit de vous le commander.

DORANTE.

T'a-t-elle dit l'heure qu'Angélique a prise pour notre rendez-vous ?

LUBIN.

Non ; alle vous contera ça.

DORANTE.

Est-ce là tout?

LUBIN.

C'est tout par rapport à vous ; mais il y a un restant par rapport à moi.

DORANTE.

De quoi est-il question ?

LUBIN.

C'est que je me repens....

DORANTE.

Qu'appelles-tu te repentir?

LUBIN.

J'entends qu'il y a des scrupules qui me tourmentont sur vos rendez-vous que je protége; j'ons queuquefois la tentation de vous torner casaque sur tout ceci, et d'aller nous accuser tretous.

DORANTE.

Tu rêves. Où est le mal de ces rendez-vous? Que crains-tu ? Ne suis-je pas honnête homme?

LUBIN.

Morgué! moi itou; et tellement honnête, qu'il n'y aura pas moyen d'être un fripon, si en ne me soutient le cœur, par rapport à ce que j'ons toujours maille à partir avec ma conscience; il y a toujours queuque chose qui cloche dans mon courage; à chaque pas que je fais, j'ai le défaut de m'arrêter, à moins qu'en ne me pousse, et c'est à vous à pousser.

DORANTE, tirant une bague qu'il lui donne.

Eh ! morbleu ! prends encore cela, et continue.

LUBIN.

Ça me ravigote.

DORANTE.

Dis-moi ; Angélique viendra-t-elle bientôt?

LUBIN.

Peut-être biantôt, peut-être bian tard, peut-être point du tout.

DORANTE.

Point du tout! Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment a-t-elle reçu ma lettre ?

LUBIN.

Ah ! comment ! Est-ce que vous me faites itou voute rapporteux auprès d'elle? Pargué ! je serons donc l'espion à tout le monde ?

DORANTE.

Toi ? Eh ! de qui l'es-tu encore ?

LUBIN.

Eh ! pardi ! de la mère, qui m'a bian enchargé de n'en rian dire.

DORANTE.

Misérable ! tu parles donc contre nous?

LUBIN.

Contre vous, monsieur! Pas le mot, ni pour ni contre. Je fais ma main, et v'là tout. Faut pas mêmement que vous sachiez ça.

DORANTE.

Explique-toi donc; c'est-à-dire que ce que tu en fais, n'est que pour obtenir quelque argent d'elle, sans nous nuire?

LUBIN.

V'là c'en que c'est; je tire d'ici, je tire d'ilà; et j'attrape.

DORANTE.

Achève. Que t'a dit Angélique, quand tu lui as porté ma lettre?

LUBIN.

Parlez-li toujours, mais ne lui écrivez pas; voute griffonnage n'a pas fait forteune.

DORANTE.

Quoi! ma lettre l'a fâchée?

LUBIN.

Alle n'en a jamais voulu tâter; le papier la courrouce.

DORANTE.

Elle te l'a donc rendue?

LUBIN.

Alle me l'a rendue à tarre; car je l'ons ramassée; et Lisette la tiant.

DORANTE.

Je n'y comprends rien. D'où cela peut-il provenir?

LUBIN.

V'là Lisette, interrogez-la; je retorne à ma place pour vous garder. (Il sort.)

SCÈNE II.

LISETTE, DORANTE.

DORANTE.

Que viens-je d'apprendre, Lisette? Angélique a rebuté ma lettre!

LISETTE.

Oui; la voici, Lubin me l'a rendue; j'ignore quelle fantaisie lui a pris; mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur. Je n'ai pu m'expliquer avec elle, à cause du monde qu'il y avait au logis; mais elle est triste, elle m'a battu froid, et je l'ai trouvée toute changée. Je viens pourtant de l'apercevoir là-bas, et j'arrive pour vous en avertir. Attendons-la; sa rêverie pourrait bien tout doucement la conduire ici.

DORANTE.

Non, Lisette; ma vue ne ferait que l'irriter peut-être; il faut respecter ses dégoûts pour moi, je ne les soutiendrais pas, et je me retire.

LISETTE.

Que les amans sont quelquefois risibles! Qu'ils disent de fadeurs! Tenez, fuyez-la, monsieur; car elle arrive; fuyez-la, pour la respecter.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur est ici! Je ne m'attendais pas à l'y trouver.

DORANTE.

J'allais me retirer, madame. Lisette vous le dira; je n'avais garde de me montrer. Le mépris que vous avez fait de ma lettre, m'apprend combien je vous suis odieux.

ANGÉLIQUE.

Odieux! Ah! j'en suis quitte à moins. Pour indifférent passe, et très-indifférent. Quant à votre lettre, je l'ai reçue comme elle le méritait, et je ne croyais pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vus par hasard. J'ai trouvé cela fort singulier, surtout avec une personne de mon sexe. M'écrire, à moi, monsieur! D'où vous est venue cette idée? Je n'ai pas donné lieu à votre hardiesse, ce me semble. De quoi s'agit-il entre vous et moi?

DORANTE.

De rien pour vous, madame; mais de tout pour un malheureux que vous accablez.

ANGÉLIQUE.

Voilà des expressions aussi déplacées qu'inutiles; je vous avertis que je ne les écoute point.

DORANTE.

Eh! de grâce, madame, n'ajoutez point la raillerie aux discours cruels que vous me tenez. Méprisez ma douleur; mais ne vous en moquez pas. Je ne vous exagère point ce que je souffre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'empêchez de parler à Lisette, monsieur; ne m'interrompez point.

LISETTE.

Peut-on, sans être trop curieuse, vous demander à qui vous en avez?

ANGÉLIQUE.

A vous; je ne suis venue ici que parce que je vous cherchais; voilà ce qui m'amène.

DORANTE.

Voulez-vous que je me retire, madame?

ANGÉLIQUE.

Comme vous voudrez, monsieur.

DORANTE.

Ciel!

ANGÉLIQUE.

Attendez pourtant; puisque vous êtes là, je serai bien aise que vous sachiez ce que j'ai à vous dire. Vous m'avez écrit, vous avez lié conversation avec moi, vous pourriez vous en vanter, cela n'arrive que trop souvent; et je serai charmée que vous appreniez ce que j'en pense.

DORANTE.

Me vanter, moi, madame! De quel affreux caractère me faites-vous là? Je ne réponds rien pour ma défense, je n'en ai pas la force. Si ma lettre vous a déplu, je vous en demande pardon; n'en présumez rien contre mon respect; celui que j'ai pour vous m'est plus cher que la vie, et je vous le prouverai, en me condamnant à ne vous plus revoir, puisque je vous déplais.

ANGÉLIQUE.

Je vous ai déjà dit que je m'en tenais à l'indifférence. Revenons à Lisette.

LISETTE.

Voyons, puisque c'est mon tour pour être grondée. Je ne saurais me vanter de rien, moi; je ne vous ai écrit ni rencontrée; quel est mon crime?

ANGÉLIQUE.

Dites-moi; il n'a pas tenu à vous que je n'eusse des dispositions favorables pour monsieur; c'est par vos soins qu'il a eu avec moi toutes les entrevues où vous m'avez amenée, sans me le dire; car c'est sans me le dire; en avez-vous senti les conséquences?

LISETTE.

Non, je n'ai pas eu cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

Si monsieur, comme je l'ai déjà dit, et à l'exemple de presque tous les jeunes gens, était homme à faire trophée d'une aventure dont je suis tout-à-fait innocente, où en serais-je?

LISETTE, à Dorante.

Remerciez, monsieur.

DORANTE.

Je ne saurais parler.

ANGÉLIQUE.

Si, de votre côté, vous êtes de ces filles intéressées qui ne se soucient pas de faire tort à leurs maîtresses,

pourvu qu'elles y trouvent leur avantage, que ne risquerais-je pas?

LISETTE.

Oh! je répondrai, moi; je n'ai pas perdu la parole: si monsieur est un homme d'honneur à qui vous faites injure; si je suis une fille généreuse, qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez, où en est avec moi votre reconnaissance, hein?

ANGÉLIQUE.

D'où vient donc que vous avez si bien servi Dorante? Quel peut avoir été le motif d'un zèle si vif? Quels moyens a-t-il employés pour vous faire agir?

LISETTE.

Je crois vous entendre; vous gageriez, j'en suis sûre, que j'ai été séduite par des présens? Gagez, madame, faites-moi cette galanterie-là; vous perdrez, et ce sera une manière de donner tout-à-fait noble.

DORANTE.

Des présens, madame! Que pourrais-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois?

LISETTE.

Attendez, monsieur; disons pourtant la vérité. Dans vos transports, vous m'avez promis d'être extrêmement reconnaissant, si jamais vous aviez le bonheur d'être à madame; il faut convenir de cela.

ANGÉLIQUE.

Eh! je serais la première à vous donner moi-même.

DORANTE.

Que je suis à plaindre d'avoir livré mon cœur à tant d'amour !

LISETTE.

J'entre dans votre douleur, monsieur; mais faites comme moi. Je n'avais que de bonnes intentions; j'aime ma maîtresse, tout injuste qu'elle est; je voulais unir son sort à celui d'un homme qui lui aurait rendu la vie heureuse et tranquille; mes motifs lui sont suspects, et j'y renonce. Imitez-moi, privez-vous, de votre côté, du plaisir de voir Angélique, sacrifiez votre amour à ses inquiétudes; vous êtes capable de cet effort-là.

ANGÉLIQUE.

Soit.

LISETTE, à Dorante, à part.

Retirez-vous pour un moment.

DORANTE.

Adieu, madame; je vous quitte, puisque vous le voulez. Dans l'état où vous me jetez, la vie m'est à charge; je pars, pénétré d'une affliction mortelle, et je n'y résisterai point; jamais on n'eut tant d'amour, tant de respect, que j'en ai pour vous; jamais on n'osa espérer moins de retour. Ce n'est pas votre indifférence qui m'accable, elle me rend justice; j'en aurais soupiré toute ma vie sans m'en plaindre; et ce n'était point à moi, ce n'est peut-être à personne à prétendre à votre cœur; mais je pouvais espérer votre estime, je me croyais à l'abri du mépris, et ni ma passion ni mon caractère n'ont mérité les outrages que vous leur faites. (Il sort.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Il est parti ?

LISETTE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE, un moment sans parler, et à part.

J'ai été trop vite. Ma mère, avec toute son expérience, en a mal jugé ; Dorante est un honnête homme.

LISETTE, à part.

Elle rêve, elle est triste ; cette querelle-ci ne nous fera point de tort.

LUBIN, à Angélique.

J'aperçois par là-bas un passant qui viant envars nous : voulez-vous qu'il vous regarde ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! que m'importe ?

LISETTE.

Qu'il passe ; qu'est-ce que cela nous fait ?

LUBIN, à part.

Il y a du bruit dans le ménage ; je m'en retorne donc. (Haut.) Je vas me mettre pus près par rapport à ce que je m'ennuie d'être si loin, j'aime à voir le monde ; vous me sarvirez de récriation, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Comme tu voudras ; reste à dix pas.

LUBIN.

Je les compterai en conscience. (A part.) Je sis pus fin qu'eux; j'allons faire ma forniture de nouvelles pour la bonne mère. (Il s'éloigne.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUBIN, *éloigné.*

LISETTE.

Vous avez furieusement maltraité Dorante!

ANGÉLIQUE.

Oui; vous avez raison, j'en suis fâchée; mais laissez-moi, car je suis outrée contre vous.

LISETTE.

Vous savez si je le mérite.

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le voir.

LISETTE.

Je n'avais pas dessein de vous rendre un mauvais service; et cette aventure-ci n'est triste que pour lui. Avez-vous pris garde à l'état où il est? C'est un homme au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Je n'y saurais que faire; pourquoi s'en va-t-il?

LISETTE.

C'est aisé à dire à qui ne se soucie pas de lui; mais vous savez avec quelle tendresse il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Et vous prétendez que je ne m'en soucie pas, moi? Que vous êtes méchante!

LISETTE.

Que voulez-vous que j'en croie? Je vous vois tranquille, et il versait des larmes en s'en allant.

ANGÉLIQUE.

Lui?

LISETTE.

Eh! sans doute.

ANGÉLIQUE.

Et malgré cela, il part!

LISETTE.

Eh! vous l'avez congédié. Quelle perte vous faites!

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.*

Qu'il revienne donc, s'il y est encore; qu'on lui parle, puisqu'il est si affligé.

LISETTE.

Il ne peut être qu'à l'écart dans ce bois; il n'a pu aller loin, accablé comme il l'était. Monsieur Dorante! monsieur Dorante!

SCÈNE VI.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LUBIN, *éloigné.*

DORANTE.

Est-ce Angélique qui m'appelle?

LISETTE.

Oui; c'est moi qui parle; mais c'est elle qui vous demande.

ANGÉLIQUE.

Voilà de ces faiblesses que je voudrais bien qu'on m'épargnât.

DORANTE.

A quoi dois-je m'attendre, Angélique? Que souhaitez-vous d'un homme dont vous ne pouvez plus supporter la vue?

ANGÉLIQUE.

Il y a grande apparence que vous vous trompez.

DORANTE.

Hélas! vous ne m'estimez plus.

ANGÉLIQUE.

Plaignez-vous, je vous laisse dire; car je suis un peu dans mon tort.

DORANTE.

Angélique a pu douter de mon amour!

ANGÉLIQUE.

Elle en a douté pour en être plus sûre; cela est-il si désobligeant?

DORANTE.

Quoi! j'aurais le bonheur de n'être point haï?

ANGÉLIQUE.

J'ai bien peur que ce ne soit tout le contraire.

DORANTE.

Vous me rendez la vie.

ANGÉLIQUE.

Où est cette lettre que j'ai refusé de recevoir? S'il ne tient qu'à la lire, on le veut bien.

DORANTE.

J'aime mieux vous entendre.

ANGÉLIQUE.

Vous n'y perdez pas.

DORANTE.

Ne vous défiez donc jamais d'un cœur qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

Oui, Dorante, je vous le promets; voilà qui est fini. Excusez tous deux l'embarras où se trouve une fille de mon âge, timide et vertueuse. Il y a tant de piéges dans la vie! j'ai si peu d'expérience! serait-il difficile de me tromper, si on voulait? Je n'ai que ma sagesse et mon innocence pour toute ressource, et quand on n'a que cela, on peut avoir peur; mais me voilà bien rassurée. Il ne me reste plus qu'un chagrin. Que deviendra cet amour? Je n'y vois que des sujets d'affliction. Savez-vous bien que ma mère me propose un époux, que je verrai dans un quart d'heure? Je ne vous disais pas tout ce qui m'agitait; il m'était bien permis d'être fâcheuse, comme vous voyez.

DORANTE.

Angélique, vous êtes toute mon espérance.

LISETTE.

Mais si vous avouiez votre amour à cette mère qui

vous aime tant, serait-elle inexorable ? Il n'y a qu'à supposer que vous avez connu monsieur à Paris, et qu'il y est.

ANGÉLIQUE.

Cela ne mènerait à rien, Lisette, à rien du tout; je sais bien ce que je dis.

DORANTE.

Vous consentirez donc d'être à un autre ?

ANGÉLIQUE.

Vous me faites trembler.

DORANTE.

Je m'égare à la seule idée de vous perdre, et il n'est point d'extrémité pardonnable que je ne sois tenté de vous proposer.

ANGÉLIQUE.

D'extrémité pardonnable !

LISETTE.

J'entrevois ce qu'il veut dire.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! me jeter à ses genoux ? c'est bien mon dessein. Lui résister ? j'aurai bien de la peine, surtout avec une mère aussi tendre.

LISETTE.

Bon ! tendre; si elle l'était tant, vous gênerait-elle là-dessus ? Avec le bien que vous avez, vous n'avez besoin que d'un honnête homme, encore une fois.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison ; c'est une tendresse fort mal entendue, j'en conviens.

DORANTE.

Ah ! belle Angélique, si vous aviez tout l'amour que j'ai, vous auriez bientôt pris votre parti : ne me demandez point ce que je pense, je me trouble, je ne sais où je suis.

ANGÉLIQUE, à Lisette.

Que de peines ! Tâche donc de lui remettre l'esprit ; que veut-il dire ?

LISETTE.

Eh bien ! monsieur, parlez ; quelle est votre idée ?

DORANTE, se jetant à ses genoux.

Angélique, je meurs ; que voulez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Non ! levez-vous et parlez ; je vous l'ordonne.

DORANTE.

J'obéis ; votre mère sera inflexible, et dans le cas où nous sommes...

ANGÉLIQUE.

Que faire ?

DORANTE.

Si j'avais des trésors à vous offrir, je vous le dirais plus hardiment.

ANGÉLIQUE.

Votre cœur en est un ; achevez, je le veux.

DORANTE.

A notre place, on se fait son sort à soi-même.

ANGÉLIQUE.

Et comment ?

DORANTE.

On s'échappe...

LUBIN, de loin.

Au voleur !

ANGÉLIQUE.

Après ?

DORANTE.

Une mère s'emporte ; à la fin elle consent ; on se réconcilie avec elle, et on se trouve uni avec ce qu'on aime.

ANGÉLIQUE.

Mais ou j'entends mal, ou cela ressemble à un enlèvement. En est-ce un, Dorante ?

DORANTE.

Je n'ai plus rien à dire.

ANGÉLIQUE, le regardant.

Je vous ai forcé de parler, et je n'ai que ce que je mérite.

LISETTE.

Pardonnez quelque chose au trouble où il est ; le moyen est dur, et il est fâcheux qu'il n'y en ait point d'autre.

ANGÉLIQUE.

Est-ce là un moyen, est-ce un remède qu'une extravagance ? Ah ! je ne vous reconnais pas à cela, Dorante ; je me passerai mieux de bonheur que de

vertu. Me proposer d'être insensée, d'être méprisable ! Je ne vous aime plus.

DORANTE.

Vous ne m'aimez plus ! Ce mot m'accable, il m'arrache le cœur.

LISETTE.

En vérité, son état me touche.

DORANTE.

Adieu, belle Angélique; je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite.

ANGÉLIQUE.

Mais, Dorante, êtes-vous raisonnable ?

LISETTE.

Ce qu'il vous propose est hardi; mais ce n'est pas un crime.

ANGÉLIQUE.

Un enlèvement, Lisette!

DORANTE.

Ma chère Angélique, je vous perds. Concevez-vous ce que c'est que vous perdre ? et si vous m'aimez un peu, n'êtes-vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi ? Et parce que vous êtes vertueuse, en avez-vous moins de droit d'éviter un malheur ? Nous aurions le secours d'une dame qui n'est heureusement qu'à un quart de lieue d'ici, chez qui je vous mènerais.

LUBIN, de loin.

Aïe ! aïe !

ANGÉLIQUE.

Non, Dorante; laissons là votre dame. Je parlerai à ma mère, elle est bonne; je la toucherai peut-être; je la toucherai, je l'espère. Ah!

SCÈNE VII.

LUBIN, LISETTE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

LUBIN.

Eh! vite, eh! vite, qu'on s'éparpille; v'là ce grand monsieur que j'ons vu une fois à Paris, cheux vous, et qui ne parle point. (Il s'écarte.)

ANGÉLIQUE.

C'est peut-être celui à qui ma mère me destine. Fuyez, Dorante; nous nous reverrons tantôt; ne vous inquiétez point. (Dorante sort.)

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, ERGASTE.

ANGÉLIQUE, en le voyant.

C'est lui-même. Ah! quel homme!

LISETTE.

Il n'a pas l'air éveillé.

ERGASTE, marchant lentement.

Je suis votre serviteur, madame; je devance madame votre mère, qui est embarrassée; elle m'a dit que vous vous promeniez.

ANGÉLIQUE.

Vous le voyez, monsieur.

ERGASTE.

Et je me suis hâté de venir vous faire la révérence.

LISETTE, à part.

Appelle-t-il cela se hâter?

ERGASTE.

Ne suis-je pas importun?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur.

LISETTE, à part.

Ah! cela vous plaît à dire.

ERGASTE.

Vous êtes plus belle que jamais.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'ai jamais été.

ERGASTE.

Vous êtes bien modeste.

LISETTE, à part.

Il parle comme il marche.

ERGASTE.

Ce pays-ci est fort beau.

ANGÉLIQUE.

Il est passable.

LISETTE, à part.

Quand il a dit un mot, il est si fatigué qu'il faut qu'il se repose.

ERGASTE.

Et solitaire.

ANGÉLIQUE.

On n'y voit pas grand monde.

LISETTE.

Quelque importun par-ci par-là.

ERGASTE.

Il y en a partout. (On est du temps sans parler.)

LISETTE, à part.

Voilà la conversation tombée ; ce ne sera pas moi qui la relèverai.

ERGASTE.

Ah ! bonjour, Lisette.

LISETTE.

Bonsoir, monsieur. Je vous dis bonsoir, parce que je m'endors. Ne trouvez-vous pas qu'il fait un temps pesant ?

ERGASTE.

Oui, ce me semble.

LISETTE.

Vous vous en retournez sans doute ?

ERGASTE.

Rien que demain. Madame Argante m'a retenu.

ANGÉLIQUE.

Et monsieur se promène-t-il ?

ERGASTE.

Je vais d'abord à ce château voisin, pour y porter

une lettre qu'on m'a prié de rendre en main propre, et je reviens ensuite.

ANGÉLIQUE.

Faites, monsieur; ne vous gênez pas.

ERGASTE.

Vous me le permettez donc?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

LISETTE.

Ne vous pressez point; quand on a des commissions, il faut y mettre tout le temps nécessaire. N'avez-vous que celle-là?

ERGASTE.

Non, c'est l'unique.

LISETTE.

Quoi! pas le moindre petit compliment à faire ailleurs?

ERGASTE.

Non.

ANGÉLIQUE.

Monsieur y soupera peut-être?

LISETTE.

Et, à la campagne, on couche où l'on soupe.

ERGASTE.

Point du tout; je reviens incessamment, madame. (A part, en s'en allant.) Je ne sais que dire aux femmes, même à celles qui me plaisent. (Il sort.)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là a de grands talens pour le silence; quelle abstinence de paroles! Il ne parlera bientôt plus que par signes.

ANGÉLIQUE.

Il a dit que ma mère allait venir, et je m'éloigne. Je ne saurais lui parler dans le désordre d'esprit où je suis; j'ai pourtant dessein de l'attendrir sur le chapitre de Dorante.

LISETTE.

Et moi, je ne vous conseille pas de lui en parler; vous ne feriez que la révolter davantage, et elle se hâterait de conclure.

ANGÉLIQUE.

Oh! doucement! je me révolterais à mon tour.

LISETTE, riant.

Vous, contre cette mère qui dit qu'elle vous aime tant?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! qu'elle aime donc mieux; car je ne suis point contente d'elle.

LISETTE.

Retirez-vous, je crois qu'elle vient. (Angélique sort.)

SCÈNE X.

Mme ARGANTE, LISETTE, *qui veut s'en aller.*

Mme ARGANTE, à part.

Voici cette fourbe de suivante. (Haut.) Un moment, où est ma fille? J'ai cru la trouver ici avec monsieur Ergaste.

LISETTE.

Ils y étaient tous deux tout à l'heure, madame; mais monsieur Ergaste est allé à cette maison d'ici près, remettre une lettre à quelqu'un; et mademoiselle est là-bas, je pense.

Mme ARGANTE.

Allez lui dire que je serais bien aise de la voir.

LISETTE, à part.

Elle me parle bien sèchement. (Haut.) J'y vais, madame; mais vous me paraissez triste; j'ai eu peur que vous ne fussiez fâchée contre moi.

Mme ARGANTE.

Contre vous? est-ce que vous le méritez, Lisette?

LISETTE.

Non, madame.

Mme ARGANTE.

Il est vrai que j'ai l'air plus occupé qu'à l'ordinaire. Je veux marier ma fille à Ergaste, vous le savez; et je crains souvent qu'elle n'ait quelque chose dans le cœur; mais vous me le diriez, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Eh ! mais, je le saurais.

Mme ARGANTE.

Je n'en doute pas ; allez, je connais votre fidélité, Lisette ; je ne m'y trompe pas, et je compte bien vous en récompenser comme il faut. Dites à ma fille que je l'attends.

LISETTE, à part.

Elle prend bien son temps pour me louer ! (Elle sort.)

Mme ARGANTE.

Toute fourbe qu'elle est, je l'ai embarrassée.

SCÈNE XI.

LUBIN, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE.

Ah ! tu viens à propos. As-tu quelque chose à me dire ?

LUBIN.

Jarnigoi ! si j'avons queuque chose ! J'avons vu des pardons, j'avons vu des offenses, des allées, des venues, et pis des moyens pour avoir un mari.

Mme ARGANTE.

Hâte-toi de m'instruire, parce que j'attends Angélique. Que sais-tu ?

LUBIN.

Pisque vous êtes pressée, je mettrons tout en un tas.

Mme ARGANTE.

Parle donc.

LUBIN.

Je sais une accusation, je sais une innocence, et pis un autre grand stratagême. Attendez, comment appelont-ils cela?

Mme ARGANTE.

Je ne t'entends pas; mais va-t'en, Lubin. J'aperçois ma fille, tu me diras ce que c'est tantôt; il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble.

LUBIN.

Je m'en retorne donc à la provision. (Il sort.)

SCÈNE XII.

Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE.

Mme ARGANTE, à part.

Voyons de quoi il sera question.

ANGÉLIQUE, à part.

Pas de confidence; Lisette a raison, c'est plus sûr. (Haut.) Lisette m'a dit que vous me demandiez ma mère.

Mme ARGANTE.

Oui; je sais que tu as vu Ergaste; ton éloignement pour lui dure-t-il toujours?

ANGÉLIQUE, souriant.

Ergaste n'a pas changé.

Mme ARGANTE.

Te souvient-il qu'avant que nous vinssions ici, tu m'en disais du bien?

ANGÉLIQUE.

Je vous en dirai volontiers encore, car je l'estime; mais je ne l'aime point, et l'estime et l'indifférence vont fort bien ensemble.

Mme ARGANTE.

Parlons d'autre chose. N'as-tu rien à dire à ta confidente ?

ANGÉLIQUE.

Non, il n'y a plus rien de nouveau.

Mme ARGANTE.

Tu n'as pas revu le jeune homme ?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'ai retrouvé; je lui ai dit ce qu'il fallait, et voilà qui est fini.

Mme ARGANTE, souriant.

Quoi ! absolument fini ?

ANGÉLIQUE.

Oui, tout-à-fait.

Mme ARGANTE.

Tu me charmes, je ne saurais t'exprimer la satisfaction que tu me donnes. Il n'y a rien de si estimable que toi, Angélique, ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire; car je compte que tu me dis vrai; je me livre hardiment à ma joie. Tu ne voudrais pas m'y abandonner, si elle était fausse : ce serait une cruauté dont tu n'es pas capable.

ANGÉLIQUE, d'un ton timide.

Assurément.

Mme ARGANTE.

Va, tu n'as pas besoin de me rassurer, ma fille; tu me ferais injure, si tu croyais que j'en doute. Non, ma chère Angélique, tu ne verras plus Dorante; tu l'as renvoyé, j'en suis sûre. Ce n'est pas avec un caractère comme le tien qu'on est exposé à la douleur d'être trop crédule. N'ajoute donc rien à ce que tu m'as dit; tu ne le verras plus, tu m'en assures, et cela suffit. Parlons de la raison, du courage et de la vertu que tu viens de montrer.

ANGÉLIQUE, d'un air interdit, à part.

Que je suis confuse!

Mme ARGANTE.

Grâce au ciel, te voilà donc encore plus respectable, plus digne d'être aimée, plus digne que jamais de faire mes délices. Que tu me rends glorieuse, Angélique!

ANGÉLIQUE, pleurant.

Ah! ma mère, arrêtez, de grâce.

Mme ARGANTE.

Que vois-je? Tu pleures, ma fille; tu viens de triompher de toi-même, tu me vois enchantée, et tu pleures!

ANGÉLIQUE, se jetant à ses genoux.

Non, ma mère, je ne triomphe point. Votre joie et vos tendresses me confondent; je ne les mérite point.

Mme ARGANTE la relève.

Relève-toi, ma chère enfant. D'où te viennent ces

mouvemens où je te reconnais toujours? Que veulent-ils dire?

ANGÉLIQUE.

Hélas! c'est que je vous trompe.

Mme ARGANTE.

Toi? (Un moment sans rien dire.) Non, tu ne me trompes point, puisque tu me l'avoues. Achève; voyons de quoi il est question.

ANGÉLIQUE.

Vous allez frémir! On m'a parlé d'enlèvement.

Mme ARGANTE.

Je n'en suis point surprise. Je te l'ai dit; il n'y a rien dont ces étourdis-là ne soient capables; et je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi.

ANGÉLIQUE.

J'en ai tremblé, il est vrai; j'ai pourtant eu la faiblesse de lui pardonner, pourvu qu'il ne m'en parle plus.

Mme ARGANTE.

N'importe; je m'en fie à tes réflexions; elles te donneront bien du mépris pour lui.

ANGÉLIQUE.

Eh! voilà encore ce qui m'afflige dans l'aveu que je vous fais; c'est que vous allez le mépriser vous-même. Il est perdu; vous n'étiez déjà que trop prévenue contre lui; et cependant il n'est point si méprisable. Permettez que je le justifie: je suis peut-être prévenue moi-même; mais vous m'aimez, daignez

m'entendre, portez vos bontés jusque-là. Vous croyez que c'est un jeune homme sans caractère, qui a plus de vanité que d'amour, qui ne cherche qu'à me séduire, et ce n'est point cela, je vous assure. Il a tort de m'avoir proposé ce que je vous ai dit; mais il faut regarder que c'est le tort d'un homme au désespoir, que j'ai vu fondre en larmes quand j'ai paru irritée; d'un homme à qui la crainte de me perdre a tourné la tête. Il n'a point de bien, il ne s'en est point caché, il me l'a dit. Il ne lui restait donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle; ressource que je condamne comme vous, mais qu'il ne m'a proposée que dans la seule vue d'être à moi. C'est tout ce qu'il y a compris; car il m'adore, on n'en peut douter.

Mme ARGANTE.

Eh! ma fille! il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais je ne les aimerai pas, moi, m'aimassent-ils davantage; et cela n'est pas possible.

Mme ARGANTE.

D'ailleurs, il sait que tu es riche.

ANGÉLIQUE.

Il l'ignorait quand il m'a vue; et c'est ce qui devrait l'empêcher de m'aimer. Il sait bien que quand une fille est riche, on ne la donne qu'à un homme qui a d'autres richesses, tout inutiles qu'elles sont; c'est du moins l'usage; le mérite n'est compté pour rien.

Mme ARGANTE.

Tu le défends d'une manière qui m'alarme. Que pensés-tu donc de cet enlèvement ? Dis-moi, tu es la franchise même ; ne serais-tu point en danger d'y consentir ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne crois pas, ma mère.

Mme ARGANTE.

Ta mère ! Ah ! le ciel la préserve de savoir seulement qu'on te le propose ! Ne te sers plus de ce nom ; elle ne saurait le soutenir dans cette occasion-ci. Mais pourrais-tu la fuir ? te sentirais-tu la force de l'affliger jusque-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le sein ?

ANGÉLIQUE.

J'aimerais mieux mourir moi-même.

Mme ARGANTE.

Survivrait-elle à l'affront que tu te ferais ? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle. Lequel aimes-tu le mieux, ou de cette mère qui t'a inspiré mille vertus, ou d'un amant qui veut te les ôter toutes ?

ANGÉLIQUE.

Vous m'accablez. Dites-lui qu'elle ne craigne rien de sa fille[1] ; dites-lui que rien ne m'est plus cher

[1] *Dites-lui qu'elle ne craigne rien de sa fille.* Il n'est pas naturel qu'Angélique, dans un pareil moment, songe à cette distinction conventionnelle de la mère et de la confidente, et charge froidement l'une de ses commissions pour l'autre.

qu'elle, et que je ne verrai plus Dorante, si elle me condamne à le perdre.

Mme ARGANTE.

Et que perdras-tu dans un inconnu qui n'a rien?

ANGÉLIQUE.

Tout le bonheur de ma vie. Ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudrait avec Dorante, que je languirais avec un autre. Rapportez-lui ce que je vous dis là, et que je me soumets à ce qu'elle en décidera.

Mme ARGANTE.

Si tu pouvais seulement passer quelque temps sans le voir? Le veux-tu bien? Tu ne me réponds pas; à quoi songes-tu?

ANGÉLIQUE.

Vous le dirai-je? Je me repens d'avoir tout dit; mon amour m'est cher, je viens de m'ôter la liberté d'y céder, et peu s'en faut que je ne la regrette; je suis même fâchée d'être éclaircie; je ne vois rien de tout ce qui m'effraie, et me voilà plus triste que je ne l'étais.

Mme ARGANTE.

Dorante me connaît-il?

ANGÉLIQUE.

Non, à ce qu'il m'a dit.

Mme ARGANTE.

Eh bien! laisse-moi le voir; je lui parlerai sous le

nom d'une tante à qui tu auras tout confié, et qui veut te servir. Viens, ma fille; et laisse à mon cœur le soin de conduire le tien.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais; mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

Mme ARGANTE, LUBIN.

Mme ARGANTE.

Personne ne nous voit-il ?

LUBIN.

On ne peut pas nous voir, drès que nous ne voyons parsonne.

Mme ARGANTE.

C'est qu'il me semble avoir aperçu là-bas monsieur Ergaste qui se promène.

LUBIN.

Qui ? ce nouviau venu ? Il n'y a pas de danger avec li ; ça ne regarde rin ; ça dort en marchant.

Mme ARGANTE.

N'importe, il faut l'éviter. Voyons ce que tu avais à me dire tantôt, et que tu n'as pas eu le temps de m'achever[1]. Est-ce quelque chose de conséquence ?

---

[1] *Et que tu n'as pas eu le temps de m'achever.* On s'est trop aperçu que l'auteur l'avait empêché d'achever, pour ne pas affaiblir l'intérêt qui devait résulter, dans la scène suivante, de ces longs et pénibles épanchemens de la fille dans le sein de sa mère.

LUBIN.

Jarni, si c'est de conséquence! Il s'agit tant seulement que cet amoureux veut détourner voute fille.

Mme ARGANTE.

Qu'appelles-tu la détourner?

LUBIN.

La loger ailleurs, la changer de chambre; v'là c'en que c'est.

Mme ARGANTE.

Qu'a-t-elle répondu?

LUBIN.

Il n'y a encore rien de décidé; car voute fille a dit: Comment, ventregué! un enlèvement, monsieur, avec une mère qui m'aime tant! Bon! belle amiquié! a dit Lisette. Voute fille a reparti que c'était une honte, qu'alle vous parlerait, vous émouverait, vous embrasserait les jambes; et pis chacun a tiré de son côté, et moi du mian.

Mme ARGANTE.

Je saurai y mettre ordre. Dorante va-t-il se rendre ici?

LUBIN.

Tatigué, s'il viendra! Je li ons donné l'ordre de la part de noute demoiselle; il ne peut pas manquer d'être obéissant, et la chaise de poste est au bout de l'allée.

Mme ARGANTE.

La chaise!

LUBIN.

Eh ! voirement oui ! avec une dame entre deux âges, qu'il a mêmement descendue dans l'hôtellerie du village.

Mme ARGANTE.

Et pourquoi l'a-t-il amenée ?

LUBIN.

Pour à celle fin qu'alle fasse compagnie à noute demoiselle, si elle veut faire un tour dans la chaise ; et pis de là, aller souper en ville, à ce qui m'est avis, selon queuques paroles que j'avons attrapées, et qu'ils disiont tout bas.

Mme ARGANTE.

Voilà de furieux desseins ! Adieu, je m'éloigne ; et surtout ne dis point à Lisette que je suis ici.

LUBIN.

Je vas donc courir après elle ; mais faut que chacun soit content. Je sis leur commissionnaire itou à ces enfans. Quand vous arriverez, leur dirai-je que vous venez ?

Mme ARGANTE.

Tu ne leur diras pas que c'est moi, à cause de Dorante qui ne m'attendait pas ; mais seulement que c'est quelqu'un qui approche. (A part.) Je ne veux pas le mettre entièrement au fait.

LUBIN.

Je vous entends ; rien que queuqu'un, sans nommer parsonne. Je ferai voute affaire, noute maîtresse ;

enfilez le taillis, stapendant que je reste pour la manigance.

SCÈNE II.

LUBIN, ERGASTE.

LUBIN.

Morguè ! je gaigne bien ma vie avec l'amour de ste jeunesse. Bon ! à l'autre. Qu'est-ce qu'il viant roder ici sti-là ?

ERGASTE, rêveur.

Interrogeons ce paysan ; il est de la maison.

LUBIN, chantant en se promenant.

La, la, la.

ERGASTE.

Bonjour, l'ami.

LUBIN.

Serviteur. La, la.

ERGASTE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici ?

LUBIN.

Il n'y a que l'horloge qui en sait le compte ; moi, je n'y regarde pas.

ERGASTE.

Il est brusque.

LUBIN.

Les gens de Paris passont-ils leur chemin queuquefois ? Restez-vous là, monsieur ?

ERGASTE.

Peut-être.

LUBIN.

Oh ! que nanni ! la civilité ne vous le parmet pas.

ERGASTE.

Et d'où vient ?

LUBIN.

C'est que vous me portez de l'incommodité. J'ons besoin de ce chemin-ci pour une confarence en cachette.

ERGASTE.

Je te laisserai libre ; je n'aime à gêner personne ; mais dis-moi, connais-tu un nommé monsieur Dorante ?

LUBIN.

Dorante ? Oui-dà.

ERGASTE.

Il vient quelquefois ici, je pense, et connaît mademoiselle Angélique ?

LUBIN.

Pourquoi non ? Je la connais bian, moi.

ERGASTE.

N'est-ce pas lui que tu attends ?

LUBIN.

C'est à moi à savoir ça tout seul. Si je vous disais oui, nous le saurions tous deux.

ERGASTE.

C'est que j'ai vu de loin un homme qui lui ressemblait.

LUBIN.

Eh bien ! cette ressemblance, ne faut pas que vous l'aparceviez de près, si vous êtes honnête.

ERGASTE.

Sans doute; mais j'ai compris d'abord qu'il était amoureux d'Angélique, et je ne me suis approché de toi que pour en être mieux instruit.

LUBIN.

Mieux! Eh! par la sambille, allez donc oublier ce que vous savez déjà. Comment instruire un homme qui est aussi savant que moi?

ERGASTE.

Je ne te demande plus rien.

LUBIN.

Voyez qu'il a de peine! Gageons que vous savez itou qu'elle est amoureuse de li?

ERGASTE.

Non; mais je l'apprends.

LUBIN.

Oui, parce que vous le saviez; mais transportez-vous plus loin; faites-li place, et gardez le secret, monsieur; ça est de conséquence.

ERGASTE.

Volontiers, je te laisse. (Il sort.)

LUBIN, le voyant partir.

Queu sorcier d'homme! Dame, s'il n'ignore de rin, ce n'est pas ma faute.

SCÈNE III.

DORANTE, LUBIN.

LUBIN.

Bon, vous êtes homme de parole. Mais dites-moi, avez-vous souvenance de connaître un certain monsieur Ergaste, qui a l'air d'être gelé, et qu'on dirait qu'il ne va ni ne grouille, quand il marche?

DORANTE.

Un homme sérieux?

LUBIN.

Oh! si sérieux que j'en sis tout triste.

DORANTE.

Vraiment oui! je le connais, s'il s'appelle Ergaste. Est-ce qu'il est ici?

LUBIN.

Il y était tout présentement; mais je li avons finement persuadé d'aller être ailleurs.

DORANTE.

Explique-toi, Lubin. Que fait-il ici?

LUBIN.

Oh! jarniguenue, ne m'amusez pas, je n'ons pas le temps de vous acouter dire; je suis pressé d'aller avartir Angélique; ne démarrez pas.

DORANTE.

Mais, dis-moi auparavant...

LUBIN, en colère.

Tantôt je ferai le récit de ça. Pargué! allez; j'ons bian le temps de l'entamer de la manière. (Il sort.)

SCÈNE IV.

ERGASTE, DORANTE.

DORANTE, un moment seul.

Ergaste! dit-il; connaît-il Angélique dans ce pays-ci?

ERGASTE, rêvant.

C'est Dorante lui-même.

DORANTE.

Le voici. Me trompé-je? Est-ce vous, monsieur?

ERGASTE.

Oui, mon neveu.

DORANTE.

Par quelle aventure vous trouvé-je dans ce pays-ci?

ERGASTE.

J'y ai quelques amis que j'y suis venu voir; mais qu'y venez-vous faire vous-même? Vous m'avez tout l'air d'y être en bonne fortune; je viens de vous y voir parler à un domestique, qui vous apporte quelque réponse, ou qui vous y ménage quelque entrevue.

DORANTE.

Je ferais scrupule de vous rien déguiser. Il y est question d'amour, monsieur, j'en conviens.

ERGASTE.

Je m'en doutais. On parle ici d'une très-aimable

fille, qui s'appelle Angélique. Est-ce à elle que s'adressent vos vœux?

DORANTE.

C'est à elle-même.

ERGASTE.

Vous avez donc accès chez la mère?

DORANTE.

Point du tout, je ne la connais pas; et c'est par hasard que j'ai vu sa fille.

ERGASTE.

Cet engagement-là ne vous réussira pas, Dorante; vous y perdez votre temps; car Angélique est extrêmement riche : on ne la donnera pas à un homme sans bien.

DORANTE.

Aussi la quitterais-je, s'il n'y avait que son bien qui m'arrêtât; mais je l'aime, et j'ai le bonheur d'en être aimé.

ERGASTE.

Vous l'a-t-elle dit positivement?

DORANTE.

Oui, je suis sûr de son cœur.

ERGASTE.

C'est beaucoup; mais il vous reste encore un autre inconvénient; c'est qu'on dit que sa mère a pour elle actuellement un riche parti en vue.

DORANTE.

Je ne le sais que trop, Angélique m'en a instruit.

ERGASTE.

Et dans quelle disposition est-elle là-dessus?

DORANTE.

Elle est au désespoir! Et dit-on quel homme est ce rival?

ERGASTE.

Je le connais; c'est un honnête homme.

DORANTE.

Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat, s'il épouse une fille qui ne pourra le souffrir; et puisque vous le connaissez, monsieur, ce serait en vérité lui rendre service, aussi bien qu'à moi, que de lui apprendre combien on le hait d'avance.

ERGASTE.

Mais on prétend qu'il s'en doute un peu.

DORANTE.

Il s'en doute et ne se retire pas! Ce n'est pas là un homme estimable.

ERGASTE.

Vous ne savez pas encore le parti qu'il prendra.

DORANTE.

Si Angélique veut m'en croire, je ne le craindrai plus; mais, quoiqu'il arrive, il ne peut l'épouser qu'en m'ôtant la vie.

ERGASTE.

Du caractère dont je le connais, je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre, ni que vous fussiez

d'humeur à attaquer la sienne; et si vous lui disiez poliment vos raisons, je suis persuadé qu'il y aurait égard. Voulez-vous le voir?

DORANTE.

C'est risquer beaucoup. Peut-être avez-vous meilleure opinion de lui qu'il ne mérite. S'il allait me trahir? Et d'ailleurs, où le trouver?

ERGASTE.

Oh! rien de plus aisé; car le voilà tout porté pour vous entendre.

DORANTE.

Quoi! c'est vous, monsieur?

ERGASTE.

Vous l'avez dit, mon neveu.

DORANTE.

Je suis confus de ce qui m'est échappé; et vous avez raison, votre vie est bien en sûreté.

ERGASTE.

La vôtre ne court pas plus de hasard, comme vous voyez.

DORANTE.

Elle est plus à vous qu'à moi; je vous dois tout, et je ne dispute plus Angélique.

ERGASTE.

L'attendez-vous ici?

DORANTE.

Oui, monsieur; elle doit y venir; mais je ne la ver-

rai que pour lui apprendre l'impossibilité où je suis de la revoir davantage.

ERGASTE.

Point du tout, allez votre chemin. Ma façon d'aimer est plus tranquille que la vôtre; j'en suis plus le maître, et je me sens touché de ce que vous me dites.

DORANTE.

Quoi! vous me laissez la liberté de poursuivre?

ERGASTE.

Liberté tout entière. Continuez, vous dis-je; faites comme si vous ne m'aviez pas vu, et ne dites ici à personne qui je suis, je vous le défends bien. Voici Angélique; elle ne m'aperçoit pas encore; je vais lui dire un mot en passant, ne vous alarmez point.

SCÈNE V.

DORANTE, ERGASTE; ANGÉLIQUE, *apercevant Ergaste, veut se retirer.*

ERGASTE.

Ce n'est pas la peine de vous retirer, madame; je suis instruit. Je sais que monsieur vous aime, qu'il n'est qu'un cadet; Lubin m'a tout dit, et mon parti est pris. Adieu, madame. (Il sort.)

SCÈNE VI.

DORANTE, ANGÉLIQUE.

DORANTE.

Voila notre secret découvert. Cet homme-là, pour se venger, va tout dire à votre mère.

ANGÉLIQUE.

Et malheureusement il a du crédit sur son esprit.

DORANTE.

Il y a apparence que nous nous voyons ici pour la dernière fois, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien. Pourquoi Ergaste se trouve-t-il ici? (A part.) Ma mère aurait-elle quelque dessein?

DORANTE.

Tout est désespéré; le temps nous presse. Je finis par un mot : m'aimez-vous? m'estimez-vous?

ANGÉLIQUE.

Si je vous aime! Vous dites que le temps presse, et vous faites des questions inutiles!

DORANTE.

Achevez de m'en convaincre. J'ai une chaise au bout de la grande allée : la dame dont je vous ai parlé, et dont la maison est à un quart de lieue d'ici, nous attend dans le village. Hâtons-nous de l'aller trouver, et vous rendre chez elle.

ANGÉLIQUE.

Dorante, ne songez plus à cela; je vous le défends.

DORANTE.

Vous voulez donc me dire un éternel adieu?

ANGÉLIQUE.

Encore une fois, je vous le défends. Mettez-vous dans l'esprit que, si vous aviez le malheur de me persuader, je serais inconsolable; je dis le malheur, car n'en serait-ce pas un pour vous de me voir dans cet état? Je crois qu'oui. Ainsi, qu'il n'en soit plus question; ne nous effrayons point, nous avons une ressource.

DORANTE.

Et quelle est-elle?

ANGÉLIQUE.

Savez-vous à quoi je me suis engagée? A vous montrer à une dame de mes parentes.

DORANTE.

De vos parentes?

ANGÉLIQUE.

Oui, je suis sa nièce; et elle va venir ici.

DORANTE.

Et vous lui avez confié notre amour?

ANGÉLIQUE.

Oui.

DORANTE.

Et jusqu'où l'avez-vous instruite?

ANGÉLIQUE.

Je lui ai tout conté pour avoir son avis.

DORANTE.

Quoi! la fuite même que je vous ai proposée?

ANGÉLIQUE.

Quand on ouvre son cœur aux gens, leur cache-t-on quelque chose? Tout ce que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai pas paru effrayée de votre proposition autant qu'il le fallait; voilà ce qui m'inquiète.

DORANTE.

Et vous appelez cela une ressource?

ANGÉLIQUE.

Pas trop, cela est équivoque; je ne sais plus que penser.

DORANTE.

Et vous hésitez encore de me suivre?

ANGÉLIQUE.

Non-seulement j'hésite, mais je ne le veux point.

DORANTE.

Non, je n'écoute plus rien. Venez, Angélique, au nom de notre amour; venez, ne nous quittons plus, sauvez-moi ce que j'aime, conservez-vous un homme qui vous adore.

ANGÉLIQUE.

De grâce, laissez-moi, Dorante; épargnez-moi cette démarche, c'est abuser de ma tendresse : en vérité, respectez ce que je vous dis.

DORANTE.

Vous-nous avez trahis; il ne nous reste qu'un moment à nous voir, et ce moment décide de tout.

ANGÉLIQUE, combattue.

Dorante, je ne saurais m'y résoudre.

DORANTE.

Il faut donc vous quitter pour jamais.

ANGÉLIQUE.

Quelle persécution! Je n'ai point Lisette, et je suis sans conseil.

DORANTE.

Ah! vous ne m'aimez point.

ANGÉLIQUE.

Pouvez-vous le dire?

SCÈNE VII.

DORANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN.

LUBIN, passant au milieu d'eux sans s'arrêter.

Prenez garde; reboutez le propos à une autre fois; voici queuqu'un.

DORANTE.

Et qui?

LUBIN.

Queuqu'un qui est fait comme une mère.

DORANTE, fuyant avec Lubin.

Votre mère! Adieu, Angélique, je l'avais prévu; il n'y a plus d'espérance.

ANGÉLIQUE, voulant le retenir.

Non; je crois qu'il se trompe, c'est ma parente. Il ne m'écoute point; que ferai-je? Je ne sais où j'en suis.

SCÈNE VIII.

Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, allant à sa mère.

Ah, ma mère!

Mme ARGANTE.

Qu'as-tu donc, ma fille? d'où vient que tu es si troublée?

ANGÉLIQUE.

Ne me quittez point, secourez-moi; je ne me reconnais plus.

Mme ARGANTE.

Te secourir! Et contre qui, ma chère fille?

ANGÉLIQUE.

Hélas! contre moi, contre Dorante et contre vous, qui nous séparez peut-être. Lubin est venu dire que c'était vous. Dorante s'est sauvé, il se meurt; et je vous conjure qu'on le rappelle, puisque vous voulez lui parler.

Mme ARGANTE, à part.

Sa franchise me pénètre. (Haut.) Oui, je te l'ai promis, et j'y consens; qu'on le rappelle. Je veux devant toi le forcer lui-même à convenir de l'indignité qu'il te proposait. (Elle appelle Lubin.) Lubin, cherche Dorante, et dis-lui que je l'attends ici avec ma nièce.

LUBIN.

Voute nièce! Est-ce que vous êtes itou la tante de voute fille? (Il sort.)

Mme ARGANTE.

Va, ne t'embarrasse point. Mais j'aperçois Lisette; c'est un inconvénient; renvoie-la comme tu pourras, avant que Dorante arrive. Elle ne me reconnaîtra pas sous cet habit, et je me cache avec ma coiffe.

SCÈNE IX.

Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE, à Angélique.

Apparemment que Dorante attend plus loin. (A madame Argante.) Que je ne vous sois point suspecte, madame; je suis du secret, et vous allez tirer ma maîtresse d'une dépendance bien dure et bien gênante; sa mère aurait infailliblement forcé son inclination. (A Angélique.) Pour vous, madame, ne vous faites pas un monstre de votre fuite. Que peut-on vous reprocher, dès que vous fuyez avec madame?

Mme ARGANTE, se découvrant.

Retirez-vous.

LISETTE, fuyant.

Oh!

Mme ARGANTE.

C'était le plus court pour nous en défaire.

ANGÉLIQUE.

Voici Dorante, je frissonne. Ah! ma mère, songez que je me suis ôté tous les moyens de vous déplaire; et que cette pensée vous attendrisse un peu pour nous.

SCÈNE X.

DORANTE, Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Approchez, Dorante. Madame n'a que de bonnes intentions; je vous ai dit que j'étais sa nièce.

DORANTE, saluant.

Je vous croyais avec madame votre mère.

Mme ARGANTE.

C'est Lubin qui s'est mal expliqué d'abord.

DORANTE.

Mais ne viendra-t-elle pas?

Mme ARGANTE.

Lubin y prendra garde. Retire-toi, et nous avertis si madame Argante arrive.

LUBIN, riant par intervalles.

Madame Argante? allez, allez, n'appréhendez rin plus, je la défie de vous surprendre. Alle pourra arriver, si le diable s'en mêle. (Il sort en riant.)

SCÈNE XI.

Mme ARGANTE, ANGÉLIQUE, DORANTE.

Mme ARGANTE.

Eh bien! monsieur, ma nièce m'a tout conté, rassurez-vous; il me paraît que vous êtes inquiet.

DORANTE.

J'avoue, madame, que votre présence m'a d'abord un peu troublé.

ANGÉLIQUE, à part.

Comment le trouvez-vous, ma mère?

Mme ARGANTE, à part le premier mot.

Doucement. Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur l'enlèvement dont vous parlez à ma nièce.

DORANTE.

Un enlèvement est effrayant, madame; mais le désespoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choses pardonnables.

ANGÉLIQUE.

Il n'a pas trop insisté; je suis obligée de le dire.

DORANTE.

Il est certain qu'on ne consentira pas à nous unir. Ma naissance est égale à celle d'Angélique; mais la différence de nos fortunes ne me laisse rien à espérer de sa mère.

Mme ARGANTE.

Prenez garde, monsieur; votre désespoir de la perdre pourrait être suspect d'intérêt; et quand vous dites que non, faut-il vous en croire sur votre parole?

DORANTE.

Ah! madame, qu'on retienne tout son bien, qu'on me mette hors d'état de l'avoir jamais. Le ciel me punisse si j'y songe!

ANGÉLIQUE.

Il m'a toujours parlé de même.

Mme ARGANTE.

Ne nous interrompez point, ma nièce. (A Dorante) L'amour seul vous fait agir, soit; mais vous êtes, m'a-t-on dit, un honnête homme, et un honnête homme aime autrement qu'un autre. Le plus violent amour ne lui conseille jamais rien qui puisse tourner à la honte de sa maîtresse. Vous voyez; reconnaissez-vous à ce que je dis là, vous qui voulez engager Angélique à une démarche aussi déshonorante.

ANGÉLIQUE, à part.

Ceci commence mal.

Mme ARGANTE.

Pouvez-vous être content de votre cœur? Et supposons qu'elle vous aime, le méritez-vous? Je ne viens point ici pour me fâcher, et vous avez la liberté de me répondre; mais n'est-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des intérêts de sa vertu, qui ne se sert de sa tendresse que pour égarer sa raison, que pour lui fermer les yeux sur tout ce qu'elle se doit à elle-même, que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle va se faire? Appelez-vous cela de l'amour; et la puniriez-vous plus cruellement du sien, si vous étiez son ennemi mortel?

DORANTE.

Madame, permettez-moi de vous le dire, je ne

vois rien dans mon cœur qui ressemble à ce que je viens d'entendre. Un amour infini, un respect qui m'est peut-être encore plus cher et plus précieux que cet amour même, voilà tout ce que je sens pour Angélique. Je suis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur; mais il y a des réflexions austères, qu'on n'est point en état de faire quand on aime. Un enlèvement n'est pas un crime, c'est une irrégularité que le mariage efface. Nous nous serions donné notre foi mutuelle, et Angélique, en me suivant, n'aurait fui qu'avec son époux.

ANGÉLIQUE, à part.

Elle ne se paiera pas de ces raisons-là.

Mme ARGANTE.

Son époux, monsieur! suffit-il d'en prendre le nom pour l'être? Et de quel poids, s'il vous plaît, serait cette foi mutuelle dont vous parlez? Vous vous croiriez donc mariés, parce que, dans l'étourderie d'un transport amoureux, il vous aurait plu de vous dire : Nous le sommes? Les passions seraient bien à leur aise, si leur emportement rendait tout légitime.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel!

Mme ARGANTE.

Songez-vous que de pareils engagemens déshonorent une fille; que sa réputation en demeure ternie, qu'elle en perd l'estime publique; que son époux peut réfléchir un jour qu'elle a manqué de vertu; que la faiblesse honteuse où elle est tombée doit la flétrir à ses yeux mêmes, et la lui rendre méprisable?

ANGÉLIQUE, vivement.

Ah! Dorante, que vous étiez coupable! Madame, je me livre à vous, à vos conseils; conduisez-moi, ordonnez; que faut-il que je devienne? Vous êtes la maîtresse; je fais moins cas de la vie que des lumières que vous venez de me donner. Et vous, Dorante, tout ce que je puis à présent pour vous, c'est de vous pardonner une proposition qui doit vous paraître affreuse.

DORANTE.

N'en doutez pas, chère Angélique; oui, je me rends, je la désavoue. Ce n'est pas la crainte de voir diminuer mon estime pour vous qui me frappe, je suis sûr que cela n'est pas possible; c'est l'horreur de penser que les autres ne vous estimeraient plus, qui m'effraie. Oui, je le comprends, le danger est sûr. Madame vient de m'éclairer à mon tour, je vous perdrais; et qu'est-ce que c'est que mon amour et ses intérêts, auprès d'un malheur aussi terrible?

Mme ARGANTE.

Et d'un malheur qui aurait entraîné la mort d'Angélique, parce que sa mère n'aurait pu le supporter.

ANGÉLIQUE.

Hélas! jugez combien je dois l'aimer, cette mère! Rien ne nous a gênés dans nos entrevues. Eh bien! Dorante, apprenez qu'elle les savait toutes, que je l'ai instruite de votre amour, du mien, de vos desseins, de mes irrésolutions.

DORANTE.

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'avais instruite. Ses bontés, ses tendresses m'y avaient obligée ; elle a été ma confidente, mon amie; elle n'a jamais gardé que le droit de me conseiller; elle ne s'est reposée de ma conduite que sur ma tendresse pour elle, et m'a laissée la maîtresse de tout. Il n'a tenu qu'à moi de vous suivre, d'être une ingrate envers elle, de l'affliger impunément, parce qu'elle avait promis que je serais libre.

DORANTE.

Quel respectable portrait me faites-vous d'elle! Tout amant que je suis, vous me mettez dans ses intérêts mêmes; je me range de son parti, et me regarderais comme le plus indigne des hommes, si j'avais pu détruire une aussi belle, aussi vertueuse union que la vôtre.

ANGÉLIQUE, à part.

Ah ! ma mère, lui dirai-je qui vous êtes?

DORANTE.

Oui, belle Angélique, vous avez raison. Abandonnez-vous toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent, et que j'admire. Continuez de les mériter, je vous y exhorte. Que mon amour y perde ou non, vous le devez. Je serais au désespoir, si je l'avais emporté sur elle.

Mme ARGANTE, après avoir rêvé quelque temps.

Ma fille, je vous permets d'aimer Dorante.

DORANTE.

Vous, madame, la mère d'Angélique !

ANGÉLIQUE.

C'est elle - même. En connaissez -vous qui lui ressemble ?

DORANTE.

Je suis si pénétré de respect....

Mme ARGANTE.

Arrêtez ; voici monsieur Ergaste.

SCÈNE XII.

ERGASTE, LES PRÉCÉDENS.

ERGASTE.

Madame, quelques affaires pressantes me rappellent à Paris. Mon mariage avec Angélique était comme arrêté ; mais j'ai fait quelques réflexions ; je craindrais qu'elle ne m'épousât par pure obéissance, et je vous remets votre parole. Ce n'est pas tout ; j'ai un époux à vous proposer pour Angélique, un jeune homme riche et estimé. Elle peut avoir le cœur prévenu ; mais n'importe.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis obligée, monsieur ; ma mère n'est pas pressée de me marier.

Mme ARGANTE.

Mon parti est pris, monsieur ; j'accorde ma fille à Dorante que vous voyez. Il n'est pas riche ; mais il

vient de me montrer un caractère qui me charme, et qui fera le bonheur d'Angélique. Dorante, je ne veux que le temps de savoir qui vous êtes.

(Dorante veut se jeter aux genoux de madame Argante, qui le relève.)

ERGASTE.

Je vais vous le dire, madame; c'est mon neveu, le jeune homme dont je vous parle, et à qui j'assure tout mon bien.

Mme ARGANTE.

Votre neveu!

ANGÉLIQUE, à Dorante, à part.

Ah! que nous avons d'excuses à lui faire!

DORANTE.

Eh! monsieur, comment payer vos bienfaits?

ERGASTE.

Point de remercîmens. Ne vous avais-je pas promis qu'Angélique n'épouserait point un homme sans bien? Je n'ai plus qu'une chose à dire; j'intercède pour Lisette, et je demande sa grâce.

Mme ARGANTE.

Je lui pardonne. Que nos jeunes gens la récompensent; mais qu'ils s'en défassent.

LUBIN.

Et moi, pour bian faire, faut qu'en me récompense, et qu'en me garde.

Mme ARGANTE.

Je t'accorde les deux.

FIN DE LA MÈRE CONFIDENTE.

LES

FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 16 mars 1737.

JUGEMENT

SUR

LES FAUSSES CONFIDENCES.

Geoffroy a écrit : « Je regarde *les Fausses Confidences* comme le chef-d'œuvre du théâtre de Marivaux. » Trois pages plus loin, dans son *Cours de littérature dramatique* (on a donné ce titre au recueil de ses feuilletons), il écrit encore, à propos du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, du même auteur : « C'est, à mon gré, son chef-d'œuvre. » Comment concilier ces deux formules admiratives, qui accordent successivement à chacune des deux pièces une supériorité décidée et exclusive, au détriment de l'autre? On ne peut que répéter, après Horace : *Quandòque.... dormitat Homerus.* Je ne dis pas, et pour cause, *bonus Homerus.*

Le lecteur a déjà vu que *le Jeu de l'Amour et du Hasard* était la pièce que je préférais, et cette opinion est aujourd'hui à peu près générale. Des motifs, j'en ai plusieurs, ainsi que le public probablement; mais ce n'est pas ici le lieu de les exposer. J'ajouterai seulement que *les Fausses Confidences* sont, à mes yeux, une des plus charmantes pièces de notre vieux répertoire comique, le plus riche que l'on connaisse, n'en déplaise aux hardis novateurs de notre siècle, qui n'ont encore produit que des théories.

Le célèbre critique que j'ai cité plus haut, et qu'il faut souvent citer, car il eut souvent raison, blâme, dans la comédie qui nous occupe, le sujet même, qui lui paraît romanesque. Il se récrie contre le rôle de cette « riche veuve qui s'enflamme dans quelques heures pour un inconnu sans fortune, et finit par épouser le soir celui qu'elle a vu le matin. » Je ne contesterai pas la justesse de cette censure; mais je réclamerai contre ce qu'elle a de rigoureux et d'absolu. Il y a une vérité au théâtre qui n'est pas celle du monde : on doit y laisser librement circuler tout ce qui n'est pas absurde en soi. S'il s'agissait d'événemens multipliés dont l'entassement en une seule journée fût physiquement impossible, à la bonne heure, je partagerais la sévérité d'un Aristarque, dont presque toutes les doctrines sont les miennes. Mais il n'y a pas de loi qui fixe de terme à une femme pour aimer, et pour épouser celui qu'elle aime. On conçoit très-bien qu'elle aille vite en amour; et, avouons-le, on le conçoit surtout en présence des pièces de notre époque. M. Scribe, qui a donné le ton à tous ses confrères, et qui méritait à coup sûr cet honneur, marche vite aussi à la scène. Voyez, en prenant le premier venu de ses légers et rapides ouvrages, voyez *l'Héritière* ou *la Demoiselle à marier*. Dans ces deux charmantes esquisses de mœurs, il s'agit de personnages, non-seulement inconnus d'abord l'un à l'autre, mais indifférens, mais armés l'un contre l'autre de préventions défavorables. Et pourtant, ils finissent par s'aimer, par être malheureux de la séparation qui les menace, et cela au bout

de quelques heures, entre le déjeûner et le dîner. Tolérez cette petite invraisemblance, qui cesse d'en être une dès qu'elle est une chose convenue; et par combien de beautés, de mots plaisans, de situations heureuses, même de peintures vraies, vous êtes dédommagé d'une indulgence que j'oserai presque appeler un devoir de spectateur!

Le sujet des *Fausses Confidences* est d'une invraisemblance bien moins forte, et qui d'ailleurs disparaît entièrement par l'étonnante habileté de l'exécution. Geoffroy se hâte de l'avouer, plaçant ainsi l'éloge auprès du blâme: « Les connaisseurs, dit-il, admirent l'art de l'auteur, qui a su répandre une couleur de vraisemblance sur un événement aussi extraordinaire. » En effet, Araminte est riche; mais elle n'a pas l'ambition d'accroître sa fortune, ni d'enter sur son nom de finance un titre de comtesse, ainsi que le voudrait sa mère. Elle gémit des préjugés du monde qui lui défendent de faire le bonheur d'un honnête homme; elle est disposée à les braver, si elle osait: l'amour, on le prévoit dès-lors, lui en fournira l'occasion et le courage.

Dorante a vraiment bonne façon; c'est une remarque qui échappe à Araminte, dès le premier coup d'œil qu'elle a jeté sur lui. Il a un mérite de plus; c'est qu'il est passionnément amoureux. Ce serait un ridicule peut-être, un motif de disgrâce auprès d'une femme coquette; mais aux yeux d'une femme vertueuse et tendre, c'est la plus belle des qualités. Avec toute sa passion, l'aimable intendant est trop discret et trop timide pour en laisser rien percer

au dehors. Par bonheur, il peut, en toute assurance, se ménager les honneurs de la discrétion et de la timidité, puisqu'un valet intelligent, autorisé par lui à faire ses affaires, s'en acquitte à merveille. C'est ce valet qui découvre à Araminte le fol amour qu'elle a inspiré à Dorante. Pourquoi chasserait-elle, sur un si léger prétexte, un pauvre intendant qui fait son devoir, et qui, au demeurant, n'est pas encore sorti avec elle des bornes du respect? D'ailleurs, quelle femme s'est fâchée jamais d'être adorée? Elle le gardera donc; rien de plus naturel.

Mais tout le monde se déclare contre lui, madame Argante, le comte Dorimont, et jusqu'à ce Dubois, qui paraît être son adversaire le plus dangereux. Il est tout simple qu'Araminte (car elle est femme, et partant veut être maîtresse chez elle) le défende contre tant d'ennemis. A force de le défendre, comment n'en viendrait-elle pas à concevoir pour lui un véritable intérêt? Il peut maintenant tomber aux genoux de sa maîtresse et lui avouer qu'il brûle pour elle d'une flamme téméraire; on ne le trouvera pas si coupable qu'il a l'air de le craindre, on a désormais pour lui les mêmes sentimens. Encore quelques contrariétés de la part des gens qui prétendent la gouverner, et Araminte sera bien près de faire à son amant le plus grand des sacrifices, je veux dire, de l'épouser.

Elle hésite encore pourtant, et même elle l'a congédié; mais dans une dernière entrevue, une audience de congé, elle lui avoue qu'elle l'aime. Dorante, ivre de joie, croit

devoir payer une félicité si grande et si imprévue par l'aveu sincère des ruses qu'il a permis à son fidèle Dubois d'employer, dans l'espérance, ou plutôt le désespoir de réussir. Tant de franchise achève de gagner Araminte, qui, justifiée suffisamment à ses propres yeux, et bravant l'opinion de ses amis et de sa famille, se mariera selon le vœu de son cœur : rien ne saurait plus la faire changer de résolution.

Je le demande, après cet exposé incomplet des *Fausses Confidences*, ne serait-ce pas la chose la plus invraisemblable, si Araminte n'offrait pas sa main à Dorante? Cette pièce est donc lavée du seul reproche que pussent lui adresser, avec quelque apparence de raison, les juges d'autrefois, plus sévères que ceux d'aujourd'hui. Mais, au reste, que de détails charmants, que de révélations du cœur fines et déliées, que de situations neuves nous trouverons, en lisant la pièce et l'analysant scène à scène! Je ne puis pourtant clore cet examen général, sans avoir rendu un juste hommage à la vérité et à la diversité de caractères dont Marivaux a marqué cette fois chacun des personnages de sa comédie.

D'abord, madame Argante, femme vaine, ridicule, entêtée de ses idées de fausse grandeur, et persuadée qu'elle a droit de conduire Araminte, devenue veuve et indépendante, comme une petite fille.

Le comte Dorimont, plat, insignifiant personnage, qui serait d'une nullité complète, s'il ne servait de machine à empêcher l'action de se développer trop rapidement et

librement; inutile, sous tout autre rapport, à la pièce dont il fait partie, comme l'étaient alors au monde où ils végétaient la plupart des gens de son espèce.

M. Remy, représentant naïf de la classe moyenne de ce temps, estimable dès-lors par ses mœurs, sa franchise, sa probité, nonobstant les éternelles plaisanteries sur les procureurs; personnage grossier toutefois, comme l'étaient beaucoup de nos pères avant la fusion générale des divers ordres de la société; espèce de *John Bull* bourgeois de la France du XVIIIe siècle.

Quant aux deux caractères principaux, l'on a déjà pu voir que je les jugeais tracés de main de maître. Un mot encore sur Araminte : c'est le plus délicieux portrait de femme qu'ait esquissé Marivaux. Bonne, sensible, souriant à tout le monde, assez ferme cependant pour résister aux préjugés de sa mère, il serait impossible de ne pas l'aimer d'amour, fût-on son intendant, son laquais même : il n'est personne qui ne comprenne et ne soit prêt à partager la folle ardeur de Dorante.

Marton n'est pas jetée dans le moule commun des soubrettes du vieux répertoire. Ce n'est pas une égrillarde qui mène sa maîtresse, gourmande le prétendu de sa maîtresse et dirige toute l'intrigue de la comédie; c'est une bonne fille qui sait se tenir à sa place. Elle veut se marier, et elle accepte Dorante, dès qu'on le lui offre; elle se fâche un peu quand ce mariage, arrangé brusquement par M. Remy, vient à manquer; mais elle est bientôt, sinon consolée, au moins détachée de cet amant qui com-

mençait à lui plaire beaucoup : il faut bien qu'elle fasse dans son cœur place pour un autre ; elle veut se marier.

Enfin, reste Dubois. Celui-ci est bien un valet taillé sur le patron de convention des Crispins et des Mascarilles, suffisans, impertinens, ayant de l'assurance pour leurs maîtres toujours nécessairement un peu embarrassés. Mais Dubois, par une heureuse conséquence de sa position, se montre tel qu'il doit être. Il a entre les mains le sort de Dorante; il est le seul qui puisse agir et parler, puisque l'amant, cette fois, pour dissimuler son amour, est obligé de se tenir sur le second plan : il est bien permis à un homme qui se sent indispensable, de faire un peu l'important, à plus forte raison si cet homme est un valet.

Que dire encore des *Fausses Confidences?* Cette pièce n'eut pas d'abord tout le succès qu'elle méritait; mais à la reprise on lui rendit plus de justice : voilà ce que nous apprend l'*Histoire du Théâtre-Italien*. Aujourd'hui c'est une de celles que l'on revoit toujours avec plaisir, grâce au talent si fin et si vrai de mademoiselle Mars. Il faudrait la faire disparaître de l'affiche, si notre grande comédienne, comme on nous en menaçait dernièrement, se retirait du théâtre; car le rôle d'Araminte demande à être joué avec supériorité, sinon à être approfondi par un lecteur attentif dans le silence du cabinet.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, fille de madame Argante.

DORANTE, neveu de M. Remy.

M. REMY, procureur.

MADAME ARGANTE.

ARLEQUIN, valet d'Araminte.

DUBOIS, ancien valet de Dorante.

MARTON, suivante d'Araminte.

LE COMTE.

UN DOMESTIQUE parlant.

Un garçon joaillier.

La scène est chez madame Argante.

LES

FAUSSES CONFIDENCES.

ACTE I.

SCÈNE I.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, introduisant Dorante.

Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle. Mademoiselle Marton est chez madame, et ne tardera pas à descendre.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne; nous discourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie; ce n'est point la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, monsieur, n'en faites point de façon; nous avons ordre de madame d'être honnêtes, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE.

Non, vous dis-je, je serai bien aise d'être un moment seul.

ARLEQUIN.

Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie.

SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de mystère.*

DORANTE.

Ah! te voilà?

DUBOIS.

Oui; je vous guettais.

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, et qui voulait absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, monsieur Remy n'est donc pas encore venu?

DUBOIS.

Non; mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriverait. (Il cherche et regarde.) N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remy votre parent?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci, dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur. Il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenterait à elle, qu'il y serait avant moi, ou que, s'il n'y était pas encore, je demandasse une mademoiselle Marton; voilà tout; et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne : il me paraît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté, Dubois. Tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zèle; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune. En vérité, il n'est point de reconnaissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, monsieur; tenez, en un mot, je suis content de vous; vous m'avez toujours plu; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnaître tes sentimens pour moi? Ma fortune serait la tienne; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances; et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi; que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS.

Point de bien! votre bonne mine est un Pérou. Tournez-vous un peu, que je vous considère encore; allons, monsieur, vous vous moquez; il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris; voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible. Il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTE.

Quelle chimère!

DUBOIS.

Oui, je le soutiens; vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable.

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue, et vous l'aimez?

DORANTE.

Je l'aime avec passion; et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS.

Oh! vous m'impatientez avec vos terreurs. Eh! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux; je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions; toutes nos mesures sont prises; je connais l'humeur de ma maîtresse; je sais votre mérite, je sais mes talens, je vous conduis; et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître; et il parlera. Adieu; je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut-être monsieur Remy; nous voilà embarqués, poursuivons. (Il fait quelques pas, et revient.) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour et moi, nous ferons le reste.

SCÈNE III.

M. REMY, DORANTE.

M. REMY.

Bonjour, mon neveu ; je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marton va venir ; on est allé l'avertir. La connaissez-vous ?

DORANTE.

Non, monsieur ; pourquoi me le demandez-vous ?

M. REMY.

C'est qu'en venant ici, j'ai rêvé à une chose... Elle est jolie, au moins.

DORANTE.

Je le crois.

M. REMY.

Et de fort bonne famille ; c'est moi qui ai succédé à son père ; il était fort ami du vôtre, homme un peu dérangé ; sa fille est restée sans bien. La dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien moins en suivante qu'en amie, lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite, et qui est à son aise. Vous allez être tous deux dans la même maison ; je suis d'avis que vous l'épousiez ; qu'en dites-vous ?

DORANTE, souriant, à part.

Eh !... mais je ne pensais pas à elle.

M. REMY.

Eh bien ! je vous avertis d'y penser ; tâchez de lui plaire. Vous n'avez rien, mon neveu ; je dis rien, qu'un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier ; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que je pourrai. Sans compter que je puis me marier ; je n'en ai point d'envie ; mais cette envie-là vient tout d'un coup ; il y a tant de minois qui vous la donnent : avec une femme on a des enfans, c'est la coutume ; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur ; et c'est aussi à quoi je vais travailler.

M. REMY.

Je vous y exhorte. Voici mademoiselle Marton ; éloignez-vous de deux pas, pour me donner le temps de lui demander comment elle vous trouve.

(Dorante s'écarte un peu.)

SCÈNE IV.

M. REMY, MARTON, DORANTE.

MARTON.

Je suis fâchée, monsieur, de vous avoir fait attendre ; mais j'avais affaire chez madame.

REMY.

Il n'y a pas grand mal, mademoiselle; j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là? (Montrant Dorante.)

MARTON, riant.

Eh! par quelle raison, monsieur Remy, faut-il que je vous le dise?

M. REMY.

C'est qu'il est mon neveu.

MARTON.

Eh bien! ce neveu-là est bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMY.

Tout de bon? C'est de lui que j'ai parlé à madame pour intendant, et je suis charmé qu'il vous revienne. Il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi, quand vous y êtes venue; vous en souvenez-vous?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMY.

On ne prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit? Quelle est cette jolie fille-là? (Marton sourit.) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup; pourquoi les enfans ne s'aimeraient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, embarrassé.

Il n'y a rien là de difficile à croire.

M. REMY.

Voyez comme il vous regarde ! vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en suis persuadée ; monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. REMY.

Bon ! bon ! il faudra ! Je ne m'en irai point, que cela ne soit vu.

MARTON, riant.

Je craindrais d'aller trop vite.

DORANTE.

Vous importunez mademoiselle, monsieur.

MARTON, riant.

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. REMY, joyeux.

Ah ! je suis content ; vous voilà d'accord. Oh çà ! mes enfans (il leur prend les mains à tous deux), je vous fiance, en attendant mieux. Je ne saurais rester ; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma nièce. (Il sort.)

MARTON, riant.

Adieu donc, mon oncle.

SCÈNE V.

MARTON, DORANTE.

MARTON.

En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme monsieur Remy expédie! Votre amour me paraît bien prompt; sera-t-il aussi durable?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient, et comme, grâce aux arrangemens de monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, mademoiselle.

MARTON, en le voyant sortir.

J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, et qui passe sur la terrasse? Est-ce à vous qu'il en veut?

MARTON.

Non, madame; c'est à vous-même.

ARAMINTE, d'un air assez vif.

Eh bien! qu'on le fasse venir; pourquoi s'en va-t-il?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur Remy, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARAMINTE.

Ah! c'est là lui! Il a vraiment très-bonne façon.

MARTON.

Il est généralement estimé; je le sais.

ARAMINTE.

Je n'ai point de peine à le croire; il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre; n'en dira-t-on rien?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise? Est-on obligé de n'avoir que des intendans mal faits?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'était pas nécessaire de me préparer à le recevoir. Dès que c'est monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez; je le prends.

MARTON, comme s'en allant.

Vous ne sauriez mieux choisir. (Puis revenant.) Êtes-

vous convenue du parti que vous lui faites? Monsieur Remy m'a chargée de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le.

MARTON, hésitant de partir.

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin; n'est-ce pas?

ARAMINTE.

Oui, comme il voudra; qu'il vienne.

(Marton va dans la coulisse.)

SCÈNE VII.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, monsieur; je suis obligée à monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'espère, madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie

de me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, monsieur; c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment? vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, madame; mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire, que vous êtes un homme de très-bonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame. L'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez; et si, dans la suite, il y avait occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà madame; je la reconnais.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'hon-

nêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien, et sans mérite, en ont une éclatante. C'est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de son âge; car vous n'avez que trente ans tout au plus?

DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine. S'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, et vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, et c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton?

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeler. Arlequin, parlez à madame.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Me voilà, madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à présent à monsieur; vous le servirez; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, madame! vous me donnez à lui! Est-ce que je ne serai plus à moi? Ma personne ne m'appartiendra donc plus?

MARTON.

Quel benêt!

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

ARLEQUIN, comme pleurant.

Je ne sais pas pourquoi madame me donne mon congé; je n'ai pas mérité ce traitement; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé; je te paierai pour être à monsieur.

ARLEQUIN.

Je représente à madame que cela ne serait pas juste; je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages; autrement je friponnerais, madame.

ARAMINTE.

Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot! quand je t'envoie quelque part,

ou que je te dis : Fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas ?

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien ! ce sera monsieur qui te le dira comme moi, et ce sera à la place de madame, et par son ordre.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est une autre affaire. C'est madame qui donnera ordre à monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien que cela méritait explication.

UN DOMESTIQUE.

Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.

SCÈNE IX.

DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh çà ! monsieur, nous sommes donc l'un à l'au-

tre, et vous avez le pas sur moi? Je ferai le valet qui sert; et vous le valet qui serez servi par ordre.

MARTON.

Ce faquin avec ses comparaisons! Va-t'en.

ARLEQUIN.

Un moment; avec votre permission, monsieur, ne paierez-vous rien? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis? (Dorante rit.)

MARTON.

Allons, laisse-nous. Madame te paiera; n'est-ce pas assez?

ARLEQUIN.

Pardi! monsieur, je ne vous coûterai donc guère? On ne saurait avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne.

ARLEQUIN.

Ah! voilà une action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Va boire à ma santé.

ARLEQUIN, s'en allant.

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (A part.) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard!

SCÈNE X.

DORANTE, MARTON; Mme ARGANTE,
qui arrive un instant après.

MARTON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de madame. Elle paraît faire cas de vous, et tant mieux, nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argante; je vous avertis que c'est sa mère, et je devine à peu près ce qui l'amène.

Mme ARGANTE.

Eh bien! Marton, ma fille a un nouvel intendant que son procureur lui a donné, m'a-t-elle dit. J'en suis fâchée; cela n'est point obligeant pour monsieur le comte, qui lui en avait retenu un. Du moins devait-elle attendre, et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle espèce d'homme est-ce?

MARTON.

C'est monsieur, madame.

Mme ARGANTE.

Hé? c'est monsieur! Je ne m'en serais pas doutée; il est bien jeune.

MARTON.

A trente ans, on est en âge d'être intendant de maison, madame.

Mme ARGANTE.

C'est selon. Êtes-vous arrêté, monsieur?

DORANTE.

Oui, madame.

Mme ARGANTE.

Et de chez qui sortez-vous ?

DORANTE.

De chez moi, madame ; je n'ai encore été chez personne.

Mme ARGANTE.

De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentissage ?

MARTON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires ; il est fils d'un père extrêmement habile.

Mme ARGANTE, à Marton, à part.

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant ? Il n'en a non plus l'air...

MARTON, à part.

L'air n'y fait rien. (Haut.) Je vous réponds de lui ; c'est l'homme qu'il nous faut.

Mme ARGANTE.

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on savoir ces intentions, madame ?

Mme ARGANTE.

Connaissez-vous monsieur le comte Dorimont ? C'est un homme d'un beau nom. Ma fille et lui allaient

avoir un procès ensemble, au sujet d'une terre considérable. Il ne s'agissait pas moins que de savoir à qui elle resterait; et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche. Madame la comtesse Dorimont aurait un rang si élevé, irait de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu; et, je l'avoue, je serais charmée moi-même d'être la mère de madame la comtesse Dorimont, et de plus que cela peut-être; car monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles sont-elles données de part et d'autre?

Mme ARGANTE.

Pas tout-à-fait encore, mais à peu près; ma fille n'en est pas éloignée. Elle souhaiterait seulement être bien instruite de l'état de l'affaire, et savoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le comte, afin que, si elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut; c'est que je ne lui trouve pas assez d'élévation. Le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, doucement.

Peut-être n'en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

Mme ARGANTE, vivement.

Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez. Gardez votre petite réflexion roturière; et servez-nous, si vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

Mme ARGANTE.

Morale subalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi est-il question, madame?

Mme ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ses papiers, que son droit est le moins bon; que, si elle plaidait, elle perdrait.

DORANTE.

Si effectivement son droit est le plus faible, je ne manquerai pas de l'en avertir, madame.

Mme ARGANTE, à Marton, à part.

Hum! quel esprit borné! (A Dorante.) Vous n'y êtes point; ce n'est pas là ce qu'on vous dit; on vous charge de lui parler ainsi, indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, madame, il n'y aurait point de probité à la tromper.

Mme ARGANTE.

De probité! J'en manque donc, moi? Quel raison-

nement ! C'est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-vous? c'est moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

Mme ARGANTE, à Marton, à part.

C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur l'homme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence; et je suis fâchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble. Ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh ! vous m'excuserez ; ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendrait peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc ?

MARTON.

C'est par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi ; disons la vérité.

MARTON.

Oh çà ! il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre ; c'est que monsieur le comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat ; et cet argent-là, suivant le projet de monsieur Remy, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, mademoiselle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde ; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'est par réflexion qu'ils me tentent ; plus j'y rêve, et plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre maîtresse ; et si elle n'était pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une si misérable somme ?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire ; d'ailleurs, le comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà madame qui revient, elle a à vous par-

ler. Je me retire. Méditez sur cette somme; vous la goûterez aussi bien que moi. (Elle sort.)

DORANTE.

Je ne suis pas si fâché de la tromper.

SCÈNE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mère?

DORANTE.

Oui, madame; il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, et voudrait bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui; mais ne vous embarrassez point; vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirais plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'hésite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est; on veut me marier avec monsieur le comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède.

DORANTE.

Je le sais, madame; et j'ai le malheur d'avoir déplu tout à l'heure là-dessus à madame Argante.

ARAMINTE.

Eh! d'où vient?

DORANTE.

C'est que si, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vite à ce mariage; et j'ai prié qu'on m'en dispensât.

ARAMINTE.

Que ma mère est frivole! Votre fidélité ne me surprend point; j'y comptais. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit. Je la désapprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable?

DORANTE.

Il n'importe, madame; mon zèle et mon attachement en augmentent; voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà pourquoi aussi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que

cela signifie ? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables ; cela serait plaisant !

DORANTE.

Madame, par toute la reconnaissance que je vous dois, n'y prenez point garde. Je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce procès dont il est question, si je n'épouse point monsieur le comte.

SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

MADAME la marquise se porte mieux, madame, (Il feint de voir Dorante avec surprise.) et vous est fort obligée.... fort obligée de votre attention. (Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, regardant toujours Dorante.

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il ?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE, à Dorante.

Je n'ai point achevé ce que je voulais vous dire. Laissez-moi, je vous prie, un moment; et revenez.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? D'où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS.

Ce n'est rien, sinon que je ne saurais plus avoir l'honneur de servir madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, surprise.

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Savez-vous à qui vous avez affaire?

ARAMINTE.

Au neveu de monsieur Remy, mon procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de madame? comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE.

C'est monsieur Remy qui me l'a envoyé pour intendant.

DUBOIS.

Lui, votre intendant! Et c'est monsieur Remy qui vous l'envoie! Hélas! le bonhomme, il ne sait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais que signifient tes exclamations? Explique-toi; est-ce que tu le connais?

DUBOIS.

Si je le connais, madame! si je le connais! Ah! vraiment oui; et il me connaît bien aussi. N'avez-vous pas vu comme il se détournait, de peur que je ne le visse?

ARAMINTE.

Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS.

Lui! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre; il a peut-être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peut-être pas son pareil.

ARAMINTE.

Eh! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, j'en suis tout émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'est là. (Il se touche le front.) C'est à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête?

DUBOIS.

Oui; il est timbré, mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante! Il m'a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS.

Quelle preuve? Il y a six mois qu'il est tombé fou, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu. Je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter; et c'est ce qui me force de m'en aller encore : ôtez cela, c'est un homme incomparable.

ARAMINTE, un peu boudant.

Oh bien! il fera ce qu'il voudra; mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d'un esprit renversé; et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine; car les hommes ont des fantaisies!...

DUBOIS.

Ah! vous m'excuserez. Pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe; je veux le congédier. Est-ce que tu la connais cette personne?

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point !...

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus, un garçon fort exact, qui m'instruisait, et à qui je payais bouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disait-il; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez madame celle-ci, c'est chez madame celle-là; et, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière, tous deux morfondus et gelés, car c'était dans l'hiver; lui ne s'en souciant guère, moi jurant par-ci, par-là, pour me soulager.

ARAMINTE.

Est-il possible?

DUBOIS.

Oui, madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya; ma santé s'altérait, la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne; il le crut, et j'eus quelque repos. Mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence! Au retour, il était furieux; il voulut me battre, tout bon qu'il est; moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez madame, où, à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance; ce qu'il ne troquerait pas contre la place de l'empereur.

ARAMINTE.

Y a-t-il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissais de l'avoir, parce qu'il a de la probité. Ce n'est pas que je sois fâchée; car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Vraiment, je le renverrais bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira. Je ne sais que dire à monsieur Remy, qui me l'a recommandé; et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous ferez un incurable, madame.

ARAMINTE, vivement.

Oh! tant pis pour lui; je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant. Et puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois. Au contraire, s'il y avait quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait; ce serait même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui; c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS.

Oh ! il ne faut pas en avoir peur ; il mourrait plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé ? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite ; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille ; et puis c'est tout. Il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, haussant les épaules.

Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aie un autre. Au surplus, ne crains rien ; je suis contente de toi. Je récompenserai ton zèle, et je ne veux pas que tu me quittes ; entends-tu, Dubois ?

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi. Surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite ; garde un profond secret ; et que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit. Ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient ; va-t'en.

SCÈNE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, un moment seule.

La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, monsieur. De quoi vous parlais-je? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un procès avec monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets; je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, madame; et vous alliez, je crois, ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avais envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail; je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah! madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisais pas réflexion que j'ai promis à monsieur le comte de prendre un intendant de sa main. Vous voyez bien qu'il ne serait pas honnête de lui manquer de parole, et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux ; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE.

Je ne dis pas cela ; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, madame.

ARAMINTE.

Eh ! mais, oui, je tâcherai que vous restiez ; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE.

Attendons ; si j'allais épouser le comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyais avoir entendu dire à madame qu'elle n'avait point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce !

ARAMINTE, à part.

Je n'ai pas le courage de l'affliger... Eh bien ! oui-dà, examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai. (En s'en allant.) Je n'oserais presque le regarder !

SCÈNE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mystérieux et comme passant.*

DUBOIS.

Marton vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine. Arlequin est allé boire. J'ai dit que j'allais vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE.

Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté ! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit ?

DUBOIS, comme en fuyant.

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion ; elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, charmé.

Sincèrement ?

DUBOIS.

Elle n'en réchappera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste, au contraire. Je crois que voici Marton. Dis-lui que madame m'attend pour me remettre des papiers, et que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez; aussi bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCÈNE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

Où est donc Dorante? il me semble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *brusquement.*

Il dit que madame l'attend pour des papiers; il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en voulait pas, il serait bien délicat. Pardi, je lui conseillerais...

MARTON.

Ce ne sont pas là tes affaires; je suis les ordres de madame.

DUBOIS.

Madame est bonne et sage; mais prenez garde, ne

trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux ?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de madame.

MARTON.

Eh bien ! est-ce qu'on te fâche, quand on la trouve belle ?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, riant.

Ah ! ah ! quelle idée ! Va, tu n'y entends rien ; tu t'y connais mal.

DUBOIS, riant.

Ah ! ah ! je suis donc bien sot !

MARTON, riant en s'en allant.

Ah ! ah ! l'original avec ses observations !

DUBOIS, seul.

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

Non, madame, vous ne risquez rien ; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente ; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné ? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille. N'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse ? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et, par conséquent, contre monsieur le comte ?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE.

Je ne saurais y trouver à redire. En tout cas, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point. Je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, tristement.

Non, madame. Si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne. Et apparemment que je la perdrai; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai; nous verrons.

DORANTE.

J'avais encore une petite chose à vous dire, madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort. On pourrait y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non. Envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois; c'est un garçon de confiance qui me sert bien, et que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps?

DORANTE, feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, madame; il est fidèle, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, négligemment.

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous; et voilà tout. Que veut monsieur Remy?

SCÈNE II.

ARAMINTE, DORANTE, M. REMY.

M. REMY.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

M. REMY.

Je vous rends mille grâces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offrait un autre?

ARAMINTE.

Oui, monsieur.

M. REMY.

Tant mieux; car je viens vous demander celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, d'un air de refus.

Et d'où vient, monsieur?

M. REMY.

Patience!

ARAMINTE.

Mais, monsieur Remy, ceci est un peu vif. Vous prenez assez mal votre temps; et j'ai refusé l'autre personne.

DORANTE.

Pour moi, je ne sortirai jamais de chez madame, qu'elle ne me congédie.

M. REMY, brusquement.

Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction, qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a point de bien, et qui offre de l'épouser sans délai. Et la personne qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, madame?

ARAMINTE, froidement.

C'est à lui de répondre.

M. REMY.

Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là.

M. REMY.

Hum! Quoi? Entendez-vous ce que je vous dis,

qu'elle a quinze mille livres de rente ; entendez-vous?

DORANTE.

Oui, monsieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserais pas. Nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre ; j'ai le cœur pris ; j'aime ailleurs.

M. REMY, d'un ton railleur, et traînant ses mots.

J'ai le cœur pris! voilà qui est fâcheux! Ah! ah! le cœur est admirable! Je n'aurais jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sienne! Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle?

DORANTE.

Je ne saurais changer de sentiment, monsieur.

M. REMY.

Oh! le sot cœur, mon neveu! Vous êtes un imbécile, un insensé; et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment. N'est-il pas vrai, madame? et ne le trouvez-vous pas extravagant?

ARAMINTE, doucement.

Ne le querellez point. Il paraît avoir tort; j'en conviens.

M. REMY, vivement.

Comment, madame! il paraît....

ARAMINTE.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante. Tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez. Je sais bien que cela est difficile.

DORANTE.

Il n'y a pas moyen, madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMY, d'un air étonné.

Ceux qui aiment les beaux sentimens, doivent être contens. En voilà un des plus curieux qui se fassent. Vous trouvez donc cela raisonnable, madame?

ARAMINTE.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (A part.) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille. (Elle sort.)

DORANTE, à part.

Il ne croit pas si bien me servir.

SCÈNE III.

DORANTE, M. REMY, MARTON.

M. REMY, regardant son neveu.

Dorante, sais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites-maisons de ta force? (Marton arrive.) Venez, mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

M. REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, et qui refuse d'épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venans?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider. Ce quelqu'un rêve.

M. REMY, montrant Dorante.

Voilà le rêveur; et pour excuse, il allègue son cœur que vous avez pris; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu'il y a que vous le connaissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie; mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement; il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON.

Quoi! monsieur Remy, c'est de Dorante que vous parlez? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche?

M. REMY.

Tout juste; et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON, avec un air de passion.

Vous vous trompez, monsieur; je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah! Dorante, que je vous estime! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. REMY.

Courage! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée! Pardi! le cœur d'une femme est bien étonnant! le feu y prend bien vite!

MARTON, comme chagrine.

Eh ! monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux ? Madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera en partie par sa générosité à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante !

DORANTE.

Oh ! non, mademoiselle, aucune. Vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais[1] ; je me livre à mes sentimens, et ne regarde que moi là-dedans. Vous ne me devez rien ; je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTON.

Vous me charmez ; que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

M. REMY.

Par ma foi ! je ne m'y connais donc guère ; car je le trouve bien plat. (A Marton.) Adieu, la belle enfant ; je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achète. Serviteur, idiot ; garde ta tendresse, et moi ma succession. (Il sort.)

MARTON.

Il est en colère ; mais nous l'apaiserons.

DORANTE.

Je l'espère. Quelqu'un vient.

---

[1] *Vous n'avez point de gré à me savoir*, etc. On dirait mieux aujourd'hui : *Vous n'avez point à me savoir gré*, etc.

MARTON.

C'est le comte, celui dont je vous ai parlé, et qui doit épouser madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc; il pourrait me parler de son procès; vous savez ce que je vous ai dit là-dessus, et il est inutile que je le voie. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Bonjour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, monsieur?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte se promenait dans le jardin; et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine. Je lui avais retenu un intendant, qui devait aujourd'hui entrer chez elle; et cependant elle en a pris un autre, qui ne plaît point à la mère et dont nous n'avons rien à espérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, monsieur. Allez, ne vous inquiétez point; c'est un galant homme, et si la mère n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute. Elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité si mal, qu'il n'est

pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il était bien fait.

LE COMTE.

Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, et n'a pas trop l'air de ce qu'il est.

MARTON.

Pardonnez-moi, monsieur; car il est honnête homme.

LE COMTE.

N'y aurait-il pas moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense; mais elle est lente à se déterminer; et, pour achever de la résoudre, il ne s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh, non! ce n'est point un homme à mener par là; c'est le garçon de France le plus désintéressé.

LE COMTE.

Tant pis; ces gens-là ne sont bons à rien.

MARTON.

Laissez-moi faire.

SCÈNE V.

LE COMTE, ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, voilà un homme qui en demande un autre; savez-vous qui c'est?

MARTON, brusquement.

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sais rien; c'est de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN, l'appelant dans la coulisse.

Eh! le garçon, venez ici dire votre affaire. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, et qu'il viendrait la prendre; mais comme mon père est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, et on m'a

dit que je saurais de ses nouvelles ici. Je le connais de vue, mais je ne sais pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, monsieur le comte?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle; c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez?

LE GARÇON.

Chez un procureur qui s'appelle monsieur Remy.

LE COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de madame? montrez-nous la boîte.

LE GARÇON.

Monsieur, cela m'est défendu. Je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est; le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE.

Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Serait-ce celui d'Araminte? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

Vous avez mal fait de parler de ce portrait devant lui. Je sais qui vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois aussi, mademoiselle.

MARTON.

Un grand homme qui s'appelle monsieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le portrait?

LE GARÇON.

Non; je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien! c'est de moi qu'il s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boîte; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paraît. La voilà, mademoiselle.

Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera revenu.

MARTON.

Oh! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt; et, s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (A part.) Voici Dorante. (Au garçon.) Retirez-vous vite.

SCÈNE VIII.

MARTON, DORANTE.

MARTON, un moment seule et joyeuse.

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme! Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avait quelque temps qu'il me connaissait.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, le regardant avec tendresse.

Que vous êtes aimable, Dorante! je serais bien injuste de ne pas vous aimer. Allez, soyez en repos : l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boîte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore....

MARTON.

Point de mystère; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous; voici madame avec sa mère et le comte : c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus, et ne les attendez pas.

DORANTE, en s'en allant et riant.

Tout a réussi; elle prend le change à merveille.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE, MARTON.

ARAMINTE.

Marton, qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, d'un air rêveur.

Ce n'est rien, madame; je vous dirai ce que c'est. Je l'ai démêlé après que monsieur le comte a été parti; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le savez-vous, mademoiselle? vous n'avez point vu le portrait.

MARTON.

N'importe; c'est tout comme si je l'avais vu. Je sais qui il regarde; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme; et c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre; et ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question; car je veux le savoir. On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

Mme ARGANTE.

Oui; ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille. Monsieur le comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le portrait de madame.

ARAMINTE, vivement.

Comme il vous plaira, monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère d'esprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien, madame, voilà bien du bruit! c'est mon portrait.

LE COMTE.

Votre portrait?

MARTON.

Oui, le mien. Eh! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

Mme ARGANTE.

Je suis assez comme monsieur le comte; la chose me paraît singulière.

MARTON.

Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours, et des plus hupées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTON.

Un très-aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentimens, et qui me recherche; et puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon intendant?

MARTON.

Lui-même.

Mme ARGANTE.

Le fat, avec ses sentimens!

ARAMINTE, brusquement.

Eh! vous nous trompez. Depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTON.

Mais, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me connaît.

ARAMINTE, vivement.

Donnez donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boîte; mais c'est moi que vous y allez voir. (Araminte l'ouvre, tous regardent.)

LE COMTE.

Eh ! je m'en doutais bien, c'est madame.

MARTON.

Madame !... Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte! (A part.) Dubois avait raison tantôt.

ARAMINTE, à part.

Et moi, je vois clair. (A Marton.) Par quel hasard avez-vous cru que c'était vous?

MARTON.

Ma foi, madame, toute autre que moi s'y serait trompée. Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime, qu'il veut nous marier ensemble; Dorante est présent, et ne dit point non; il refuse devant moi un très-riche parti; l'oncle s'en prend à moi, me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient; je l'interroge; à tout ce qu'il répond, je reconnais Dorante. C'est un petit portrait de femme; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi. Je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le comte ; il y a quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises ; mais vous ne m'abusez point ; c'est à vous qu'on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous.

MARTON, d'un air sérieux.

Je ne crois pas.

Mme ARGANTE.

Oui, oui, c'est monsieur ; à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'est pas là un si grand crime ; allons, convenez-en.

LE COMTE, froidement.

Non, madame, ce n'est point moi, sur mon honneur. Je ne connais pas ce monsieur Remy. Comment aurait-on dit chez lui qu'on aurait de mes nouvelles ici ? Cela ne se peut pas.

Mme ARGANTE, d'un air pensif.

Je ne faisais pas attention à cette circonstance.

ARAMINTE.

Bon ! qu'est-ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins ? Je n'en rabats rien. Quoi qu'il en soit, je le garde ; personne ne l'aura. Mais, quel bruit entendons-nous ? Voyez ce que c'est, Marton.

SCÈNE X.

ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE, MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, en entrant.

Tu es un plaisant magot!

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite.

ARLEQUIN.

Toi? Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerais, sans le respect de madame!

ARLEQUIN.

Arrive, arrive. La voilà, madame.

ARAMINTE.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il?

Mme ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'est que ce mot que vous diriez contre Dorante; il serait bon de savoir ce que c'est.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi; laisse-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, madame.

ARLEQUIN.

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu'un ostrogoth menace mon maître d'un mot; j'en demande justice à madame.

Mme ARGANTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot; c'est le plus pressé.

ARLEQUIN.

Je le défie d'en dire seulement une lettre.

DUBOIS.

C'est par pure colère que j'ai fait cette menace, madame; et voici la cause de la dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où madame est peinte, et j'ai cru qu'il fallait l'ôter, qu'il n'avait que faire là, qu'il n'était point décent qu'il y restât; de sorte que j'ai été pour le détacher; ce butor est venu pour m'en empêcher, et peu s'en est fallu que nous ne nous soyons battus.

ARLEQUIN.

Sans doute; de quoi t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout-à-fait gracieux, que mon maître considérait

il n'y avait qu'un moment, avec toute la satisfaction possible? Car je l'avais vu qui l'avait contemplé de tout son cœur; et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! Ote-lui quelque autre meuble, s'il en a trop; mais laisse-lui cette pièce, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard, et qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

Mme ARGANTE, d'un ton aigre.

Vous m'excuserez, ma fille; ce n'est point là sa place, et il n'y a qu'à l'ôter. Votre intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, souriant d'un air railleur.

Oh! vous avez raison, je ne pense pas qu'il les regrette. (A Arlequin et à Dubois.) Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, d'un ton railleur.

Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, ironiquement.

Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau !

Mme ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fille; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui; j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le; sachons ce que c'est. Je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point; nous le voyons tous; il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, négligemment.

Pour moi, je n'en suis pas contente.

ARAMINTE, riant ironiquement.

Qu'est-ce donc que vous voyez, et que je ne vois point? Je manque de pénétration; j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être. Voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

Mme ARGANTE.

Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, d'un air souriant.

Pas tant; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écouter Dubois; le conseil est bon, et je

l'approuve. Allez, Marton, allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas long-temps chez moi ; sans quoi, on aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaise à moi.

Mme ARGANTE, vivement.

Eh bien ! il vous déplaira ; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous ; que je ne veux pour arbitres de notre discussion que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer.

Mme ARGANTE, d'un ton décisif.

Mais où serait la dispute ? Le mariage terminerait tout, et le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante. Je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui ; et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrais, et que je retiendrai encore quelque temps.

Mme ARGANTE.

Je ferai comme monsieur ; je ne vous parlerai plus

de rien non plus ; vous m'accuseriez de vision, et votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissons.

SCÈNE XII.

DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler, madame.

ARAMINTE.

Viens ici ; tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret. Moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante ; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l'avais promis. Pourquoi donc avoir prise, sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, et qui vient ici tenir des discours tout propres à donner des idées que je serais au désespoir qu'on eût ?

DUBOIS.

Ma foi ! madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE, d'un air vif.

Eh ! laisse là ton zèle ; ce n'est pas celui que je veux, ni celui qu'il me faut. C'est de ton silence que j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, et

où tu m'as jetée toi-même ; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m'aime, et je n'aurais que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avais tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier : Si je disais un mot? Y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zèle mal entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrais pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et monsieur le comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes; quel rapport leur ferai-je à présent?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à raccommoder; ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile, au moins; ce n'est pas cela qui lui manque.

une autre affaire ; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTE, d'un ton comme triste.

Vraiment non ; voilà les usages. Je ne sais pas comment je le traiterai ; je n'en sais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien ! madame a un si beau prétexte. Ce portrait que Marton a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit...

ARAMINTE.

Eh ! non, je ne saurais l'en accuser ; c'est le comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout, c'est de Dorante ; je le sais de lui-même ; et il y travaillait encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t'en ; il y a long-temps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici ; j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, madame ; il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirais : Sortez.

ARAMINTE.

Laisse-nous.

SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS, sortant, et en passant auprès de Dorante, et rapidement.

Il m'est impossible de l'instruire; mais qu'il se découvre ou non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, madame, vous demander votre protection. Je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude; j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous; je vous suis plus attaché que je ne puis vous le dire; on ne saurait vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement; et cependant je ne suis pas sûr de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'en serais dans la dernière affliction.

ARAMINTE, d'un ton doux.

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n'aboutiront à rien; je suis la maîtresse.

DORANTE, d'un air inquiet.

Je n'ai que votre appui, madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas; mais je vous conseille une chose; ne leur paraissez pas si alarmé, vous leur feriez

douter de votre capacité; et il leur semblerait que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperaient pas, madame; c'est une bonté qui me pénètre de reconnaissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité; mais dissimulez-en une partie; c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès; conformez-vous à ce qu'ils exigent; regagnez-les par là, je vous le permets. L'événement leur persuadera que vous les avez bien servis; car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le comte.

DORANTE, d'un ton ému.

Déterminée, madame?

ARAMINTE.

Oui, tout-à-fait résolue. Le comte croira que vous y avez contribué; je le lui dirai même, et je vous garantis que vous resterez ici; je vous le promets. (A part.) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, madame!

ARAMINTE, d'un air délibéré.

Il n'y en aura aucune. Ne vous embarrassez pas, et

écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut sur cette table.

DORANTE.

Et pour qui, madame?

ARAMINTE.

Pour le comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (Dorante reste rêveur, et, par distraction, ne va point à la table.) Eh! vous n'allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DORANTE, toujours distrait.

Oui, madame.

ARAMINTE, à part, pendant qu'il se place.

Il ne sait ce qu'il fait; voyons si cela continuera.

DORANTE, à part, cherchant du papier.

Ah! Dubois m'a trompé.

ARAMINTE poursuivant.

Êtes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, allant elle-même.

Vous n'en trouvez point! en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Écrivez. « Hâtez-vous de venir, monsieur; votre « mariage est sûr... » Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, madame?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas? « Votre mariage est « sûr, madame veut que je vous l'écrive, et vous « attend pour vous le dire. » (A part.) Il souffre, mais il ne dit mot; est-ce qu'il ne parlera pas? « N'attribuez « point cette résolution à la crainte que madame « pourrait avoir des suites d'un procès douteux. »

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, madame. Douteux! il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. « Non, monsieur. Je suis « chargé de sa part de vous assurer que la seule jus- « tice qu'elle rend à votre mérite la détermine. »

DORANTE, à part.

Ciel! je suis perdu. (Haut.) Mais, madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je... « Qu'elle rend à votre mé- « rite la détermine. » Je crois que la main vous tremble; vous paraissez changer. Qu'est-ce que cela signifie? Vous trouvez-vous mal?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier. Pliez la lettre et mettez : « A monsieur le comte Dorimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (A part.) Le cœur me bat. Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, à part.

Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, DORANTE, MARTON.

MARTON.

Je suis bien aise, madame, de trouver monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, madame; et jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, et le tout pour moi; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique; mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous, aussi, madame, qu'il faut qu'il m'obtienne. Ainsi, monsieur, vous n'avez qu'à parler à madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, à part, émue.

Cette folle ! (Haut.) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix ; c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, d'un air abattu.

Hélas ! madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne songez point à elle ! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant de venir ici.

DORANTE, tristement.

C'est une erreur où monsieur Remy l'a jetée sans me consulter ; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle ; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne ; je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il fallait désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre ?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci ! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

DORANTE, toujours abattu.

Pas souvent à mon gré, madame ; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTE, à part.

Il a des expressions d'une tendresse ! (Haut.) Est-elle fille ? A-t-elle été mariée ?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser ? Elle vous aime, sans doute ?

DORANTE.

Hélas ! madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport.

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle

ignore que vous l'aimez, dites-vous, et vous lui sacrifiez votre fortune! Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire? On essaie de se faire aimer, ce me semble; cela est naturel et pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance! Être aimé, moi! non, madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai, du moins, sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante, je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, madame; je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle; et jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE baissant les yeux.

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous, avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTE.

Le plaisir de la voir, et quelquefois d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle ! Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait ? est-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.

Non, madame ; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je n'avais pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, à part.

Il faut le pousser à bout. (Haut.) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, madame ; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains ; on l'a trouvé ici. (Montrant la boîte.) Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, ouvrant la boîte.

Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire ; examinez.

DORANTE.

Ah ! madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie avant d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier ?...

(Il se jette à ses genoux.)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en ; je vous le pardonne.

MARTON, paraît et s'enfuit.

Ah !

(Dorante se lève vite.)

ARAMINTE.

Ah ciel ! c'est Marton ! Elle vous a vu.

DORANTE, feignant d'être déconcerté.

Non, madame, non ; je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vu, vous dis-je. Laissez-moi, allez-vous-en ; vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (Quand il est parti.) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé !

SCÈNE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Dorante s'est-il déclaré, madame ? et est-il nécessaire que je lui parle ?

ARAMINTE.

Non ; il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'appro-

chant à ce que tu m'as conté; et qu'il n'en soit plus question; ne t'en mêle plus. (Elle sort.)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans sa crise.

SCÈNE XVII.

DUBOIS, DORANTE.

DORANTE.

Ah! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi songez-vous? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclaircisses...

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute...

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je; je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais...

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, vous dis-je; ne perdons point de temps. La lettre est-elle prête?

DORANTE, la lui montrant.

Oui, la voilà; et j'ai mis dessus : rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien assuré qu'Arlequin ne connaît pas ce quartier-là?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour savoir ce que c'est?

DORANTE.

Sans doute, et je le lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner; je me charge du reste auprès de Marton, que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas

trop vite avec Araminte? Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS.

Oh! oui! point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit? Ah! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident, pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien! Puisque tu savais qu'elle voulait me faire déclarer, que ne m'en avertissais-tu par quelques signes?

DUBOIS.

Cela aurait été joli, ma foi! Elle ne s'en serait point aperçue, n'est-ce pas? Et d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit? Monsieur a souffert! Parbleu! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.

DUBOIS.

Je l'en défie. Il est trop tard; l'heure du courage est passée; il faut qu'elle nous ppouse.

DORANTE.

Prends-y garde; tu vois que sa mère la fatigue.

DUBOIS.

Je serais bien fâché qu'elle la laissât en repos.

DORANTE.

Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris à ses genoux.

DUBOIS.

Ah! vraiment des confusions! Elle n'y est pas; elle va en essuyer bien d'autres! C'est moi qui, voyant le train que prenait la conversation, ai fait venir Marton une seconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étais insupportable.

DUBOIS.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur; et cette femme ne criera pas! Allez vite, plus de raisonnemens : laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, et que, si notre précipitation réussit mal, tu me désespères.

DUBOIS.

Ah! oui, je sais bien que vous l'aimez; c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez; laissez faire un homme de sang-froid. Partez, d'au-

tant plus que voici Marton qui vient à propos, et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Arlequin. (Dorante sort.)

SCÈNE II.

DUBOIS, MARTON.

MARTON, d'un air triste.

Je te cherchais.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

MARTON.

Tu me l'avais bien dit, Dubois.

DUBOIS.

Quoi donc? Je ne me souviens plus de ce que c'est.

MARTON.

Que cet intendant osait lever les yeux sur madame.

DUBOIS.

Ah! oui; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle. Oh! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valait rien. Il y avait quelque chose dedans qui n'était pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh! çà, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi! tant qu'on voudra; je ne m'y épargne pas.

J'ai déjà dit à madame qu'on m'avait assuré qu'il n'entendait pas les affaires.

MARTON.

Mais est-ce là tout ce que tu sais de lui? C'est de la part de madame Argante et de M. le comte que je te parle; et nous avons peur que tu n'aies pas tout dit à madame, ou qu'elle ne cache ce que c'est. Ne nous déguise rien; tu n'en seras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi! je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi, un dissimulé! moi, garder un secret! Vous avez bien trouvé votre homme! En fait de discrétion, je mériterais d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter; je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu?

DUBOIS.

Que j'étais un sot. Elle est si prévenue!...

MARTON.

Prévenue à un point que je n'oserais le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh! le diable n'y perd rien, ni moi non plus; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout à l'heure d'appeler Arlequin pour lui donner une lettre. Si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre! oui-dà; ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin. Je crois qu'il vient.

SCÈNE III.

MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *voyant Dubois.*

Ah! te voilà donc, mal bâti.

DUBOIS.

Tenez; n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne?

MARTON.

Que veux-tu, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, mademoiselle ?

MARTON.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue, et comme je ne la sais pas, il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là ; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier. J'aimerais mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

DUBOIS, à Marton, à part.

Prenez la lettre. (Haut.) Non, non, mademoiselle, ne lui enseignez rien ; qu'il galope.

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire ?

MARTON, négligemment.

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien ! veux-tu me donner ta lettre ? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà qui est bien agréable. Vous êtes une fille de bonne amitié, mademoiselle.

DUBOIS, s'en allant.

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

ARLEQUIN.

Ce malhonnête ! Va, va trouver le tableau, pour voir comme il se moque de toi.

MARTON, seule avec Arlequin.

Ne lui réponds rien ; donne ta lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, mademoiselle ; vous me rendez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera rendue exactement.

ARLEQUIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, à part.

L'indigne !

ARLEQUIN, s'en allant.

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

ARLEQUIN, revenant.

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place. (Il sort.)

SCÈNE IV.

Mme ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, un moment seule.

Ne disons mot que je n'aie vu ce que ceci contient.

Mme ARGANTE.

Eh bien! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois?

MARTON.

Rien, que ce que vous saviez déjà, madame; et ce n'est pas assez.

Mme ARGANTE.

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il est vrai que sa menace signifiait quelque chose de plus.

Mme ARGANTE.

Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remy, que j'ai envoyé chercher; et s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille saura qu'il ose l'aimer; je l'ai résolu. Nous en avons les présomptions les plus fortes; et ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D'un autre côté, j'ai fait venir l'intendant que monsieur le comte lui proposait. Il est ici, et je le lui présenterai sur-le-champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau; mais je tiens peut-être son congé,

moi qui vous parle... Voici monsieur Remy : je n'ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m'éclaircir. (Elle va pour sortir.)

SCÈNE V.

M. REMY, Mme ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

M. REMY, à Marton, qui se retire.

Bonjour, ma nièce, puisque enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu'on me veut ici ?

MARTON, brusquement.

Passez, monsieur, et cherchez votre nièce ailleurs ; je n'aime point les mauvais plaisans. (Elle sort.)

M. REMY.

Voilà une petite fille bien incivile. (A madame Argante.) On m'a dit de votre part de venir ici, madame ; de quoi est-il donc question ?

Mme ARGANTE, d'un ton revêche.

Ah ! c'est donc vous, monsieur le procureur ?

M. REMY.

Oui, madame ; je vous garantis que c'est moi-même.

Mme ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie, de nous embarrasser d'un intendant de votre façon ?

M. REMY.

Et par quel hasard madame y trouve-t-elle à redire ?

Mme ARGANTE.

C'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait.

M. REMY.

Ma foi! madame, s'il n'est pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

Mme ARGANTE.

C'est votre neveu, dit-on?

M. REMY.

Oui, madame.

Mme ARGANTE.

Eh bien! tout votre neveu qu'il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. REMY.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

Mme ARGANTE.

Non; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi et à monsieur le comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. REMY, élevant la voix.

Celui-ci est nouveau! Mais, madame, dès qu'il n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairait; personne n'a songé à cela; et, pourvu qu'il convienne à madame Araminte, tout le monde doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie?

Mme ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien rauque, monsieur Remy.

M. REMY.

Ma foi, vos complimens ne sont pas propres à l'adoucir, madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, monsieur le procureur, doucement; il me paraît que vous avez tort.

M. REMY.

Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez; mais cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connaître; et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connaissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à madame. Elle n'est pas étrangère dans la maison.

M. REMY.

Parfaitement étrangère pour cette affaire-ci, monsieur; on ne peut pas plus étrangère. Au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont madame parle ici d'une manière choquante.

Mme ARGANTE.

Votre Dorante est un impertinent.

M. REMY.

Bagatelle! ce mot-là ne signifie rien dans votre bouche.

Mme ARGANTE.

Dans ma bouche ! A qui parle donc ce petit praticien, monsieur le comte ? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence ?

M. REMY.

Comment donc ! m'imposer silence ! à moi, procureur ! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante ?

Mme ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, Mme ARGANTE, M. REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

Qu'y a-t-il donc ? On dirait que vous vous querellez.

M. REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, madame. Il s'agit de Dorante ; avez-vous sujet de vous plaindre de lui ?

ARAMINTE.

Non, que je sache.

M. REMY.

Vous êtes-vous aperçue qu'il ait manqué de probité ?

ARAMINTE.

Lui? non vraiment. Je ne le connais que pour un homme très-estimable.

M. REMY.

Au discours que madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre; et on se passerait bien du présent que je vous en ai fait; et c'est un impertinent qui déplaît à madame, qui déplaît à monsieur qui parle en qualité d'époux futur; et à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote.

ARAMINTE, froidement.

On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venais pour savoir une chose, monsieur le comte; il y a là-bas un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment?

LE COMTE.

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi; mais c'est madame Argante...

Mme ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors; je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMY.

Courage !

Mme ARGANTE, vivement.

Paix ; vous avez assez parlé. (A Araminte.) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il ne serait pas impossible qu'il le fût ; je n'en serais pas étonnée.

M. REMY.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission ; supposition injurieuse et tout-à-fait hors d'œuvre.

Mme ARGANTE.

Honnête homme, soit ; du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu'il l'est. Pour impertinent et très-impertinent, j'ai dit qu'il en était un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez ; vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, froidement.

Il restera, je vous assure.

Mme ARGANTE.

Point du tout ; vous ne sauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime ?

M. REMY.

Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache ? A vous, à qui il n'a pas affaire ?

ARAMINTE.

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse ?

Mme ARGANTE.

Eh ! non ; point d'équivoque. Quand je vous dis

qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon français; qu'il est ce qu'on appelle amoureux; qu'il soupire pour vous; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

M. REMY.

Dorante?

ARAMINTE, riant.

L'objet secret de sa tendresse! Oh! oui, très-secret, je pense. Ah! ah! je ne me croyais pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi; que sait-on? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi.

M. REMY.

Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerais pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

Mme ARGANTE.

Ceci n'est pas matière à plaisanterie, ma fille. Il n'est pas question de votre monsieur Remy; laissons là ce bonhomme, et traitons la chose un peu sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre; vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits; vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuse.

M. REMY, à Araminte.

J'ai laissé passer le bonhomme à cause de vous, au moins; mais le bonhomme est quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mère, vous seriez la première à vous

moquer de moi, si ce que vous me dites me faisait la moindre impression. Ce serait une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y saurais que faire; il faut bien m'y accoutumer, et prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avais pas pris garde, et je ne lui en ferai point un reproche. Il y aurait de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde; j'aime assez les gens de bonne mine.

SCÈNE VII.

ARAMINTE, Mme ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE.

DORANTE.

Je vous demande pardon, madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables; et dans la conjoncture présente, il est naturel que je sache mon sort.

Mme ARGANTE, ironiquement.

Son sort! Le sort d'un intendant; que cela est beau!

M. REMY.

Et pourquoi n'aurait-il pas un sort?

ARAMINTE, d'un air vif à sa mère.

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (A Dorante.) Quelle est cette conjecture, monsieur, et le motif de votre inquiétude?

DORANTE.

Vous le savez, madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusez-vous ; ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serais plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort sot discours.

Mme ARGANTE.

Le terme est encore trop long ; il devrait en sortir tout à l'heure.

M. REMY, à part.

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos. Fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resterez. Dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela. Je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire. Que ceux qui l'ont amené sans me consulter le remmènent, et qu'il n'en soit plus parlé.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, Mme ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON.

MARTON, froidement.

Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame. Voilà une lettre de recommandation pour lui, et c'est monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment !

MARTON, donnant la lettre au comte.

Un instant, madame; cela mérite d'être écouté. La lettre est de monsieur, vous dis-je.

LE COMTE lit haut.

« Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur « les neuf heures du matin chez vous. J'ai bien des cho- « ses à vous dire; je crois que je vais sortir de chez la « dame que vous savez; elle ne peut plus ignorer la mal- « heureuse passion que j'ai prise pour elle, et dont je ne « guérirai jamais.

Mme ARGANTE.

De la passion ! entendez-vous, ma fille ?

LE COMTE lit.

« Un misérable ouvrier que je n'attendais pas est venu « ici pour m'apporter la boîte de ce portrait que j'ai fait « d'elle.

Mme ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

LE COMTE lit.

« J'étais absent ; il l'a laissée à une fille de la maison.

Mme ARGANTE, à Marton.

Fille de la maison ; cela vous regarde.

LE COMTE lit.

« On a soupçonné que ce portrait m'appartenait. Ainsi « je pense qu'on va tout découvrir, et qu'avec le chagrin « d'être renvoyé et de perdre le plaisir de voir tous les « jours celle que j'adore....

Mme ARGANTE.

Que j'adore ! ah ! que j'adore !

LE COMTE lit.

« J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

Mme ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE lit.

« Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte « de mépris dont je n'oserais la croire capable....

Mme ARGANTE.

Eh ! pourquoi non ?

LE COMTE lit.

« Mais seulement à cause du peu que je vaux auprès « d'elle, tout honoré que je suis de l'estime de tant d'hon- « nêtes gens.

Mme ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant ?

LE COMTE lit.

« Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes « à la veille de vous embarquer, et je suis déterminé à « vous suivre. »

Mme ARGANTE.

Bon voyage au galant.

M. REMY.

Le beau motif d'embarquement !

Mme ARGANTE.

Eh bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille ?

LE COMTE.

L'éclaircissement m'en paraît complet.

ARAMINTE, à Dorante.

Quoi ! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite ? vous ne la niez point ?

DORANTE.

Madame...

ARAMINTE.

Retirez-vous. (Dorante sort.)

M. REMY.

Eh bien ! quoi ? c'est de l'amour qu'il a ; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent ; et tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auraient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu'il veut courir ; voilà le mal ; car, au reste, s'il était riche, le personnage en vaudrait

bien un autre; il pourrait bien dire qu'il adore. (Contrefaisant madame Argante.) Accommodez-vous, au reste; je suis votre serviteur, madame. (Il sort.)

MARTON.

Fera-t-on monter l'intendant que monsieur le comte a amené, madame?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'intendant? Allez-vous-en; vous prenez mal votre temps pour me faire des questions. (Marton sort.)

Mme ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raison. C'est monsieur le comte qui vous en répond; il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Est-ce à cause qu'il vient de ma part, madame?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, monsieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m'étonne.

Mme ARGANTE.

Mais, en effet, je ne vous reconnais pas. Qu'est-ce qui vous fâche?

ARAMINTE.

Tout; on s'y est mal pris; il y a dans tout ceci des

façons si désagréables, des moyens si offensans, que tout m'en choque.

Mme ARGANTE, étonnée.

On ne vous entend point.

LE COMTE.

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'aperçois que trop, madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, et je serais fâché d'y contribuer davantage par ma présence.

Mme ARGANTE.

Non, monsieur; je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le comte; vous allez venir nous trouver apparemment? Vous n'y songez pas, Araminte; on ne sait que penser. (Madame Argante sort avec le comte.)

SCÈNE IX.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

Enfin, madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée. Qu'il devienne tout ce qu'il voudra, à présent. Tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n'avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversait la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer; il m'a pourtant fait pitié; je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouvât mal.

ARAMINTE, qui ne l'a pas regardé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.

Mais, qu'on aille donc voir. Quelqu'un l'a-t-il suivi? que ne le secouriez-vous? faut-il tuer cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, madame; j'ai appelé Arlequin, qui ne le quittera pas; et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien; voilà qui est fini. Je ne suis venu que pour vous dire une chose, c'est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à madame de le voir davantage; ce n'est pas la peine.

ARAMINTE, sèchement.

Ne vous embarrassez pas; ce sont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, et cela par le moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis. Je me suis douté qu'elle pourrait vous être utile, et c'est une excellente idée que j'ai eue là; n'est-ce pas, madame?

ARAMINTE, froidement.

Quoi! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer?

DUBOIS, librement.

Oui, madame.

ARAMINTE.

Méchant valet! ne vous présentez plus devant moi.

DUBOIS, comme étonné.

Hélas ! madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux ! il fallait m'obéir. Je vous avais dit de ne plus vous en mêler; vous m'avez jetée dans tous les désagrémens que je voulais éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte; et ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimait; ce n'est que par le plaisir de faire du mal. Il m'importait peu d'en être instruite; c'est un amour que je n'aurais jamais su, et je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnait, qui vous a bien traité, qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même. Il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS, à part.

Allons, voilà qui est parfait. (Il sort en riant.)

SCÈNE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON, triste.

La manière dont vous m'avez renvoyée il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, madame; et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, froidement.

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, madame ?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi !

ARAMINTE.

Oh ! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je suis au désespoir.

ARAMINTE, avec impatience.

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien! restez, mademoiselle, restez; j'y consens; mais finissons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferais-je auprès de vous, à présent que je vous suis suspecte, et que j'ai perdu toute votre confiance ?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie ? Inventerai-je des secrets pour vous les dire ?

MARTON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, madame ; d'où vient ma disgrâce ?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah ! madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, à part.

Hélas !

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher ; car il vient de me parler. J'étais son ennemie, et je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avait jamais vue ; c'est monsieur Remy qui m'a trompée, et j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, d'un ton doux.

Tu l'aimais donc, Marton [1]?

---

[1] *Tu l'aimais donc, Marton?* Que de vérité et que de passion dans ce mot si simple! Que de mots dans cette pièce, et que de scènes auraient mérité la même remarque! Mais il aurait fallu des notes à chaque page, et il faut qu'un éditeur évite le ridicule de toujours louer.

MARTON.

Laissons-là mes sentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avais, et je serai contente.

ARAMINTE.

Ah ! je te la rends tout entière.

MARTON, lui baisant la main.

Me voilà consolée.

ARAMINTE.

Non, Marton ; tu ne l'es pas encore. Tu pleures, et tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'est si cher que vous.

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Arlequin.

SCÈNE XI.

ARAMINTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARAMINTE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN, pleurant et sanglotant.

J'aurais bien de la peine à vous le dire ; car je suis dans une détresse qui me coupe entièrement la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marton m'a faite. Ah ! quelle ingrate perfidie !

MARTON.

Laisse là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ah ! cette pauvre lettre ! Quelle escroquerie !

ARAMINTE.

Dis donc ?

ARLEQUIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte où il pleure.

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

ARLEQUIN.

Le voulez-vous, madame ? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON, d'un air triste et attendri.

Parlez-lui, madame ; je vous laisse.

ARLEQUIN, quand Marton est partie.

Vous ne me répondez point, madame ?

ARAMINTE.

Il peut venir. (Arlequin sort.

SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paraître devant vous.

ARAMINTE, à part.

Ah ! je n'ai guère plus d'assurance que lui. (Haut.) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers ? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant, que je ne saurais parler.

ARAMINTE, à part, avec émotion.

Ah ! que je crains la fin de tout ceci !

DORANTE, ému.

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, émue.

Un de mes fermiers ?... cela se peut.

DORANTE.

Oui, madame... il est venu.

ARAMINTE, toujours émue.

Je n'en doute pas.

DORANTE, ému.

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah ! de l'argent... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui... je le recevrai... vous me le donnerez. (A part.) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne serait-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, madame ?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous ? Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé ?

DORANTE, plaintivement.

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui m'en serait précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante; il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et l'on croirait que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas! madame, que je vais être à plaindre!

ARAMINTE.

Ah! allez, Dorante, chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu! J'avais un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE.

A quoi vous sert de l'avoir? vous savez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-temps m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'aurait été bien cher! Il a été entre vos mains, madame.

ARAMINTE.

Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah ! madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée; n'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce serait avouer que je vous aime?

DORANTE.

Que vous m'aimez, madame ! Quelle idée ! qui pourrait se l'imaginer ?

ARAMINTE, d'un ton vif et naïf.

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, se jetant à ses genoux.

Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie; levez-vous, Dorante.

DORANTE se lève, et dit tendrement :

Je ne la mérite pas, cette joie qui me transporte, je ne la mérite pas, madame. Vous allez me l'ôter; mais n'importe; il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, étonnée.

Comment ! que voulez-vous dire ?

DORANTE.

Dans tout ce qui se passe chez vous, il n'y a rien

de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidens qui sont arrivés, partent de l'industrie d'un domestique qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance, du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé de consentir à son stratagême; il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà, madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise. J'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, le regardant quelque temps sans parler.

Si j'apprenais cela d'un autre que de vous, je vous haïrais sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paraît incroyable; et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable. Il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi! la charmante Araminte daigne me justifier!

ARAMINTE.

Voici le comte avec ma mère; ne dites mot, et laissez-moi parler.

SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE, voyant Dorante.

Quoi ! le voilà encore ?

ARAMINTE, froidement.

Oui, ma mère. (Au comte.) Monsieur le comte, il était question de mariage entre vous et moi, et il n'y faut plus penser. Vous méritez qu'on vous aime ; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, et je ne suis pas d'un rang qui vous convienne.

Mme ARGANTE.

Quoi donc ! que signifie ce discours ?

LE COMTE.

Je vous entends, madame, et sans l'avoir dit à madame (montrant madame Argante), je songeais à me retirer. J'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimait ; il vous a plu ; vous voulez lui faire sa fortune ; voilà tout ce que vous alliez dire.

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

Mme ARGANTE, outrée.

La fortune à cet homme-là !

LE COMTE, tristement.

Il n'y a plus que notre discussion, que nous règle-

rons à l'amiable. J'ai dit que je ne plaiderais point, et je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux. Envoyez-moi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

Mme ARGANTE.

Ah! la belle chute! ah! ce maudit intendant! Qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colère, et finissons. (Ils sortent.)

DUBOIS.

Ouf! ma gloire m'accable. Je mériterais bien d'appeler cette femme-là ma bru.

ARLEQUIN.

Pardi! nous nous soucions bien de ton tableau à présent! L'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN DES FAUSSES CONFIDENCES.

LA

JOIE IMPRÉVUE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 7 juillet 1738.

JUGEMENT

SUR

LA JOIE IMPRÉVUE.

Si jamais écrivain se montra inégal et journalier, c'est à coup sûr Marivaux. Il existe entre quelques-uns de ses écrits une telle disparate, qu'on ne les pourrait croire sortis de la même plume, si l'on n'en avait d'ailleurs des preuves irréfragables. Quelle distance, en effet, du roman de *Marianne* à celui du *Don Quichotte Moderne!* et dans ce dernier, comme on est surpris de trouver, au milieu de tant d'aventures déraisonnables et communes, l'intéressant épisode d'Oriante! *La Joie Imprévue* ne causera pas un moindre étonnement à qui viendra de lire les deux si jolies pièces dont elle est précédée dans ce volume, ainsi que dans l'ordre des temps, *la Mère Confidente* et *les Fausses confidences*. On y remarquera toutefois quelques traits heureux, mais qui ne suffisent pas pour pallier le peu d'intérêt du sujet.

Avoir choisi un sujet ingrat, voilà quel a été bien souvent le plus grand tort de Marivaux, quand il n'a pas réussi. Une fois abusé par son imagination, il s'est attaché à son erreur; il en a subi et développé toutes les conséquences, parce qu'il avait trop de finesse d'esprit pour ne pas les apercevoir toutes; enfin, il n'a pu s'arrêter qu'après avoir épuisé les fausses richesses d'une matière inféconde en beautés réelles et simples. N'est-ce pas ce

qui lui est arrivé, par exemple, pour le *Don Quichotte?* Il lui est venu un jour à l'esprit que les romans à grand appareil de sentimens, comme les rêvaient La Calprenède et mademoiselle de Scudéry, pouvaient prêter à une parodie plaisante : il s'est mis de tout cœur à cette œuvre d'insipide moquerie, et ne nous a pas fait grâce du plus mince détail que lui ait fourni sa mémoire. Il nous a donc fallu dévorer la reproduction complète, mais non comique (c'était chose impossible), d'ouvrages fastidieux, que nous avions eu le bonheur d'oublier. Ici la même chose est arrivée : c'est pour s'être épris d'une idée où il a cru voir l'étoffe d'un acte, qu'il nous a donné une faible et languissante comédie. En effet, voyez de quoi il s'agit, et ce que c'est que cette *Joie Imprévue* qui ne doit tomber aux deux principaux intéressés qu'au bout de vingt-deux scènes.

Damon est venu à Paris pour acheter une charge, et s'est logé dans un hôtel garni. Il y a vu la fille d'une madame Dorville, jeune personne dont il est devenu amoureux, sans se douter que c'est précisément celle qu'on lui destine en mariage. Madame Dorville ignore, de son côté, que Damon est le prétendu agréé par elle-même pour Constance. Aussi le veut-elle écarter : elle commence à être inquiète de ses assiduités auprès de sa fille. Mais elle apprend par une lettre, que Damon avait négligé d'abord de lui remettre, et qu'il tient d'Orgon, son père; elle apprend, dis-je, qu'elle a affaire à un futur gendre : elle cesse donc de le repousser. Elle lui cache toutefois les vues qu'on a sur lui; elle a pour but, en cela, de complaire à Orgon, qui veut se ménager, écrit-il, le plaisir de paraître obliger son fils, en consentant à son mariage avec celle qu'il aime : singulier caprice de vieil-

lard, qui seul retardera la *joie* des deux amans, et la rendra *imprévue* pour eux, non pour le spectateur, ce qui eût été pourtant plus essentiel. Orgon a bien eu encore d'autres fantaisies : par exemple, de partir *incognito* après son fils, d'arriver en même temps que lui à Paris, de rester quinze jours à épier ses démarches, quand il aurait dû conclure au plus vite l'alliance qu'il a tant à cœur; enfin de le laisser perdre au jeu la moitié de la valeur de sa charge, qu'il lui a fait compter lui-même par un banquier; le tout, sans doute, pour lui donner une leçon salutaire, comme s'il pouvait ignorer, à son âge, qu'il vaut mieux prévenir de pareilles fautes que d'avoir à en corriger celui qui les a commises.

Nous ne pousserons pas plus loin nos observations. Cette pièce, établie sur une donnée très-légère, ne serait plus lue avec plaisir, malgré quelques détails spirituels et deux ou trois scènes comiques, si nous en donnions une analyse complète.

L'historien du *Théâtre-Italien*, quoiqu'il s'étende assez longuement d'ordinaire sur des bluettes ou des farces encore moins importantes, n'a point fait mention de *la Joie Imprévue*.

PERSONNAGES.

M. ORGON.
MADAME DORVILLE.
CONSTANCE, fille de madame Dorville.
DAMON, fils de M. Orgon, amant de Constance.
LE CHEVALIER.
LISETTE, suivante de Constance.
PASQUIN, valet de Damon.

La scène est à Paris, dans un jardin qui communique à un hôtel garni.

LA

JOIE IMPRÉVUE.

SCÈNE I.

DAMON, PASQUIN.

(Damon paraît triste.)

PASQUIN, suivant son maître, et d'un ton douloureux, au moment après qu'ils sont sur le théâtre.

Fasse le ciel, monsieur, que votre chagrin vous profite, et vous apprenne à mener une vie plus raisonnable!

DAMON.

Tais-toi, laisse-moi seul.

PASQUIN.

Non, monsieur; il faut que je vous parle; cela est de conséquence.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

PASQUIN.

Il y a quinze jours que vous êtes à Paris...

DAMON.

Abrège.

PASQUIN.

Patience. Monsieur votre père vous a envoyé pour acheter une charge : l'argent de cette charge était en-

tier entre les mains de votre banquier, de qui vous avez déjà reçu la moitié, que vous avez jouée et perdue; ce qui fait, par conséquent, que vous ne pouvez plus avoir que la moitié de votre charge; et voilà ce qui est terrible.

DAMON.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire?

PASQUIN.

Doucement, monsieur; c'est qu'actuellement j'ai une charge aussi, moi, laquelle est de veiller sur votre conduite et de vous donner mes conseils. Pasquin, me dit monsieur votre père la veille de notre départ, je connais ton zèle, ton jugement et ta prudence; ne quitte jamais mon fils, sers-lui de guide, gouverne ses actions et sa tête; regarde-le comme un dépôt que je te confie. Je le lui promis bien, je lui en donnai ma parole : je me fondais sur votre docilité, et je me suis trompé. Votre conduite, vous la voyez, elle est détestable; mes conseils, vous les avez méprisés; vos fonds sont entamés, la moitié de votre argent est partie; et voilà mon dépôt dans le plus déplorable état du monde. Il faut pourtant que j'en rende compte; et c'est ce qui fait ma douleur.

DAMON.

Tu conviendras qu'il y a plus de malheur dans tout ceci que de ma faute. En arrivant à Paris, je me mets dans cet hôtel garni; j'y vois un jardin qui est commun à une autre maison; je m'y promène; j'y rencontre le chevalier, avec qui, par hasard, je lie

conversation ; il loge au même hôtel ; nous mangeons à la même table. Je vois que tout le monde joue après dîner ; il me propose d'en faire autant ; je joue, je gagne d'abord ; je continue par compagnie, et insensiblement je perds beaucoup, sans aucune inclination pour le jeu. Voilà d'où cela vient ; mais ne t'inquiète point ; je ne veux plus jouer qu'une fois pour regagner mon argent ; et j'ai un pressentiment que je serai heureux.

PASQUIN.

Ah ! monsieur, quel pressentiment ! Soyez sûr que c'est le diable qui vous parle à l'oreille.

DAMON.

Non, Pasquin ; on ne perd pas toujours ; je veux me remettre en état d'acheter la charge en question, afin que mon père ne sache rien de ce qui s'est passé. Au surplus, c'est dans ce jardin que j'ai connu l'aimable Constance ; c'est ici où je la vois quelquefois, où je crois m'apercevoir qu'elle ne me hait pas ; et ce bonheur est bien au-dessus de toutes mes pertes.

PASQUIN.

Oh ! quant à votre amour pour elle, j'y consens, j'y donne mon approbation. Je vous dirai même que le plaisir de voir Lisette qui la suit a extrêmement adouci les afflictions que vous m'avez données ; je n'aurais pu les supporter sans elle. Il n'y a qu'une chose qui m'intrigue ; c'est que la mère de Constance, quand elle se promène ici avec sa fille, et que vous les abordez, ne me paraît pas fort touchée de votre

compagnie; sa mine s'allonge. J'ai peur qu'elle ne vous trouve un étourdi. Vous êtes pourtant un assez joli garçon, assez bien fait; mais, de temps en temps, vous avez dans votre air je ne sais quoi... qui marquerait.... une tête légère.... vous entendez bien? Et ces têtes-là ne sont pas du goût des mères.

DAMON, riant.

Que veut dire cet impertinent?... Mais qui est-ce qui vient par cette autre allée du jardin?

PASQUIN.

C'est peut-être ce fripon de chevalier qui vient chercher le reste de votre argent.

DAMON.

Prends garde à ce que tu dis, et avance pour voir qui c'est.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, DAMON, PASQUIN.

LE CHEVALIER.

Où est ton maître, Pasquin?

PASQUIN.

Il est sorti, monsieur.

LE CHEVALIER.

Sorti! Eh! je le vois qui se promène. D'où vient est-ce que tu me le caches?

PASQUIN, brusquement.

Je fais tout pour le mieux.

LE CHEVALIER.

Bonjour, Damon. Ce valet ne voulait pas que je vous visse. Est-ce que vous avez affaire ?

DAMON.

Non ; c'est qu'il me rendait quelque compte qui ne presse pas.

PASQUIN.

C'est que je n'aime pas ceux qui gagnent l'argent de mon maître.

LE CHEVALIER.

Il le gagnera peut-être une autre fois.

PASQUIN.

Tarare !

DAMON, à Pasquin.

Tais-toi.

LE CHEVALIER.

Laissez-le dire ; je lui sais bon gré de sa méchante humeur, puisqu'elle vient de son zèle.

PASQUIN.

Ajoutez, de ma prudence.

DAMON, à Pasquin.

Finiras-tu ?

LE CHEVALIER.

Je n'y prends pas garde. Je vais dîner en ville, et je n'ai pas voulu partir sans vous voir.

DAMON.

Ne reviendrez-vous pas ce soir ici pour être au bal ?

PASQUIN.

Il n'y a point de mal à dire que vous perdrez, quand c'est la vérité.

LE CHEVALIER.

Voilà un insolent valet.

PASQUIN, sans regarder.

Cela n'empêchera pas qu'il ne perde.

LE CHEVALIER.

Adieu, jusqu'au revoir. (Il sort.)

DAMON.

Ne me manquez donc pas.

PASQUIN.

Oh que non! il vise trop juste pour cela.

SCÈNE III.

PASQUIN, DAMON.

DAMON.

Il faut avouer que tu abuses furieusement de ma patience. Sais-tu la valeur des mauvais discours que tu viens de tenir, et qu'à la place du chevalier, je refuserais de jouer davantage?

PASQUIN.

C'est que vous avez du cœur; et lui de l'adresse.

DAMON.

Mais pourquoi t'obstines-tu à soutenir qu'il gagnera?

PASQUIN.

C'est qu'il voudra gagner.

DAMON.

T'a-t-on dit quelque chose de lui? T'a-t-on donné quelque avis?

PASQUIN.

Non; je n'en ai point reçu d'autre que de sa mine. C'est elle qui m'a dit tout le mal que j'en sais.

DAMON.

Tu extravagues.

PASQUIN.

Monsieur, je m'y ferais hacher. Il n'y a point d'honnête homme qui puisse avoir ce visage-là. Lisette, en le voyant ici, en convenait hier avec moi.

DAMON.

Lisette? Belle autorité!

PASQUIN.

Belle autorité! C'est pourtant une fille qui, du premier coup d'œil, a senti tout ce que je valais.

DAMON, riant.

Ah! ah! ah! Tu me donnes une grande idée de sa pénétration. Je vais chez mon banquier; c'est aujourd'hui jour de poste. Ne t'éloigne pas.

PASQUIN.

Arrêtez, monsieur. On nous a interrompus; je ne vous ai pas quand je veux; et mes ordres portent aussi, attendu cette légèreté d'esprit dont je vous ai

parlé, que je tiendrai la main à ce que vous exécutiez tout ce que monsieur votre père vous a dit de faire; et voici un petit agenda où j'ai tout écrit. (Il lit.) « Liste des articles et commissions recommandés par « monsieur Orgon à monsieur Damon son fils aîné, « sur les déportemens, faits, gestes, et exactitude « duquel il est enjoint à moi Pasquin, son serviteur, « d'apporter mon inspection et contrôle. »

DAMON, riant.

Inspection et contrôle !

PASQUIN.

Oui, monsieur, ce sont mes fonctions; c'est comme qui dirait, gouverneur.

DAMON.

Achève.

PASQUIN.

Premièrement. « Aller chez monsieur Lourdain, « banquier, recevoir la somme de... » Le cœur me manque, je ne saurais la prononcer. La belle et copieuse somme que c'était ! Nous n'en avons plus que les débris. Vous ne vous êtes que trop ressouvenu d'elle, et voilà l'article de mon mémoire le plus maltraité.

DAMON.

Finis, ou je te laisse.

PASQUIN.

Secondement. « Le pupille ne manquera pas de se « transporter chez monsieur Raffle, procureur, pour « lui remettre des papiers. »

DAMON.

Passe ; cela est fait.

PASQUIN.

Troisièmement. « Aura soin le sieur Pasquin de « presser le sieur Damon. »

DAMON.

Parle donc, maraud, avec ton sieur Damon.

PASQUIN.

Style de précepteur... « De presser le sieur Damon « de porter une lettre à l'adresse de madame... » Attendez... ma foi, c'est « madame Dorville, rue Ga- « late ; » dans la rue où nous sommes.

DAMON.

Madame Dorville ! Est-ce là le nom de l'adresse ? je ne l'avais seulement pas lue. Eh ! parbleu ! ce serait donc la mère de Constance, Pasquin ?

PASQUIN.

C'est elle-même, sans doute, qui loge dans cette maison, d'où elle passe dans le jardin de votre hôtel. Voyez ce que c'est ! faute d'exactitude, nous négligions la lettre du monde la plus importante, et qui va nous donner accès dans la maison.

DAMON.

J'étais bien éloigné de penser que j'avois en main quelque chose d'aussi favorable. Je ne l'ai pas même sur moi, cette lettre, que je ne devais rendre qu'à loisir. Mais par où mon père connaît-il madame Dor-

PASQUIN.

Oh ! pardi, depuis le temps qu'il vit, il a eu celui de faire des connaissances.

DAMON.

Tu me fais plaisir de me rappeler cette lettre. Voilà de quoi m'introduire chez madame Dorville, et j'irai la lui remettre au retour de chez mon banquier. Je pars ; ne t'écarte pas.

PASQUIN, d'un ton triste.

Monsieur, comme vous rapporterez le reste de votre argent, je vous demande en grâce que je le voie avant que vous le jouiez ; je serais bien aise de lui dire adieu.

DAMON, s'en allant.

Je me moque de ton pronostic.

SCÈNE IV.

DAMON, LISETTE, PASQUIN.

DAMON, s'en allant, rencontre Lisette qui arrive.

Ah ! te voilà, Lisette ? ta maîtresse viendra-t-elle tantôt se promener ici avec sa mère ?

LISETTE.

Je crois que oui, monsieur.

DAMON.

Lui parles-tu quelquefois de moi ?

LISETTE.

Le plus souvent c'est elle qui me prévient.

DAMON.

Que tu me charmes ! Adieu, Lisette; continue, je te prie, d'être dans mes intérêts. (Il sort.)

SCÈNE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, s'approchant de Lisette.

Bonjour, ma fille; bonjour, mon cœur; serviteur à mes amours.

LISETTE, le repoussant un peu.

Tout doucement.

PASQUIN.

Qu'est-ce donc, beauté de mon âme? D'où te vient cet air grave et rembruni?

LISETTE.

C'est que j'ai à te parler, et que je rêve. Tu dis que tu m'aimes, et je suis en peine de savoir si je fais bien de te le rendre.

PASQUIN.

Mais, ma mie, je ne comprends pas votre scrupule. N'êtes-vous pas convenue avec moi que je suis aimable?

LISETTE.

Parlons sérieusement; je n'aime point les amours qui n'aboutissent à rien.

PASQUIN.

Qui n'aboutissent à rien ! Pour qui me prends-tu donc? Veux-tu des sûretés?

LISETTE.

J'entends qu'il me faut un mari, et non pas un amant.

PASQUIN.

Pour ce qui est d'un amant, avec un mari comme moi, tu n'en auras que faire.

LISETTE.

Oui; mais si notre mariage ne se fait jamais; si madame Dorville, qui ne connaît point ton maître, marie sa fille à un autre, comme il y a toute apparence? Il y a quelques jours qu'il lui échappa qu'elle avait des vues; et c'est sur quoi nous raisonnions tantôt, Constance et moi; de façon qu'elle est fort inquiète; et, de temps en temps, nous sommes toutes deux tentées de vous laisser là.

PASQUIN.

Malpeste! gardez-vous-en bien. Je suis d'avis même que nous vous donnions, mon maître et moi, chacun notre portrait, que vous regarderez, pour vaincre la tentation de nous quitter.

LISETTE.

Ne badine point. J'ai charge de ma maîtresse de t'interroger adroitement sur de certaines choses. Il s'agit de savoir ce que tout cela peut devenir, et non pas de s'attacher imprudemment à des inconnus qu'il faut quitter, et qu'on regrette souvent plus qu'ils ne valent.

PASQUIN.

M'amour, un peu de politesse dans vos réflexions.

LISETTE.

Tu sens bien qu'il serait désagréable d'être obligée de donner sa main d'un côté, pendant qu'on laisserait son cœur d'un autre. Ainsi voyons ; tu dis que ton maître a du bien et de la naissance. Que ne se propose-t-il donc ? Que ne nous fait-il donc demander en mariage ? Que n'écrit-il à son père qu'il nous aime, et que nous lui convenons ?

PASQUIN.

Eh ! morbleu ! laisse-nous donc arriver à Paris. A peine y sommes-nous. Il n'y a que huit jours que nous nous connaissons... Encore, comment nous connaissons-nous ? Nous nous sommes rencontrés, et voilà tout.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie, rencontrés ?

PASQUIN.

Oui, vraiment ; ce fut le chevalier avec qui nous étions, qui aborda la mère dans le jardin ; ce qui continue de notre part : de façon que nous ne sommes encore que des amans qui s'abordent, en attendant qu'ils se fréquentent. Il est vrai que c'en est assez pour s'aimer, mais non pas pour se demander en mariage, surtout quand on a des mères qui ne voudraient pas d'un gendre de rencontre. Pour ce qui est de nos parens, nous ne leur avons, depuis notre arrivée, écrit que deux petites lettres, où il n'a pu être question de vous, ma fille. A la première, nous ne savions pas seulement que vos beautés étaient au monde ; nous

ne l'avons su qu'une heure avant la seconde. Mais à la troisième, on mandera qu'on les a vues ; et à la quatrième, qu'on les adore. Je défie qu'on aille plus vite.

LISETTE.

Je crains que la mère, qui a ses desseins, n'aille plus vite encore.

PASQUIN, d'un ton adroit.

En ce cas-là, si vous voulez, nous pourrons aller encore plus vite qu'elle.

LISETTE, froidement.

Oui ; mais les expéditions ne sont pas de notre goût ; et en mon particulier, je congédierais, avec un soufflet ou deux, le coquin qui oserait me le proposer.

PASQUIN.

S'il n'y avait que le soufflet à essuyer, je serais volontiers ce coquin-là ; mais je ne veux point du congé.

LISETTE.

Achevons ; dis-moi, cette charge que doit avoir ton maître est-elle achetée ?

PASQUIN.

Pas encore ; mais nous la marchandons.

LISETTE, d'un air incrédule et tout riant.

Vous la marchandez ?

PASQUIN.

Sans doute ; t'imagines-tu qu'on achète une charge

considérable comme on achète un ruban? Toi qui parles, quand tu fais l'emplette d'une étoffe, prends-tu le marchand au mot? On te surfait, tu rabats; tu te retires, on te rappelle; et à la fin, on lâche la main de part et d'autre; et nous la lâcherons, quand il en sera temps.

LISETTE, d'un air incrédule.

Pasquin, est-il réellement question d'une charge? Ne me trompes-tu pas?

PASQUIN.

Allons, allons, tu te moques; je n'ai point d'autre réponse à cela que te de montrer ce minois. (Il montre son visage.) Cette face d'honnête homme que tu as trouvée si belle et si pleine de candeur...

LISETTE.

Que sait-on? ta physionomie vaut peut-être mieux que toi?

PASQUIN.

Non, ma mie, non; on n'y voit qu'un échantillon de mes bonnes qualités. Tout le monde en convient; informez-vous.

LISETTE.

Quoi qu'il en soit, je conseille à ton maître de faire ses diligences. Mais voilà quelqu'un qui paraît avoir envie de te parler. Adieu, nous nous reverrons tantôt. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. ORGON, PASQUIN.

PASQUIN, considérant monsieur Orgon, qui de loin l'observe.

J'ôterais mon chapeau à cet homme-là, si je ne m'en empêchais pas, tant il ressemble au père de mon maître. (Monsieur Orgon se rapproche.) Mais, ma foi il lui ressemble trop, c'est lui-même. (Allant après monsieur Orgon.) Monsieur, monsieur Orgon!

ORGON.

Tu as donc bien de la peine à me reconnaître, faquin!

PASQUIN, à part.

Ce début-là m'inquiète... (Haut.) Monsieur, comme vous êtes ici, pour ainsi dire, en fraude, je vous prenais pour une copie de vous-même, tandis que l'original était en province.

ORGON.

Eh! tais-toi, maraud, avec ton original et ta copie.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai bien de la joie à vous voir; mais votre accueil est triste : vous n'avez pas l'air aussi serein qu'à votre ordinaire.

M. ORGON.

Il est vrai que j'ai fort sujet d'être content de ce qui se passe.

PASQUIN.

Ma foi, je n'en suis pas plus content que vous. Mais vous saviez donc nos aventures?

M. ORGON.

Oui, je les sais, oui. Il y a quinze jours que vous êtes ici, et il y en a autant que j'y suis. Je partis le lendemain de votre départ, je vous ai rattrapés en chemin, je vous ai suivis jusqu'ici, et vous ai fait observer depuis que vous y êtes. C'est moi qui ai dit au banquier de ne délivrer à mon fils qu'une partie de l'argent destiné à l'acquisition de sa charge, et de le remettre pour le reste; on m'a appris qu'il a joué, et qu'il a perdu. Je sors actuellement de chez mon banquier; j'y ai laissé mon fils qui ne m'y a pas vu, et qu'on va achever de payer : mais je ne laisserai pas le reste de la somme à sa discrétion; et j'ai dit qu'on l'amusât pour me donner le temps de venir te parler.

PASQUIN.

Monsieur, puisque vous savez tout, vous savez sans doute que ce n'est pas ma faute.

M. ORGON.

Ne devais-tu pas parler à Damon, et tâcher de le détourner de son extravagance? Jouer contre le premier venu un argent dont je lui avais marqué l'emploi!

PASQUIN.

Ah! monsieur, si vous saviez les remontrances que je lui ai faites! Ce jardin-ci m'en est témoin; il m'a

vu pleurer, monsieur : mes larmes apparemment ne sont pas touchantes, car votre fils n'en a tenu compte; et je conviens avec vous que c'est un étourdi, un évaporé, un libertin qui n'est pas digne de vos bontés.

M. ORGON.

Doucement; il mérite les noms que tu lui donnes, mais ce n'est pas à toi à les lui donner.

PASQUIN.

Hélas! monsieur, il ne les mérite pas non plus, et je ne les lui donnais que par complaisance pour votre colère et pour ma justification : mais la vérité est que c'est un fort estimable jeune homme, qui n'a joué que par politesse, et qui n'a perdu que par malheur.

M. ORGON.

Passe encore s'il n'avait point d'inclination pour le jeu.

PASQUIN.

Eh! non, monsieur : je vous dis que le jeu l'ennuie; il y bâille, même en y gagnant. Vous le trouverez un peu changé; car il vous craint, il vous aime. Oh! cet enfant-là a pour vous un amour qui n'est pas croyable.

M. ORGON.

Il me l'a toujours paru; et j'avoue que jusqu'ici je n'ai rien vu que de louable en lui. Je voulais achever de le connaître : il est jeune, il a fait une faute, il n'y a rien d'étonnant, et je la lui pardonne, pourvu

qu'il la sente; c'est ce qui décidera de son caractère. Ce sera un peu d'argent qu'il m'en coûtera; je ne le regretterai point, si son imprudence le corrige.

PASQUIN.

Oh! voilà qui est fait, monsieur : je vous le garantis rangé pour le reste de sa vie, il m'a juré qu'il ne jouerait plus qu'une fois.

M. ORGON.

Comment donc! il veut jouer encore?

PASQUIN.

Oui, monsieur, rien qu'une fois, parce qu'il vous aime; il veut rattraper son argent, afin que vous n'ayez pas le chagrin de savoir qu'il l'a perdu : il n'y a rien de si tendre; et ce que je vous dis là est exactement vrai.

M. ORGON.

Est-ce aujourd'hui qu'il doit jouer ?

PASQUIN.

Ce soir même, pendant le bal qu'on doit donner ici, et où se doit trouver un certain chevalier qui lui a gagné son argent, et qui est homme à lui gagner le reste.

M. ORGON.

C'est donc pour ce beau projet qu'il est allé chez le banquier?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

M. ORGON.

Le chevalier et lui seront-ils masqués ?

PASQUIN.

Je n'en sais rien ; mais je crois qu'oui, car il y a quelques jours qu'il y eut ici un bal où ils l'étaient tous deux. Mon maître a même encore son domino vert qu'il a gardé pour ce bal-ci ; et je pense que le chevalier, qui loge au même hôtel, a aussi gardé le sien qui est jaune.

M. ORGON.

Tâche de savoir cela bien précisément, et viens m'en informer tantôt à ce café attenant l'hôtel, où tu me trouveras ; j'y serai sur les six heures du soir.

PASQUIN.

Et moi, vous m'y verrez à six heures frappantes.

M. ORGON, tirant une lettre de sa poche.

Garde-toi, surtout, de dire à mon fils que je suis ici ; je te le défends, et remets-lui cette lettre comme venant de la poste. Mais ce n'est pas là tout : on m'a dit aussi qu'il voit souvent dans ce jardin une jeune personne qui vient s'y promener avec sa mère ; est-ce qu'il l'aime ?

PASQUIN.

Ma foi, monsieur, vous êtes bien servi ; sans doute qu'on vous aura parlé aussi de ma tendresse..., n'est-il pas vrai ?

M. ORGON.

Passons, il n'est pas question de toi.

PASQUIN.

C'est que nos déesses sont camarades.

M. ORGON.

N'est-ce pas la fille de madame Dorville ?

PASQUIN.

Oui, celle de mon maître.

M. ORGON.

Je la connais cette madame Dorville ; et il faut que mon fils ne lui ait pas rendu la lettre que je lui ai écrite, puisqu'il ne la voit pas chez elle.

PASQUIN.

Il l'avait oubliée, et il doit la lui remettre à son retour. Mais, monsieur, cette madame Dorville est-elle bien de vos amies ?

M. ORGON.

Beaucoup.

PASQUIN, enchanté et caressant monsieur Orgon.

Ah, que vous êtes charmant ! Pardonnez mon transport, c'est l'amour qui le cause ; il ne tiendra qu'à vous de faire notre fortune.

M. ORGON.

C'est à quoi je pense. Constance et Damon doivent être mariés ensemble.

PASQUIN, enchanté.

Cela est adorable !

M. ORGON.

Sois discret, au moins.

PASQUIN.

Autant qu'amoureux.

M. ORGON.

Souviens-toi de tout ce que je t'ai dit. Quelqu'un vient, je ne veux pas qu'on me voie, et je me retire avant que mon fils arrive.

PASQUIN, quand M. Orgon s'en va.

C'est Lisette, monsieur; voyez qu'elle a bonne mine!

M. ORGON, se retournant.

Tais-toi. (Il sort.)

SCÈNE VII.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN, à part.

Allons, modérons-nous.

LISETTE, d'un air sérieux et triste.

Je te cherchais.

PASQUIN, d'un air souriant.

Et moi j'avais envie de te voir.

LISETTE.

Regarde-moi bien, ce sera pour long-temps; j'ai ordre de ne te plus voir.

PASQUIN, d'un air badin.

Ordré!

LISETTE.

Oui, ordre, oui: il n'y a point à plaisanter.

PASQUIN, toujours riant.

Et dis-moi, auras-tu de la peine à obéir?

LISETTE.

Et dis-moi, à ton tour, un animal qui me répond sur ce ton-là mérite-t-il qu'il m'en coûte?

PASQUIN, toujours riant.

Tu es fâchée de ce que je ris?

LISETTE, le regardant.

La cervelle t'aurait-elle subitement tourné, par hasard?

PASQUIN.

Point du tout, je n'eus jamais tant de bon sens; ma tête est dans toute sa force.

LISETTE.

C'est donc la tête d'un grand maraud. Ah, l'indigne!

PASQUIN.

Ah, quelles délices! Tu ne m'as jamais rien dit de si touchant.

LISETTE, le considérant.

La maudite race que les hommes! J'aurais juré qu'il m'aimait.

PASQUIN, riant.

Bon, t'aimer! je t'adore.

LISETTE.

Écoute-moi, monstre, et ne réplique plus. Tu diras à ton maître, de la part de madame Dorville,

qu'elle le prie de ne plus parler à Constance; que c'est une liberté qui lui déplaît, et qu'il s'en abstiendra, s'il est galant homme : ce dont l'impudence du valet fait que je doute. Adieu.

PASQUIN.

Oh! j'avoue que je ne me sens pas d'aise, et cependant tu t'abuses : je suis plein d'amour, là, ce qu'on appelle plein : mon cœur en a pour quatre, en vérité; tu le verras.

LISETTE, s'arrêtant.

Je le verrai? Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Je dis..... que tu verras; oui, ce qu'on appelle voir.... Prends patience.

LISETTE, comme à part.

Tout bien examiné, je lui crois pourtant l'esprit en mauvais état.

SCÈNE VIII.

LISETTE, PASQUIN, DAMON.

DAMON.

Ah! Lisette, je te trouve à propos.

LISETTE.

Un peu moins que vous ne pensez. Ne me retenez pas, monsieur; je ne saurais rester : votre homme sait les nouvelles, qu'il vous les dise.

PASQUIN, riant.

Ha, ha, ha. Ce n'est rien, c'est qu'elle a des ordres qui me divertissent. Madame Dorville s'emporte, et prétend que nous supprimions tout commerce avec elle; notre fréquentation dans le jardin n'est pas de son goût, dit-elle. Elle s'imagine que nous lui déplaisons, cette bonne femme !

DAMON.

Comment ?

LISETTE.

Oui, monsieur : voilà ce qui le réjouit; il n'est plus permis à Constance de vous dire le moindre mot. On vous prie de la laisser en repos; vous êtes proscrit; tout entretien nous est interdit avec vous; et même, en vous parlant, je fais actuellement un crime.

DAMON, à Pasquin.

Misérable ! et tu ris de ce qui m'arrive.

PASQUIN.

Oui, monsieur, c'est une bagatelle. Madame Dorville ne sait ce qu'elle dit, ni de qui elle parle. Je vous retiens ce soir à souper chez elle. Votre vin est-il bon, Lisette ?

DAMON.

Tais-toi, faquin; tu m'indignes.

LISETTE, à part, à Damon.

Monsieur, ne lui trouvez-vous pas dans les yeux quelque chose d'égaré ?

PASQUIN, à Damon, en riant.

Elle me croit timbré, n'est-ce pas?

LISETTE.

Voici madame que je vois de loin se promener. Adieu, monsieur, je vous quitte, et je vais la joindre. (Elle sort. Pasquin bat du pied sans parler.)

SCÈNE IX.

DAMON, PASQUIN.

DAMON, se parlant à lui-même.

Que je suis à plaindre!

PASQUIN, froidement.

Point du tout; c'est une erreur.

DAMON.

Va-t'en, va-t'en : il faut effectivement que tu sois ivre ou fou.

PASQUIN, sérieusement.

Erreur sur erreur. Où est votre lettre pour cette madame Dorville?

DAMON.

Ne t'en embarrasse pas. Je vais la lui remettre, dès que j'aurai porté mon argent chez moi. Viens, suis-moi.

PASQUIN, froidement.

Non; je vous attends ici. Allez vite, nous nous amuserions l'un et l'autre, et il n'y a point de temps à perdre. Tenez, prenez ce paquet que je viens de recevoir du facteur, il est de votre père. (Damon prend la lettre, et s'en va en regardant Pasquin.)

SCÈNE X.

Mme DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, seul.

Nos gens s'approchent, ne bougeons. (Il chante.) La, la, rela.

Mme DORVILLE, à Lisette.

Avez-vous parlé à ce garçon de ce que je vous ai dit?

LISETTE.

Oui, madame.

PASQUIN, saluant madame Dorville.

Par ce garçon, n'est-ce pas moi que vous entendez, madame? Oui : je sais ce dont il est question, et j'en ai instruit mon maître. Mais ce n'est pas là votre dernier mot, madame; vous changerez de sentiment, je prends la liberté de vous le dire : nous ne sommes pas si mal dans votre esprit.

Mme DORVILLE.

Vous êtes bien hardi, mon ami; allez, passez votre chemin.

PASQUIN, doucement.

Madame, je vous demande pardon; mais je ne passe point, je reste, je ne vais pas plus loin.

Mme DORVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cet impertinent-là? Lisette, dites-lui qu'il se retire.

LISETTE, en priant Pasquin.

Eh! va-t'en, mon pauvre Pasquin, je t'en prie. (A part.) Voilà une démence bien étonnante! (Et à sa maîtresse.) Madame, c'est qu'il est un peu imbécille.

PASQUIN, souriant froidement.

Point du tout: c'est seulement que je sais dire la bonne aventure. Jamais madame ne séparera sa fille et mon maître. Ils sont faits pour s'aimer; c'est l'avis des astres et le vôtre.

Mme DORVILLE.

Va-t'en. (Regardant Constance.) Ils sont nés pour s'aimer! Ma fille, vous aurait-il entendu dire quelque chose qui ait pu lui donner cette idée? Je me persuade que non; vous êtes trop bien née pour cela.

CONSTANCE, timidement et tristement.

Assurément, ma mère.

Mme DORVILLE.

C'est que Damon vous aura dit, sans doute, quelques galanteries?

CONSTANCE.

Mais, oui.

LISETTE.

C'est un jeune homme fort estimable.

Mme DORVILLE.

Peut-être même vous a-t-il parlé d'amour?

CONSTANCE, tendrement.

Quelques mots approchants.

LISETTE.

Je ne plains pas celle qui l'épousera.

Mme DORVILLE, à Lisette.

Taisez-vous. (A Constance.) Et vous en avez badiné ?

CONSTANCE.

Comme il s'expliquait d'une façon très-respectueuse, et de l'air de la meilleure foi ; que, d'ailleurs, j'étais le plus souvent avec vous, et que je ne prévoyais pas que vous me défendriez de le voir, je n'ai pas cru devoir me fâcher contre un si honnête homme.

Mme DORVILLE, d'un air mystérieux.

Constance, il était temps que vous ne le vissiez plus.

PASQUIN, de loin.

Et moi, je dis que voici le temps qu'ils se verront bien autrement.

Mme DORVILLE.

Retirons-nous, puisqu'il n'y a pas moyen de se défaire de lui.

PASQUIN, à part.

Où est cet étourdi qui ne vient point avec sa lettre ?

SCÈNE XI.

Mme DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN, DAMON, *qui arrête madame Dorville, comme elle s'en va, et la salue, la lettre à la main, sans lui rien dire.*

Mme DORVILLE.

Monsieur, vous êtes instruit de mes intentions, et j'espérais que vous y auriez plus d'égard. Retirez-vous, Constance.

DAMON.

Quoi ! Constance sera privée du plaisir de se promener, parce que j'arrive !

Mme DORVILLE.

Il n'est plus question de se voir, monsieur ; j'ai des vues pour ma fille qui ne s'accordent plus avec de pareilles galanteries. (A Constance.) Retirez-vous donc.

CONSTANCE.

Voilà la première fois que vous me le dites. (Elle part et retourne la tête.)

PASQUIN, à Damon.

Allons, vite, la lettre.

DAMON.

Je suis si mortifié du trouble que je cause ici, que je ne songeais pas à vous rendre cette lettre, madame. (Il lui présente la lettre.)

Mme DORVILLE.

A moi, monsieur ; et de quelle part, s'il vous plaît ?

DAMON.

De mon père, madame.

PASQUIN.

Oui; d'un gentilhomme de votre ancienne connaissance.

LISETTE, à Pasquin, pendant que madame Dorville ouvre le paquet.

Tu ne m'as rien dit de cette lettre.

PASQUIN, vite.

Ne t'abaisse point à parler à un fou.

Mme DORVILLE, à part, en regardant Pasquin.

Ce valet n'est pas si extravagant. (A Damon.) Monsieur, cette lettre me fait grand plaisir; je suis charmée d'apprendre des nouvelles de monsieur votre père.

LISETTE, à Pasquin.

Je te fais réparation.

DAMON.

Oserais-je me flatter que ces nouvelles me seront un peu favorables?

Mme DORVILLE.

Oui, monsieur; vous pouvez continuer de nous voir, je vous le permets; je ne saurais m'en dispenser avec le fils d'un si honnête homme.

LISETTE, à part, à Pasquin.

A merveille, Pasquin.

PASQUIN, à part, à Lisette.

Non; j'extravague.

Mme DORVILLE, à Damon.

Cependant, les vues que j'avais pour ma fille subsistent toujours, et plus que jamais, puisque je la marie incessamment.

DAMON.

Qu'entends-je ?

LISETTE, à part, à Pasquin.

Je n'y suis plus.

PASQUIN.

J'y suis toujours.

Mme DORVILLE.

Suivez-moi dans cette autre allée, Lisette; j'ai à vous parler. (A Damon.) Monsieur, je suis votre servante.

DAMON, tristement.

Non, madame, il vaut mieux que je me retire pour vous laisser libre. (Pasquin et Damon sortent.)

SCÈNE XII.

Mme DORVILLE, LISETTE.

LISETTE.

Hélas ! vous venez de le désespérer.

Mme DORVILLE.

Dis-moi-le naturellement, ma fille a-t-elle de l'inclination pour lui ?

LISETTE.

Ma foi, tenez, c'est lui qu'elle choisirait, si elle était sa maîtresse.

Mme DORVILLE.

Il me paraît avoir du mérite.

LISETTE.

Si vous me consultez, je lui donne ma voix ; je le choisirais pour moi.

Mme DORVILLE.

Et moi je le choisis pour elle.

LISETTE.

Tout de bon?

Mme DORVILLE.

C'est positivement à lui que je destinais Constance.

LISETTE.

Voilà quatre jeunes gens qui seront bien contens.

Mme DORVILLE.

Quatre! Je n'en connais que deux.

LISETTE.

Si fait : Pasquin et moi nous sommes les deux autres.

Mme DORVILLE.

Ne dis rien de ceci à ma fille, non plus qu'à Damon, Lisette. Je veux les surprendre, et c'est aussi l'intention du père qui doit arriver incessamment, et qui me prie de cacher à son fils, s'il aime ma fille, que nous avons dessein d'en faire mon gendre. Il se ménage, dit-il, le plaisir de paraître obliger Damon en consentant à ce mariage.

LISETTE.

Je vous promets le secret. Il faut que Pasquin soit

instruit, et qu'il ait eu ses raisons pour m'avoir tu ce qu'il sait. Je ne m'étonne plus que mes injures l'aient tant diverti; je lui ai donné la comédie, et je prétends qu'il me la rende.

Mme DORVILLE.

Rappelez Constance.

LISETTE.

La voici qui vient vous trouver, et je vais vous aider à la tromper.

SCÈNE XIII.

Mme DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE.

Mme DORVILLE.

Approchez, Constance. Je disais à Lisette que je vais vous marier.

LISETTE, d'un ton froid.

Oui; et depuis que madame m'a confié ses desseins, je suis fort de son sentiment. Je trouve que le parti vous convient.

CONSTANCE, avec une colère contrainte.

Ce ne sont pas là vos affaires.

LISETTE.

Je dois m'intéresser à ce qui vous regarde; et puis on m'a fait l'honneur de me communiquer les choses.

CONSTANCE, à part, à Lisette, en lui faisant la moue.

Vous êtes jolie!

Mme DORVILLE.

Qu'avez-vous, ma fille? Vous me paraissez triste.

CONSTANCE.

Il y a des momens où l'on n'est pas gai.

LISETTE.

Qui est-ce qui n'a pas l'humeur inconstante?

CONSTANCE, toujours piquée.

Qui est-ce qui vous parle?

LISETTE.

Eh! mais je vous excuse.

Mme DORVILLE.

A l'aigreur que vous montrez, Constance, on dirait que vous regrettez Damon..... Vous ne répondez rien?

CONSTANCE.

Mais je l'aurais trouvé assez à mon gré, si vous me l'aviez permis; au lieu que je ne connais pas l'autre.

LISETTE.

Allez, si j'en crois madame, l'autre le vaut bien.

CONSTANCE, à part, à Lisette.

Vous me fatiguez.

Mme DORVILLE.

Damon vous plaît, ma fille? je m'en suis doutée; vous l'aimez.

CONSTANCE.

Non, ma mère; je n'ai pas osé.

LISETTE.

Quand elle l'aimerait, madame, vous connaissez sa soumission, et vous n'avez point de résistance à craindre.

CONSTANCE, à part, à Lisette.

Y a-t-il rien de plus méchant que vous?

Mme DORVILLE.

Ne dissimulez point, ma fille; on peut ou hâter ou retarder le mariage dont il s'agit. Parlez nettement. Est-ce que vous aimez Damon?

CONSTANCE, timidement et hésitant.

Je ne l'ai encore dit à personne.

LISETTE, froidement.

Je suis pourtant une personne, moi.

CONSTANCE.

Vous mentez : je ne vous ai jamais dit que je l'aimais, mais seulement qu'il était aimable. Vous m'en avez dit mille biens vous-même; et puisque ma mère veut que je m'explique avec franchise, j'avoue qu'il m'a prévenue en sa faveur. Je ne demande pourtant pas que vous ayez égard à mes sentimens, ils me sont venus sans que je m'en aperçusse. Je les aurais combattus, si j'y avais pris garde, et je tâcherai de les surmonter, puisque vous me l'ordonnez. Il aurait pu devenir mon époux, si vous l'aviez voulu; il a de la naissance et de la fortune; il m'aime beaucoup, ce qui est avantageux en pareil cas, et ce qu'on ne rencontre pas toujours. Celui que vous me destinez

feindra peut-être plus d'amour qu'il n'en aura; je n'en aurai peut-être point pour lui, quelque envie que j'aie d'en avoir : cela ne dépend pas de nous. Mais n'importe, mon obéissance dépend de moi. Vous rejetez Damon, vous préférez l'autre; je l'épouserai. La seule grâce dont j'ai besoin, c'est que vous m'accordiez du temps pour me mettre en état de vous obéir d'une manière moins pénible.

LISETTE.

Bon ! quand vous aurez vu le futur, vous ne serez peut-être pas fâchée qu'on expédie; et mon avis n'est pas qu'on recule.

CONSTANCE.

Ma mère, je vous conjure de la faire taire : elle abuse de vos bontés; il est indécent qu'un domestique se mêle de cela.

Mme DORVILLE, en s'en allant.

Je pense pourtant comme elle; il sera mieux de ne pas différer votre mariage. Adieu; promenez-vous, je vous laisse. Si vous rencontrez Damon, je vous permets de souffrir qu'il vous aborde. Vous me paraissez si raisonnable, que ce n'est pas la peine de vous rien défendre là-dessus. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

CONSTANCE, LISETTE.

LISETTE, d'un air plaisant.

En vérité, voilà une mère fort raisonnable; aussi elle a un très-bon procédé.

CONSTANCE.

Faites vos réflexions à part, et point de conversation ensemble.

LISETTE.

A la bonne heure; mais je n'aime point le silence, je vous en avertis. Si je ne parle, je m'en vais; vous ne pourrez rester seule, il faudra que vous vous retiriez, et vous ne verrez point Damon. Ainsi, discourons : faites-vous cette petite violence.

CONSTANCE, soupirant.

Ah! eh bien! parlez, je ne vous en empêche pas; mais ne vous attendez pas que je vous réponde.

LISETTE.

Ce n'est pas là mon compte; il faut que vous me répondiez.

CONSTANCE, outrée.

J'aurai le chagrin de me marier au gré de ma mère; mais j'aurai le plaisir de vous mettre dehors.

LISETTE.

Point du tout.

CONSTANCE.

Je serai pourtant la maîtresse.

LISETTE.

C'est à cause de cela que vous me garderez.

CONSTANCE, soupirant.

Ah, quel mauvais sujet! Allons, je ne veux plus me promener, vous n'avez qu'à me suivre.

LISETTE, riant.

Ha, ha! partons.

SCÈNE XV.

DAMON, CONSTANCE, LISETTE.

DAMON, accourant.

Ah! Constance, je vous revois donc encore! Auriez-vous part à la défense qu'on m'a faite? Je me meurs de douleur! Lisette, observe de grâce si madame Dorville ne vient point. (Lisette ne bouge.)

CONSTANCE.

Ne vous adressez point à elle, Damon; elle est votre ennemie et la mienne. Vous dites que vous m'aimez, vous ne savez pas encore que j'y suis sensible; mais le temps nous presse, et je vous l'avoue. Ma mère veut me marier à un autre que je hais, quel qu'il soit.

LISETTE, se retournant.

Je gage que non.

CONSTANCE, à Lisette.

Je vous défends de m'interrompre (A Damon.). Sur tout ce que vous m'avez dit, vous êtes un parti con-

venable. Votre père a sans doute quelques amis à Paris; allez les trouver, engagez-les à parler à ma mère. Quand elle vous connaîtra mieux, peut-être vous préfèrera-t-elle.

DAMON.

Ah! madame, rien ne manque à mon malheur.

LISETTE.

Point de mouvement, croyez-moi; tout est fait, tout est conclu; je vous parle en amie.

CONSTANCE.

Laissez-la dire, et continuez.

DAMON, lui montrant une lettre.

Il ne me servirait à rien d'avoir recours à des amis; on vous a promise d'un côté, et on m'a engagé d'un autre : voici ce que m'écrit mon père. (Il lit.)

« J'arrive incessamment à Paris, mon fils. Je compte « que les affaires de votre charge sont terminées, et que « je n'aurai plus qu'à remplir un engagement que j'ai « pris pour vous, et qui est de terminer votre mariage « avec une des plus aimables filles de Paris. Adieu. »

LISETTE.

Une des plus aimables filles de Paris! Votre père s'y connaît, apparemment?

DAMON.

Eh! n'achevez pas de me désoler.

CONSTANCE, tendrement.

Quelle conjoncture! Il n'y a donc plus de ressource, Damon?

nion as-tu de ma cervelle? Me loges-tu toujours aux Petites-Maisons!

LISETTE.

Non, au lieu d'être fou, tu ne seras plus que sot.

PASQUIN.

Moi, sot! Je ne suis pas tourné dans ce goût-là; tu me menaces de l'impossible.

LISETTE.

Ce n'est pourtant que l'affaire d'un instant. Tiens, tu t'imagines que je serai à toi : point du tout; il faut que je t'oublie, il n'y a plus moyen de te conserver.

PASQUIN.

Tu n'y entends rien, moitié de mon âme.

LISETTE.

Je te dis que tu te blouses, mon butor.

PASQUIN.

Ma poule, votre ignorance est comique.

LISETTE.

Benêt, ta science me fait pitié; veux-tu que je te confonde? Damon devait épouser ma maîtresse, suivant la lettre qu'il a tantôt remise à madame Dorville de la part de son père; on en était convenu, n'est-il pas vrai?

PASQUIN.

Mais effectivement, je sens que ma mine s'allonge. As-tu commerce avec le diable? Il n'y a que lui qui puisse t'avoir révélé cela.

LISETTE.

Il m'a révélé un secret de mince valeur, car tout est changé; votre lettre est venue trop tard; madame Dorville ne peut plus tenir parole, et Constance et moi nous sommes toutes deux arrêtées pour d'autres.

PASQUIN.

Tu m'anéantis!

LISETTE.

Es-tu sot, à présent? Tu en as du moins l'air.

PASQUIN.

J'ai l'air de ce que je suis.

LISETTE, riant.

Ah! ah! ah! ah!...

PASQUIN.

Tu m'assommes! tu me poignardes! je me meurs! j'en mourrai!

LISETTE.

Tu es donc fâché de me perdre? Quelles délices!

PASQUIN.

Ah! scélérate, ah! masque!

LISETTE.

Courage! tu ne m'as jamais rien dit de si touchant.

PASQUIN.

Girouette!

LISETTE.

A merveille, tu régales bien ma vanité; mais écoute, Pasquin, fais-moi encore un plaisir. Celui

que j'épouse à ta place est jaloux; ne te montre plus.

PASQUIN, outré.

Quand je l'aurai étranglé, il sera le maître.

LISETTE, riant.

Tu es ravissant!

PASQUIN.

Je suis furieux; ôte ta cornette, que je te batte.

LISETTE.

Oh! doucement; ceci est brutal.

PASQUIN.

Allons; je cours vite avertir le père de mon maître.

LISETTE.

Le père de ton maître? Est-ce qu'il est ici?

PASQUIN.

L'esprit familier qui t'a dit le reste, doit t'avoir dit sa secrète arrivée.

LISETTE.

Non; tu me l'apprends, nigaud.

PASQUIN.

Que m'importe? Adieu, vous êtes à nous, vos personnes nous appartiennent; il faut qu'on nous en fasse la délivrance, ou que le diable vous emporte, et nous aussi.

LISETTE, l'arrêtant.

Tout beau, ne dérangeons rien; ne va point faire de sottises qui gâteraient tout peut-être. Il n'y a pas le mot de ce que je t'ai dit; la lettre en question est

toujours bonne, et les conventions tiennent; c'est ce que m'a confié madame Dorville, et je me suis divertie de ta douleur, pour me venger de la scène de tantôt.

PASQUIN.

Ah! je respire. Convenons que nous nous aimons prodigieusement; aussi le méritons-nous bien.

LISETTE.

A force de joie, tu deviens fat. Il se fait tard, tu me diras une autre fois pourquoi ton maître se cache: voici l'heure où l'on s'assemble dans la salle du bal; madame Dorville m'a dit qu'elle y mènerait Constance, et je vais voir si elles n'auront pas besoin de moi.

PASQUIN, l'arrêtant.

Attends, Lisette; vois-tu ce domino jaune qui arrive? C'est le chevalier qui vient pour jouer avec mon maître, et qui lui gagnerait le reste de son argent; je vais tâcher de l'amuser, pour l'empêcher d'aller joindre Damon; mais reviens, si tu peux, dans un instant pour m'aider à le retenir.

LISETTE.

Tout à l'heure, je te rejoins; il me vient une idée, et je t'en débarrasserai, laisse-moi faire.

SCÈNE XVII.

PASQUIN, M. ORGON, *en domino pareil à celui que, suivant l'instruction de Pasquin, doit porter le chevalier.*

M. ORGON, un moment démasqué, en entrant.

Voici Pasquin. Au domino que je porte, il me prendra pour le chevalier.

PASQUIN.

Ah ! vraiment, celui-ci n'avait garde de manquer.

M. ORGON, contrefaisant sa voix.

Où est ton maître ?

PASQUIN.

Je n'en sais rien ; et en quelque endroit qu'il soit, il ferait mieux de s'y tenir, il y serait mieux qu'avec vous ; mais il ne tardera pas : attendez.

M. ORGON.

Tu es bien brusque.

PASQUIN.

Vous êtes bien alerte, vous.

M. ORGON.

Ne sais-tu pas que je dois jouer avec ton maître ?

PASQUIN.

Ah ! jouer. Cela vous plaît à dire ; ce sera lui qui jouera ; tout le hasard sera de son côté, toute la fortune du vôtre : vous ne jouez pas, vous ; vous gagnez.

LE CHEVALIER.

C'est peut-être son banquier qui l'a remis.

PASQUIN.

Oh! non, monsieur; il a la somme comptée en bel et bon or; je l'ai vue : ce sont des louis tout frais battus, qui ont une mine.... (A part.) Quel appétit je lui donne! (Haut.) Et vous, monsieur le chevalier, êtes-vous bien riche?

LE CHEVALIER.

Pas mal; et, suivant ta prédiction, je le serai encore davantage.

PASQUIN.

Non. Je viens de tirer votre horoscope, et je m'étais trompé tantôt : mon maître perdra peut-être, mais vous ne gagnerez point.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que tu veux dire?

PASQUIN.

Je ne saurais vous l'expliquer; les astres ne m'en ont pas dit davantage; ce qu'on lit dans le ciel est écrit en si petit caractère!

LE CHEVALIER.

Et tu n'es pas, je pense, un grand astrologue.

PASQUIN.

Vous verrez, vous verrez. Tenez, je déchiffre encore qu'aujourd'hui vous devez rencontrer sur votre chemin un fripon qui vous amusera, qui se moquera de vous, et dont vous serez la dupe.

LE CHEVALIER.

Quoi! qui gagnera mon argent?

PASQUIN.

Non; mais qui vous empêchera d'avoir celui de mon maître.

LE CHEVALIER.

ais-toi, mauvais bouffon.

PASQUIN.

J'aperçois aussi, dans votre étoile, un domino qui vous portera malheur; il sera cause d'une méprise qui vous sera fatale.

LE CHEVALIER, sérieusement.

Ne vois-tu pas aussi dans mon étoile, que je pourrais me fâcher contre toi?

PASQUIN.

Oui, cela y est encore; mais je vois qu'il ne m'en arrivera rien.

LE CHEVALIER.

Prends-y garde. C'est peut-être le petit caractère qui t'empêche d'y lire des coups de bâton. Laisse là tes contes; ton maître ne vient point, et cela m'impatiente.

PASQUIN, froidement.

Il est même écrit que vous vous impatienterez.

LE CHEVALIER.

Parle; t'a-t-il assuré qu'il viendrait?

PASQUIN.

Un peu de patience.

LE CHEVALIER.

C'est que je n'ai qu'un quart d'heure à lui donner.

PASQUIN.

Malepeste ! le mauvais quart d'heure !

LE CHEVALIER.

Je vais toujours l'attendre dans le cabinet de la salle.

PASQUIN.

Eh ! non, monsieur ; j'ai ordre de rester ici avec vous.

SCÈNE XX.

PASQUIN, LE CHEVALIER, LISETTE.

LISETTE, masquée.

Monsieur le chevalier, je vous cherche pour vous dire un mot. Une belle dame, riche et veuve, et qui est dans une des salles du bal, voudrait vous parler.

LE CHEVALIER.

A moi ?

LISETTE.

A vous-même. Cet entretien-là peut vous mettre en jolie posture. Il y a long-temps qu'on vous connaît ; on est sage ; on vous aime ; on a vingt-cinq mille livres de rente, et vous pouvez mener tout cela bien loin. Suivez-moi.

PASQUIN, à part.

C'est Lisette. (Haut.) Monsieur, vous avez donné parole à mon maître ; il va venir avec un sac plein

d'or, et cela se gagne encore plus vite qu'une femme. Que la veuve attende.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet impertinent qui vous retient? Venez. (Elle le prend par la main.)

PASQUIN, prenant aussi le chevalier par le bras.

Soubrette d'aventurière, vous ne l'aurez point; votre action est contre la police.

LISETTE, en colère.

Comment! soubrette d'aventurière! on insulte ma maîtresse; et vous le souffrez, et vous ne venez pas! je vais dire à madame de quelle façon on m'a reçue.

LE CHEVALIER, la retenant.

Un moment. C'est un coquin qui ne m'appartient point. Tais-toi, insolent.

PASQUIN.

Mais, songez donc au sac.

LISETTE.

Je rougis pour madame, et je pars.

PASQUIN.

Pour épouser madame, il faut du temps; pour acquérir cet or, il ne faut qu'une minute.

LISETTE, en colère.

Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER.

Arrêtez, je vous suis. (A Pasquin.) Dis à ton maître que je reviendrai.

PASQUIN, le prenant à quartier, et tout bas.

Je vous avertis qu'il y a ici d'autres joueurs qui le guettent.

LE CHEVALIER.

Oh ! que ne vient-il ? Marchons.

SCÈNE XXI.

M. ORGON, DAMON, PASQUIN, LISETTE, LE CHEVALIER.

DAMON, démasqué.

Ah ! le maudit coup !

LE CHEVALIER.

Eh ! d'où sortez-vous donc ? Je vous attendais.

DAMON.

Que vois-je ? Ce n'est donc pas contre vous que j'ai joué ?

LE CHEVALIER.

Non ; votre fourbe de valet m'a dit que vous n'étiez pas arrivé. (A Pasquin.) Tu m'amusais donc ?

PASQUIN.

Oui, pour accomplir la prophétie.

LE CHEVALIER.

Damon, je ne saurais rester ; une affaire m'appelle ailleurs. (A Lisette.) Conduisez-moi.

LISETTE, se démasquant.

Ce n'est pas la peine ; je vous amusais aussi, moi.

(Elle se retire.)

DAMON, à M. Orgon, masqué.

A qui donc ai-je eu affaire? Qui êtes-vous, masque?

M. ORGON.

Que vous importe? Vous n'avez point à vous plaindre, j'ai joué avec honneur.

DAMON.

Assurément. Mais, après tout ce que j'ai perdu, vous ne sauriez me refuser de jouer encore cent louis sur ma parole.

M. ORGON.

Le ciel m'en préserve! Je n'irai point vous jeter dans l'embarras où vous seriez, si vous les perdiez. Vous êtes jeune, vous dépendez apparemment d'un père; je me reprocherais de profiter de l'étourdissement où vous êtes, et d'être, pour ainsi dire, le complice du désordre où vous voulez vous jeter. J'ai même regret d'avoir tant joué; votre âge, et la considération de ceux à qui vous appartenez, devaient m'en empêcher. Croyez-moi, monsieur; vous me paraissez un jeune homme plein d'honneur, n'altérez point votre caractère par une aussi dangereuse habitude que l'est celle du jeu, et craignez d'affliger un père, à qui je suis sûr que vous êtes cher.

DAMON.

Vous m'arrachez des larmes, en me parlant de lui; mais je veux savoir avec qui j'ai joué. Êtes-vous digne du discours que vous me tenez?

M. ORGON, se démasquant.

Jugez-en vous-même.

DAMON, se jetant à ses genoux.

Ah ! mon père, je vous demande pardon.

LE CHEVALIER, à part.

Son père !

M. ORGON, relevant son fils.

J'oublie tout, mon fils ; si cette scène-ci vous corrige, ne craignez rien de ma colère. Je vous connais, et ne veux vous punir de vos fautes qu'en vous donnant de nouveaux témoignages de ma tendresse ; ils feront plus d'effet sur votre cœur que mes reproches.

DAMON, se rejetant à ses genoux.

Eh bien ! mon père, laissez-moi encore vous jurer à genoux que je suis pénétré de vos bontés ; que vos ordres, que vos moindres volontés me seront désormais sacrés ; que ma soumission durera autant que ma vie, et que je ne vois point de bonheur égal à celui d'avoir un père qui vous ressemble.

LE CHEVALIER, à M. Orgon.

Voilà qui est fort touchant ; mais j'allais lui donner sa revanche ; j'offre de vous la donner à vous-même.

M. ORGON.

On n'en a que faire, monsieur. Mais, qui vient à nous ? (Le chevalier sort.)

SCÈNE XXII.

Mme DORVILLE, CONSTANCE, M. ORGON, DAMON, LISETTE, PASQUIN.

Mme DORVILLE, à Constance.

Allons, ma fille, il est temps de se retirer. Que vois-je? monsieur Orgon!

M. ORGON.

Oui, madame, c'est moi-même; et j'allais dans le moment me faire connaître; je m'étais fait un plaisir de vous surprendre.

Mme DORVILLE.

Ma fille, saluez monsieur; il est le père de l'époux que je vous destine.

CONSTANCE.

Non, ma mère; vous êtes trop bonne pour me le donner; et je suis obligée de dire naturellement à monsieur que je n'aimerai point son fils.

DAMON.

Qu'entends-je?

M. ORGON.

Après cet aveu-là, madame, je crois qu'il ne doit plus être question de notre projet.

Mme DORVILLE.

Plus que jamais; je vous assure que votre fils l'épousera.

CONSTANCE.

Vous me sacrifierez donc, ma mère?

M. ORGON.

Non certes, c'est à quoi madame Dorville voudra bien que je ne consente jamais. Allons, mon fils; je vous croyais plus heureux; retirons-nous. (A madame Dorville.) Demain, madame, j'aurai l'honneur de vous voir chez vous. (A Damon.) Suivez-moi.

CONSTANCE.

Damon! mais ce n'est pas de lui que je parle.

DAMON.

Ah, madame!

M. ORGON.

Quoi! belle Constance, ignoriez-vous que Damon est mon fils?

CONSTANCE.

Je ne le savais pas. J'obéirai donc.

Mme DORVILLE.

Vous voyez bien qu'ils sont assez d'accord. Ce n'est pas la peine de rentrer dans le bal, je pense; allons souper chez moi.

M. ORGON, lui donnant la main.

Allons, madame.

PASQUIN, à Lisette.

Je demandais tantôt si votre vin était bon; c'est moi qui vais t'en dire des nouvelles.

FIN DE LA JOIE IMPRÉVUE.

LES SINCÈRES,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 13 janvier 1739.

JUGEMENT

SUR

LES SINCÈRES.

C'EST une rare et belle chose que d'être sincère; mais il est plus rare et plus beau de savoir supporter chez les autres la sincérité qui nous montre nos imperfections : l'on peut même dire que cette vertu, si elle n'est adroitement tempérée de réserve, risquera toujours de faire plus de mal que de bien. Mais entre un homme et une femme qui s'aiment, elle se gardera de jamais s'immiscer en tiers, si elle ne veut effaroucher l'amour. La réputation de sincérité est un avantage précieux dont un amant pourra se servir auprès de sa maîtresse, pour doubler le prix de ses éloges : qu'il s'en tienne toutefois à sa réputation et ne cherche point à la justifier; l'amour se soutient par l'illusion, et n'a pas de plus grand ennemi que la vérité. Pourquoi deux époux ne restent-ils pas toujours dans le premier enchantement qu'ils croyaient éterniser? Pour bien des causes, qu'on me permettra de ne pas énumérer, d'autant plus qu'elles peuvent se réduire toutes à une seule : ils ont bientôt fait réciproquement la découverte de leurs défauts, et ils n'ont pu se cacher qu'ils avaient fait cette découverte humiliante pour l'un et pour l'autre; tout a pu le leur révéler, leur silence, aussi bien que de franches explications.

Sachons donc un peu dissimuler, même dans le ma-

riage, s'il est possible, et hors du mariage, à plus forte raison. Après le bonheur d'être aveugle, il reste encore la ressource de le paraître, pour ne pas empoisonner soi-même le peu de plaisirs incomplets qui ont été accordés à l'homme sur la terre. « Donnez une rose à un enfant, a dit Bernardin de Saint-Pierre : d'abord il en jouit, bientôt il veut la connaître. Il l'examine, puis il en détache les feuilles l'une après l'autre, et quand il en connaît l'ensemble il n'a plus de rose. » C'est une folie, sans doute; mais quelle plus grande folie, si cette rose était douée de sentiment et susceptible de colère, de lui dire : Je sais maintenant ce que c'est que la rose que nous admirons ! Ainsi font beaucoup de gens, ainsi font les *Sincères*, dont Marivaux nous va peindre l'engouement, les querelles et la rupture : et, convenons-en d'avance, leur exemple ne corrigera personne.

La marquise et Ergaste se font tous deux montrer au doigt dans le monde pour leur sincérité, dont toutefois le caractère ne laisse pas d'être différent. La marquise est vaine, envieuse, caustique; elle ne semble dire la vérité aux autres que pour humilier leur orgueil : elle s'estime trop pour leur témoigner quelque estime. Ergaste, au premier abord, paraît être franc et vrai avec plus de simplicité; mais on s'aperçoit aisément qu'il court après la réputation d'homme sincère, pour avoir quelque chose qui le distingue du commun des hommes; c'est par là qu'il veut être estimé et avoir le droit de s'estimer lui-même : du reste, incapable d'aucune méchanceté, et disant tout uniment ce qu'il voit, sans amertume comme sans indulgence.

Ces deux personnages se sont rencontrés, et se sont pris l'un pour l'autre d'une belle et subite passion : ils

croient s'aimer pour leur sincérité; mais c'est que jusque-là ils n'ont pas eu occasion d'en faire preuve l'un à l'égard de l'autre. Leurs gens trouveront moyen de les brouiller, car ils y ont intérêt. Frontin a courtisé précédemment une suivante d'Araminte, et voudrait voir cette dame enlever Ergaste à la marquise; Lisette a jeté les yeux sur le valet d'un certain Dorante, que, selon elle, la marquise devrait préférer. Que faire cependant pour rompre l'union si bien assortie, en apparence, des deux sincères? Lisette et Frontin, en présence de Dorante et d'Araminte, affectent des airs méprisans, l'un pour la marquise, l'autre pour Ergaste. Dorante et Araminte prennent vivement le parti de ces deux personnes qu'ils aiment encore, quoique infidèles. Au milieu de cette grande discussion survient Ergaste, dont Frontin invoque le témoignage par cette question perfide : « La plus belle femme du monde, est-ce la marquise? » Son maître lui répond que la marquise est plutôt aimable que belle, et que, sans aller plus loin, Araminte a les traits plus réguliers. Dans une conversation qu'il ne tarde pas à avoir avec la marquise, Ergaste convient franchement qu'il a aimé une autre femme avant elle, et autant qu'elle; il lui fait plusieurs aveux non moins naïfs, lui parle de la beauté d'Araminte, et la pousse enfin à s'écrier avec dépit : « Quand on a le goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincère! » Lisette vient à propos pour raconter à sa maîtresse qu'elle a été mise par Frontin beaucoup au-dessous d'Araminte pour la beauté; qu'Ergaste a extrêmement loué l'avis de ce Pâris en livrée; que Dorante seul l'a réfuté avec chaleur : Lisette, comme de raison, exagère les torts de celui qu'elle veut écarter. La marquise reste en tête-à-tête avec Ergaste et lui énumère, à son

tour, et avec moins de mesure (car elle est femme et offensée), tous les défauts qui le rendent haïssable. Les deux sincères se quittent furieux, et n'osant le paraître, habitués qu'ils sont à s'applaudir mutuellement de leur sincérité. On prévoit dès-lors qu'Araminte consolera Ergaste des rigueurs de la marquise, qui donnera sa main à Dorante.

Cette pièce est plutôt un proverbe qu'une comédie. Peu ou point d'action, une intrigue faiblement nouée et dont on entrevoit tout d'abord le dénouement; mais, en revanche, une donnée principale aussi vraie que neuve, des détails spirituels, quelques situations plaisantes, et, ce qui est plus rare chez Marivaux comme chez la plupart de nos auteurs comiques, plusieurs mots d'un naturel parfait; voilà des qualités et des imperfections avec lesquelles il était également possible de tomber ou de réussir. Aussi *les Sincères* furent-ils très-bien accueillis le premier jour, et moins bien ensuite. On peut expliquer cette contradiction du public. Le premier jour, le parterre se composait uniquement, à cette époque, des meilleurs juges : ils auront su gré à l'auteur de tous les mérites de bon ton et de bon goût qui distinguent sa légère esquisse de mœurs, et lui auront pardonné de n'y avoir pas mis plus d'action. Le lendemain et les autres jours, ce tort n'aura pu être racheté aux yeux du nouveau public par des qualités trop fines et trop délicates pour le frapper; l'auteur aura été jugé et sifflé par la tourbe dont l'argent seul est bon, par le clerc qui peut, *pour quinze sous, traiter de visigoths tous les vers de Corneille.*

Encore un mot. De notre temps, quel est le jour où est prononcé sur une pièce l'arrêt qu'on ne devra pas réformer? A la première représentation viennent bien en-

core les amateurs éclairés ; mais derrière eux siégent les souteneurs à gages, dont l'autorité bruyante étouffe dans un long et unanime applaudissement tout suffrage impartial. Le lendemain, arrive la foule moutonnière, pour qui d'ordinaire un succès du premier jour est chose sacrée. Reste donc le temps seul pour faire justice des mauvais ouvrages, qui s'éteignent et meurent de leur belle mort, quand le public trop patient commence à périr d'ennui.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
DORANTE.
ARAMINTE.
ERGASTE.
LISETTE, suivante de la marquise.
FRONTIN, valet d'Ergaste.

La scène se passe à la campagne, chez la marquise.

LES SINCÈRES.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

(Ils entrent chacun d'un côté.)

LISETTE.

Ah! mons Frontin, puisque je vous trouve, vous m'épargnez la peine de parler à votre maître de la part de ma maîtresse. Dites-lui qu'actuellement elle achève une lettre qu'elle voudrait bien qu'il envoyât à Paris porter avec les siennes; entendez-vous? Adieu.

(Elle s'en va, puis s'arrête.)

FRONTIN, à part.

Serviteur. On dirait qu'elle ne se soucie point de moi; je pourrais donc me confier à elle : mais la voilà qui s'arrête.

LISETTE, à part.

Il ne me retient point, c'est bon signe. (Haut, à Frontin.) Allez donc.

FRONTIN.

Il n'y a rien qui presse; monsieur a plusieurs lettres à écrire, à peine commence-t-il la première. Ainsi soyez tranquille.

LISETTE.

Mais il serait bon de le prévenir, de crainte...

FRONTIN.

Je n'en irai pas un moment plus tôt ; je sais mon compte.

LISETTE.

Oh ! je reste donc pour prendre mes mesures, suivant le temps qu'il vous plaira de prendre pour vous déterminer.

FRONTIN, à part.

Ah ! nous y voilà ; je me doutais bien que je ne lui étais pas indifférent ; cela était trop difficile. (A Lisette.) De conversation, il ne faut point en attendre, je vous en avertis ; je m'appelle Frontin le taciturne.

LISETTE.

Bien vous en prend, car je suis muette.

FRONTIN.

Coiffée comme vous l'êtes, vous aurez de la peine à le persuader.

LISETTE.

Je me tais cependant.

FRONTIN.

Oui, vous vous taisez en parlant.

LISETTE, à part.

Ce garçon-là ne m'aime point ; je puis me fier à lui.

FRONTIN.

Tenez, je vous vois venir ; abrégeons. Comment m trouvez-vous ?

LISETTE.

Moi ! je ne vous trouve rien.

FRONTIN.

Je dis : Que pensez-vous de ma figure ?

LISETTE.

De votre figure ? mais est-ce que vous en avez une? je ne la voyais pas ; auriez-vous par hasard dans l'esprit que je songe à vous?

FRONTIN.

C'est que ces accidens-là me sont si familiers.

LISETTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme si vous n'étiez pas au monde. Et moi, comment me trouvez-vous à mon tour ?

FRONTIN.

Vous venez de me voler ma réponse.

LISETTE.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Vous êtes jolie, dit-on.

LISETTE.

Le bruit en court.

FRONTIN.

Sans ce bruit-là, je n'en saurais pas le moindre mot.

LISETTE, joyeuse.

Grand-merci ! vous êtes mon homme; voilà ce que je demandais.

FRONTIN, joyeux.

Vous me rassurez, mon mérite m'avait fait peur.

LISETTE, riant.

On appelle cela avoir peur de son ombre.

FRONTIN.

Je voudrais pourtant de votre part quelque chose de plus sûr que l'indifférence ; il serait à souhaiter que vous aimassiez ailleurs.

LISETTE.

Monsieur le fat, j'ai votre affaire. Dubois, que monsieur Dorante a laissé à Paris, et auprès de qui vous n'êtes qu'un magot, a toute mon inclination ; prenez seulement garde à vous.

FRONTIN.

Marton, l'incomparable Marton, qu'Araminte n'a pas amenée avec elle, et devant qui toute soubrette est plus ou moins guenon, est la souveraine de mon cœur.

LISETTE.

Qu'elle le garde. Grâce au ciel, nous voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos maîtres.

FRONTIN.

Oui, ma fille : rompons, brisons, détruisons ; c'est à quoi j'aspirais.

LISETTE.

Ils s'imaginent sympathiser ensemble, à cause de leur prétendu caractère de sincérité.

FRONTIN.

Pourrais-tu me dire au juste le caractère de ta maîtresse?

LISETTE.

Il y a bien des choses dans ce portrait-là. En gros, je te dirai qu'elle est vaine, envieuse et caustique; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités; impitoyablement muette à cette égard, et muette de mauvaise humeur; fière de son caractère sec et formidable qu'elle appelle austérité de raison : elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, et se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié pourvu qu'elle y prime, il faut que son amie soit sa sujette, et jouisse avec respect de ses bonnes grâces : c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui vous le permet; vous êtes à elle, vous la servez, et elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons; sans son esprit qui la rend méchante, elle aurait le meilleur cœur du monde : vos louanges la chagrinent, dit-elle; mais c'est comme si elle vous disait, Louez-moi encore du chagrin qu'elles me font.

FRONTIN.

Ah ! l'espiègle.

LISETTE.

Quant à moi, j'ai là-dessus une petite manière qui l'enchante; c'est que je la loue brusquement, du ton dont on querelle; je boude en la louant, comme si je la grondais d'être louable : et voilà surtout l'espèce d'éloges qu'elle aime, parce qu'ils n'ont pas l'air d'être flatteurs, et que sa vanité hypocrite peut les savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste et qui la

coiffe. Dans les premiers jours je tâchai de faire de mon mieux, je déployai tout mon savoir faire. Eh! mais, Lisette, finis donc, me disait-elle, tu y regardes de trop près; tes scrupules m'ennuient. Moi, j'eus la bêtise de la prendre au mot, et je n'y fis plus tant de façons; je l'expédiais un peu aux dépens des grâces. Oh! ce n'était pas là son compte : aussi me brusquait-elle; je la trouvais aigre, acariâtre. Que vous êtes gauche! laissez-moi; vous ne savez ce que vous faites. Ouais, dis-je, d'où cela vient-il? je le devinai : c'est que c'était une coquette qui voulait l'être sans que je le susse, et qui prétendait que je le fusse pour elle; son intention, ne vous déplaise, était que je fisse violence à la profonde indifférence qu'elle affectait là-dessus. Il fallait que je servisse sa coquetterie sans la connaître; que je prisse cette coquetterie sur mon compte, et que madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art, sans qu'il y eût de sa faute.

FRONTIN.

Ah! le bon petit caractère pour nos desseins!

LISETTE.

Et ton maître?

FRONTIN.

Oh! ce n'est pas de même; il dit ce qu'il pense de tout le monde, mais il n'en veut à personne : ce n'est pas par malice qu'il est sincère, c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par là. Si, pour paraître franc, il fallait mentir, il mentirait : c'est un homme qui vous demanderait volontiers, non pas, m'estimez-

vous? mais, êtes-vous étonné de moi? Son but n'est pas de persuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il est autrement fait qu'eux, qu'il ne ressemble qu'à lui. Ordinairement, vous fâchez les autres en leur disant leurs défauts; vous le chatouillez, lui, vous le comblez d'aise en lui disant les siens, parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir: aussi personne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même; il en dit plus qu'il n'en sait. A son compte, il est si imprudent, il a si peu de capacité, il est si borné, quelquefois si imbécille: je l'ai entendu s'accuser d'être avare, lui qui est libéral; sur quoi on lève les épaules, et il triomphe. Il est connu partout pour un homme de cœur, et je ne désespère pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron; car plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses, et plus il a du goût à les faire, à cause du caractère original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de son ami; brouillez-vous avec lui, la recette est sûre: vanter son ami, cela est trop peuple; mais louer son ennemi, le porter aux nues, voilà le beau! Je te l'achèverai par un trait. L'autre jour, un homme contre qui il avait un procès presque sûr vint lui dire: Tenez, ne plaidons plus; jugez vous-même, je vous prends pour arbitre, je m'y engage. Là-dessus voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire; le voilà qui pèse, qui prononce gravement contre lui, et qui perd son procès pour gagner la réputation de s'être condamné

lui-même : il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde.

LISETTE.

Ah çà! profitons de leur marotte, pour les brouiller ensemble; inventons, s'il le faut; mentons; peut-être même nous en épargneront-ils la peine.

FRONTIN.

Oh! je ne me soucie pas de cette épargne-là : je mens fort aisément, cela ne me coûte rien.

LISETTE.

C'est-à-dire que vous êtes né menteur; chacun a ses talens. Ne pourrons-nous pas imaginer d'avance quelque matière de combustion toute prête? nous sommes gens d'esprit.

FRONTIN.

Attends, je rêve.

LISETTE.

Chut! voici ton maître.

FRONTIN.

Allons donc achever ailleurs.

LISETTE.

Je n'ai pas le temps; il faut que je m'en aille.

FRONTIN.

Eh bien! dès qu'il n'y sera plus, auras-tu le temps de revenir? je te dirai ce que j'imagine.

LISETTE.

Oui; tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart d'heure. Adieu.

FRONTIN.

Eh! à propos, puisque voilà Ergaste, parle-lui de la lettre de madame la marquise.

LISETTE.

Soit.

SCÈNE II.

ERGASTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Monsieur, Lisette a un mot à vous dire.

LISETTE.

Oui, monsieur. Madame la marquise vous prie de n'envoyer votre commissionnaire à Paris, qu'après qu'elle lui aura donné une lettre.

ERGASTE, *s'arrêtant.*

Hem!

LISETTE, *haussant le ton.*

Je vous dis qu'elle vous prie de n'envoyer votre messager qu'après qu'il aura reçu une lettre d'elle.

ERGASTE.

Qu'est-ce qui me prie?

LISETTE, *plus haut.*

C'est madame la marquise.

ERGASTE.

Ah! oui, j'entends.

LISETTE, *à Frontin.*

Cela est bien heureux! Heu! le haïssable homme!

FRONTIN, à Lisette.

Conserve-lui ces bons sentimens; nous en ferons quelque chose. (Il sort avec Lisette.)

SCÈNE III.

ARAMINTE, ERGASTE, *rêvant.*

ARAMINTE.

Me voyez-vous, Ergaste?

ERGASTE, toujours rêvant.

Oui; voilà qui est fini, vous dis-je; j'entends.

ARAMINTE.

Qu'entendez-vous?

ERGASTE.

Ah! madame, je vous demande pardon; je croyais parler à Lisette.

ARAMINTE.

Je venais à mon tour rêver dans cette salle.

ERGASTE.

J'y étais à peu près dans le même dessein.

ARAMINTE.

Souhaitez-vous que je vous laisse seul et que je passe sur la terrasse? cela m'est indifférent.

ERGASTE.

Comme il vous plaira, madame.

ARAMINTE.

Toujours de la sincérité; mais avant que je vous

quitte, dites-moi, je vous prie, à quoi vous rêvez tant; serait-ce à moi par hasard?

ERGASTE.

Non, madame.

ARAMINTE.

Est-ce à la marquise?

ERGASTE.

Oui, madame.

ARAMINTE.

Vous l'aimez donc?

ERGASTE.

Beaucoup.

ARAMINTE.

Et le sait-elle?

ERGASTE.

Pas encore; j'ai différé jusqu'ici de le lui dire.

ARAMINTE.

Ergaste, entre nous, je serais fondée à vous appeler infidèle.

ERGASTE.

Moi, madame?

ARAMINTE.

Vous-même; il est certain que vous m'aimiez avant de venir ici.

ERGASTE.

Vous m'excuserez, madame.

ARAMINTE.

J'avoue que vous ne me l'avez pas dit; mais vous avez eu des empressemens pour moi; ils étaient même fort vifs.

ERGASTE.

Cela est vrai.

ARAMINTE.

Et si je ne vous avais pas amené chez la marquise, vous m'aimeriez actuellement.

ERGASTE.

Je crois que la chose était immanquable.

ARAMINTE.

Je ne vous blâme point; je n'ai rien à disputer à la marquise, elle l'emporte sur moi.

ERGASTE.

Je ne dis pas cela; votre figure ne le cède pas à la sienne.

ARAMINTE.

Lui trouvez-vous plus d'esprit qu'à moi?

ERGASTE.

Non; vous en avez pour le moins autant qu'elle.

ARAMINTE.

En quoi me la préférez-vous donc? ne m'en faites point mystère.

ERGASTE.

C'est que, si elle vient à m'aimer, je m'en fierai plus à ce qu'elle me dira qu'à ce que vous m'auriez dit.

ARAMINTE.

Comment! me croyez-vous fausse?

ERGASTE.

Non; mais vous êtes si gracieuse, si polie!

ARAMINTE.

Eh bien! est-ce un défaut?

ERGASTE.

Oui; car votre douceur naturelle et votre politesse m'auraient trompé; elles ressemblent à de l'inclination.

ARAMINTE.

Je n'ai pas cette politesse et cet air de douceur avec tout le monde : mais il n'est plus question du passé; voici la marquise; ma présence vous gênerait, et je vous laisse.

ERGASTE, à part.

Je suis content de tout ce qu'elle m'a dit; elle m'a parlé assez uniment.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

Ah! vous voici, Ergaste? je n'en puis plus! j'ai le cœur affadi des douceurs de Dorante que je quitte; je me mourais déjà des sots discours de cinq ou six personnes d'avec qui je sortais, et qui me sont venues voir. Vous êtes bien heureux de ne vous y être pas trouvé. La sotte chose que l'humanité! qu'elle est ridicule! que de vanité! que de duperies! que de petitesse! et tout cela, faute de sincérité de part et d'autre. Si les hommes voulaient se parler franche-

marquez mes gestes et mes attitudes; voyez mes grâces dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis; voyez mon air fin, mon air leste, mon air cavalier, mon air dissipé; en voulez-vous du vif, du fripon, de l'agréablement étourdi? en voilà. Il dirait volontiers à tous les amans : n'est-il pas vrai que ma figure vous chicane? à leurs maîtresses : où en serait votre fidélité, si je voulais? à l'indifférente : vous n'y tenez point; je vous réveille, n'est-ce pas? à la prude : vous me lorgnez en dessous? à la vertueuse : vous résistez à la tentation de me regarder? à la jeune fille : avouez que votre cœur est ému? Il n'y a pas jusqu'à la personne âgée, qui, à ce qu'il croit, dit en elle-même en le voyant : Quel dommage que je ne sois plus jeune!

ERGASTE, riant.

Ah, ah, ah! je voudrais bien que le personnage vous entendît.

LA MARQUISE.

Il sentirait que je n'exagère pas d'un mot. Il a parlé d'un mariage qui a pensé se conclure pour lui, mais que trois ou quatre femmes jalouses, désespérées et méchantes, ont trouvé sourdement le secret de faire manquer. Cependant il ne sait pas encore ce qui arrivera : il n'y a que les parens de la fille qui se soient dédits; mais elle n'est pas de leur avis. Il sait de bonne part qu'elle est triste, qu'elle est changée; il est même question de pleurs; elle ne l'a pourtant vu que deux fois. Et ce que je vous dis là, je vous le rends un peu plus clairement qu'il ne l'a conté. Un fat se doute

toujours un peu qu'il l'est; et, comme il a peur qu'on ne s'en doute aussi, il biaise, il est fat le plus modestement qu'il lui est possible; et c'est justement cette modestie-là qui rend sa fatuité sensible.

ERGASTE, riant.

Vous avez raison.

LA MARQUISE.

A côté de lui était une nouvelle mariée, d'environ trente ans, de ces visages d'un blanc fade, et qui font une physionomie longue et sotte; et cette nouvelle épousée, telle que je vous la dépeins, avec ce visage qui, à dix ans, était antique, prenait des airs enfantins dans la conversation; vous eussiez dit d'une petite fille qui vient de sortir de dessous l'aîle de père et mère. Figurez-vous qu'elle est étonnée de la nouveauté de son état; elle n'a point de contenance assurée; ses innocens appas sont encore tout confus de son aventure. Elle n'est pas encore bien sûre qu'il soit honnête d'avoir un mari; elle baisse les yeux, quand on la regarde; elle ne croit pas qu'il lui soit permis de parler, si on ne l'interroge; elle me faisait toujours une inclination de tête, en me répondant, comme si elle m'avait remerciée de la bonté que j'avais de faire comparaison avec une personne de son âge; elle me traitait comme une mère, moi qui suis plus jeune qu'elle : ah, ah, ah!

ERGASTE.

Ah, ah, ah! il est vrai que, si elle a trente ans, elle est à peu près votre aînée de deux.

LA MARQUISE.

De près de trois, s'il vous plaît [1].

ERGASTE, riant.

Est-ce là tout?

LA MARQUISE.

Non; car il faut que je me venge de tout l'ennui que m'ont donné ces originaux. Vis-à-vis de la petite fille de trente ans, était une assez grosse et grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui nous étalait glorieusement son embonpoint, et qui prend l'épaisseur de ses charmes pour de la beauté. Elle est veuve, fort riche, et il y avait auprès d'elle un jeune homme, un cadet qui n'a rien, et qui s'épuise en platitudes pour lui faire sa cour. On a parlé du dernier bal de l'Opéra : J'y étais, a-t-elle dit, et j'y trompai mes meilleurs amis; ils ne me reconnurent point. Vous! madame, a-t-il repris, vous n'êtes pas reconnaissable! Ah! je vous en défie; je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête. Eh! comment cela, monsieur? Oui, madame, à je ne sais quoi de noble et d'aisé qui ne pouvait appartenir qu'à vous; et puis vous ôtâtes un gant; et comme, grâce au ciel, nous avons une main qui ne ressemble guère à d'autres, en la voyant je vous nommai. Et cette main

---

[1] *De près de trois ans, s'il vous plaît.* Cette brusque réplique de la marquise fait déjà pressentir qu'Ergaste fera mal d'être trop sincère avec elle. Il est inutile, au reste, de signaler au lecteur la vérité si spirituelle et si malicieuse des divers portraits que trace en courant la marquise. C'est là le style de la bonne comédie.

sans pair, si vous l'aviez vue, monsieur, est assez blanche, mais large, ne vous déplaise, mais charnue, mais boursoufflée, mais courte, et tient au bras le mieux nourri que j'aie vu de ma vie. Je vous en parle savamment; car la grosse dame au grand air de tête prit long-temps du tabac pour exposer cette main unique, qui a de l'étoffe pour quatre, et qui finit par des doigts d'une grosseur, d'une brièveté, à la différence de ceux de la petite fille de trente ans qui sont comme des filets.

ERGASTE, riant.

Un peu de variété ne gâte rien.

LA MARQUISE.

Notre cercle finissait par un petit homme qu'on trouvait si plaisant, si sémillant, qui ne dit rien et qui parle toujours; c'est-à-dire qu'il a l'action vive, l'esprit froid et la parole éternelle. Il était auprès d'un homme grave qui décide par monosyllabes, et dont la compagnie paraissait faire grand cas; mais, à vous dire vrai, je soupçonne que tout son esprit est dans sa perruque : elle est ample et respectable, et je le crois fort borné quand il ne l'a pas. Les grandes perruques m'ont si souvent trompée, que je n'y crois plus.

ERGASTE, riant.

Il est constant qu'il est de certaines têtes sur lesquelles elles en imposent.

LA MARQUISE.

Grâce au Ciel, la visite a été courte; je n'aurais pu

la soutenir long-temps, et je viens respirer avec vous. Quelle différence de vous à tout le monde! Mais dites; sérieusement, vous êtes donc un peu content de moi ?

ERGASTE.

Plus que je ne puis dire.

LA MARQUISE.

Prenez garde, car je vous crois à la lettre. Vous répondrez de ma raison là-dessus; je vous l'abandonne.

ERGASTE.

Prenez garde aussi de m'estimer trop.

LA MARQUISE.

Vous, Ergaste? vous êtes un homme admirable. Vous me diriez que je suis parfaite, que je n'en appellerais pas; je ne parle pas de la figure, entendez-vous ?

ERGASTE.

Oh! de celle-là, vous vous en passeriez bien; vous l'avez de trop.

LA MARQUISE.

Je l'ai de trop? avec quelle simplicité il s'exprime! vous me charmez, Ergaste, vous me charmez.... A propos; vous envoyez à Paris : dites à votre homme qu'il vienne chercher une lettre que je vais achever.

ERGASTE.

Il n'y a qu'à le dire à Frontin que je vois. Frontin!

SCÈNE V.

FRONTIN, ERGASTE, LA MARQUISE.

FRONTIN.

Monsieur?

ERGASTE.

Suivez madame; elle va vous remettre une lettre, que vous remettrez à celui que je fais partir pour Paris.

FRONTIN.

Il est lui-même chez madame qui attend la lettre.

LA MARQUISE.

Il l'aura dans un moment. J'aperçois Dorante qui se promène là-bas, et je me sauve.

ERGASTE.

Et moi je vais faire mes paquets.

SCÈNE VI.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Ils me paraissent bien satisfaits tous deux. Oh! n'importe, cela ne saurait durer.

LISETTE.

Eh bien! me voilà revenue; qu'as-tu imaginé?

FRONTIN.

Toutes réflexions faites, je conclus qu'il faut d'abord commencer par nous brouiller tous deux.

LISETTE.

Que veux-tu dire ? à quoi cela nous mènera-t-il ?

FRONTIN.

Je n'en sais encore rien, je ne saurais t'expliquer mon projet ; j'aurais de la peine à me l'expliquer à moi-même : ce n'est pas un projet ; c'est une confusion d'idées fort spirituelles qui n'ont peut-être pas le sens commun, mais qui me flattent. Je verrai clair à mesure ; à présent je n'y vois goutte. J'aperçois pourtant en perspective des discordes, des querelles, des explications, des rancunes. Tu m'accuseras, je t'accuserai ; on se plaindra de nous ; tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit. Tu n'y comprends rien ; la chose est obscure : j'essaie, je hasarde, je te conduirai et tout ira bien ; m'entends-tu un peu ?

LISETTE.

Oh ! belle demande ! cela est si clair !

FRONTIN.

Paix ; voici nos gens qui arrivent : tu sais le rôle que je t'ai donné ; obéis, j'aurai soin du reste.

SCÈNE VII.

DORANTE, ARAMINTE, LISETTE, FRONTIN.

ARAMINTE.

Ah ! c'est vous, Lisette ? nous avons cru qu'Ergaste et la marquise se promenaient ici.

LISETTE.

Non, mais nous parlions d'eux, (A Dorante.) à votre profit.

DORANTE.

A mon profit! et que peut-on faire pour moi? La marquise est à la veille d'épouser Ergaste; il y a du moins lieu de le croire, à l'empressement qu'ils ont l'un pour l'autre.

FRONTIN.

Point du tout; nous venons tout à l'heure de rompre ce mariage, Lisette et moi, dans notre petit conseil.

ARAMINTE.

Sur ce pied-là, vous ne vous aimez donc pas, vous autres?

LISETTE.

On ne peut pas moins.

FRONTIN.

Mon étoile ne veut pas que je rende justice à mademoiselle.

LISETTE.

Et la mienne veut que je rende justice à monsieur.

FRONTIN.

Nous avions déjà conclu d'affaire avec d'autres, et madame loge chez elle la petite personne que j'aime.

ARAMINTE.

Quoi! Marton?

FRONTIN.

Vous l'avez dit, madame; mon amour est de sa façon. Quant à mademoiselle, son cœur est allé à Dubois; c'est lui qui le possède.

DORANTE.

J'en serais charmé, Lisette.

LISETTE.

Laissons-là ce détail. Vous aimez toujours ma maîtresse; dans le fond elle ne vous haïssait pas, et c'est vous qui l'épouserez, je vous la donne.

FRONTIN.

Et c'est madame à qui je prends la liberté de transporter mon maître.

ARAMINTE, riant.

Vous me le transportez, Frontin? Et que savez-vous si je voudrais de lui?

LISETTE.

Madame a raison; tu ne lui ferais pas là un grand présent.

ARAMINTE.

Vous parlez fort mal, Lisette : ce que j'ai répondu à Frontin ne signifie rien contre Ergaste, que je regarde comme un des hommes les plus dignes de l'attachement d'une femme raisonnable.

LISETTE, d'un ton ironique.

A la bonne heure; je le trouvais un homme fort

ordinaire, et je vais le regarder comme un homme fort rare.

FRONTIN.

Pour le moins aussi rare que ta maîtresse, soit dit sans préjudice de la reconnaissance que j'ai pour la bonne chère que j'ai faite chez elle.

DORANTE.

Halte-là, faquin; prenez garde à ce que vous direz de madame la marquise.

FRONTIN.

Monsieur, je défends mon maître.

LISETTE.

Voyez donc cet animal! c'est bien à toi à parler d'elle : tu nous fais là une belle comparaison.

FRONTIN, criant.

Qu'appelles-tu une comparaison?

ARAMINTE.

Allez, Lisette; vous êtes une impertinente avec vos airs méprisans contre un homme dont je prends le parti; et votre maîtresse elle-même me fera raison du peu de respect que vous avez pour moi.

LISETTE.

Pardi! voilà bien du bruit pour un petit mot! c'est donc le Phénix, monsieur Ergaste?

FRONTIN.

Ta maîtresse en est-elle un plus que nous?

DORANTE.

Paix, vous dis-je.

(Lisette sort.)

FRONTIN.

Monsieur, je suis indigné : qu'est-ce donc que sa maîtresse? qui la relève tant au-dessus de mon maître? On sait bien qu'elle est aimable; mais il y en a encore de plus belles, quand ce ne serait que madame.

DORANTE, haut.

Madame n'a que faire là-dedans, maraud; mais je te donnerais cent coups de bâton, sans la considération que j'ai pour ton maître.

SCÈNE VIII.

DORANTE, FRONTIN, ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Qu'est-ce donc, Dorante? il me semble que tu cries? est-ce ce coquin-là qui te fâche?

DORANTE.

C'est un insolent.

ERGASTE.

Qu'as-tu donc fait, malheureux?

FRONTIN.

Monsieur, si la sincérité loge quelque part, c'est dans votre cœur. Parlez; la plus belle femme du monde est-ce la marquise?

ERGASTE.

Non ; qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie-là, butor? la marquise est aimable et non pas belle.

FRONTIN, joyeux.

Comme un ange !

ERGASTE.

Sans aller plus loin, madame a les traits plus réguliers qu'elle.

FRONTIN.

J'ai prononcé de même sur ces deux articles, et monsieur s'emporte ; il dit que sans vous la dispute finirait sur mes épaules. Je vous laisse mon bon droit à soutenir, et je me retire avec votre suffrage.

SCÈNE IX.

ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

ERGASTE, riant.

Quoi! Dorante, c'est là ce qui t'irrite? A quoi songes-tu donc? Eh ! mais je suis persuadé que la marquise elle-même ne se pique pas de beauté; elle n'en a que faire pour être aimée.

DORANTE.

Quoi qu'il en soit, nous sommes amis. L'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué ; et j'espère que tu voudras bien t'en défaire ; et s'il le faut, je t'en ferai prier par la marquise, sans lui dire ce dont il s'agit.

ERGASTE.

Je te demande grâce pour lui, et je suis sûr que la

marquise te le demandera elle-même. Au reste, j'étais venu savoir si vous n'avez rien à Paris, où j'envoie un de mes gens qui va partir. Peut-il vous être utile ?

ARAMINTE.

Je le chargerai d'un petit billet, si vous le voulez bien.

ERGASTE, lui donnant la main.

Allons, madame; vous me le donnerez à moi-même.

(La marquise arrive au moment qu'ils sortent.)

SCÈNE X.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE.

LA MARQUISE.

Eh ! où allez-vous donc, tous deux ?

ERGASTE.

Madame va me remettre un billet pour être porté à Paris; et je reviens ici dans le moment, madame.

SCÈNE XI.

DORANTE, LA MARQUISE.

(Après s'être regardés et avoir gardé un grand silence.)

LA MARQUISE.

Eh bien! Dorante, me promènerai-je avec un muet ?

DORANTE.

Dans la triste situation où me met votre indiffé-

rence pour moi, je n'ai rien à dire, et je ne sais que soupirer.

LA MARQUISE, tristement.

Une triste situation et des soupirs! que tout cela est triste! que vous êtes à plaindre! mais soupirez-vous, quand je n'y suis point, Dorante? J'ai dans l'esprit que vous me gardez vos langueurs.

DORANTE.

Eh! madame, n'abusez point du pouvoir de votre beauté; ne vous suffit-il pas de me préférer un rival? pouvez-vous encore avoir la cruauté de railler un homme qui vous adore?

LA MARQUISE.

Qui m'adore! l'expression est grande et magnifique assurément; mais je lui trouve un défaut, c'est qu'elle me glace; et vous ne la prononcez jamais, que je ne sois tentée d'être aussi muette qu'une idole.

DORANTE.

Vous me désespérez; fut-il jamais d'homme plus maltraité que je le suis? fut-il de passion plus méprisée?

LA MARQUISE.

Passion! j'ai vu ce mot-là dans Cyrus ou dans Cléopâtre. Eh! Dorante, vous n'êtes pas indigne qu'on vous aime; vous avez de tout, de l'honneur, de la naissance, de la fortune, et même des agrémens. Je dirai même que vous m'auriez peut-être plu; mais je n'ai jamais pu me fier à votre amour; je n'y ai point

de foi, vous l'exagérez trop; il révolte la simplicité de caractère que vous me connaissez. M'aimez-vous beaucoup? ne m'aimez-vous guère? faites-vous semblant de m'aimer? c'est ce que je ne saurais décider. Eh! le moyen d'en juger mieux, à travers toutes les emphases ou toutes les impostures galantes dont vous enveloppez vos discours? Je ne sais plus que soupirer, dites-vous. Y a-t-il rien de si plat? Un homme qui aime une femme raisonnable ne dit point : Je soupire; ce mot n'est pas assez sérieux pour lui, pas assez vrai; il dit : Je vous aime; je voudrais bien que vous m'aimassiez; je suis bien mortifié que vous ne m'aimiez pas; voilà tout, et il n'y a que cela dans votre cœur non plus. Vous n'y verrez, ni que vous m'adorez, car c'est parler en poète; ni que vous êtes désespéré, car il faudrait vous enfermer; ni que je suis cruelle, car je vis doucement avec tout le monde; ni peut-être que je suis belle, quoiqu'à tout prendre, il se pourrait que je le fusse; et je demanderai à Ergaste ce qui en est; je compterai sur ce qu'il me dira, il est sincère. C'est par là que je l'estime; vous me rebutez par le contraire.

DORANTE, vivement.

Vous me poussez à bout. Mon cœur est plus croyable qu'un misanthrope qui voudra peut-être passer pour sincère à vos dépens, et aux dépens de la sincérité même. A mon égard, je n'exagère point; je dis que je vous adore, et cela est vrai; ce que je sens pour vous ne s'exprime que par ce mot-là. J'appelle aussi mon amour une passion, parce que c'en est une;

je dis que votre raillerie me désespère, et je ne dis rien de trop ; je ne saurais rendre autrement la douleur que j'en ai ; et s'il ne faut pas m'enfermer, c'est que je ne suis qu'affligé et non pas insensé. Il est encore vrai que je soupire et que je me meurs d'être méprisé : oui, je m'en meurs ; oui, vos railleries sont cruelles ; elles me pénètrent le cœur, et je le dirai toujours. Adieu, madame ; voici Ergaste, cet homme si sincère, et je me retire. Jouissez à loisir de la froide et orgueilleuse tranquillité avec laquelle il vous aime.

LA MARQUISE, le voyant s'en aller.

Il en faut convenir ; ces dernières fictions-ci sont assez pathétiques.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, ERGASTE.

ERGASTE.

Je suis charmé de vous trouver seule, marquise ; je ne m'y attendais pas. Je viens d'écrire à mon frère à Paris ; savez-vous ce que je lui mande? ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Que je vous aime.

LA MARQUISE, riant.

Je le savais ; je m'en étais aperçue.

ERGASTE.

Ce n'est pas là tout; je lui marque encore une chose.

LA MARQUISE.

Qui est?...

ERGASTE.

Que je croyais ne vous pas déplaire.

LA MARQUISE.

Toutes vos nouvelles sont donc vraies?

ERGASTE.

Je vous reconnais à cette réponse franche.

LA MARQUISE.

Si c'était le contraire, je vous le dirais tout aussi uniment.

ERGASTE.

A ma première lettre, si vous voulez, je manderai tout net que je vous épouserai bientôt.

LA MARQUISE.

Eh! mais, apparemment.

ERGASTE.

Et comme on peut se marier à la campagne, je pourrai même mander que c'en est fait.

LA MARQUISE, riant.

Attendez, laissez-moi respirer. En vérité, vous allez si vite que je me suis crue mariée.

ERGASTE.

C'est que ce sont de ces choses qui vont tout de suite, quand on s'aime.

LA MARQUISE.

Sans difficulté; mais, dites-moi, Ergaste, vous êtes homme vrai ; qu'est-ce que c'est que votre amour ? car je veux être véritablement aimée.

ERGASTE.

Vous avez raison ; aussi vous aimé-je de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vous crois ; n'avez-vous jamais rien aimé plus que moi ?

ERGASTE.

Non, foi d'homme d'honneur ; passe pour autant une fois en ma vie. Oui, je pense bien avoir aimé autant ; pour plus, je n'en ai pas l'idée ; je crois même que cela ne serait pas possible.

LA MARQUISE.

Oh ! très-possible, je vous en réponds ; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage ; je n'ai qu'à être plus aimable et cela ira plus loin ; passons. Laquelle de nous deux vaut le mieux de celle que vous aimiez ou de moi ?

ERGASTE.

Mais ce sont des grâces différentes ; elle en avait infiniment.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire un peu plus que moi.

ERGASTE.

Ma foi, je serais fort embarrassé de décider là-dessus.

LA MARQUISE.

Et moi, non; je prononce. Votre incertitude décide; comptez aussi que vous l'aimiez plus que moi.

ERGASTE.

Je n'en crois rien.

LA MARQUISE, riant.

Vous rêvez. N'aime-t-on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils sont aimables? et dès qu'elle l'était plus que je ne le suis, qu'elle avait plus de grâces, il a bien fallu que vous l'aimassiez davantage.

ERGASTE.

Elle avait plus de grâces! mais c'est ce qui est indécis, et si indécis, que je penche à croire que vous en avez bien autant.

LA MARQUISE.

Oui? penchez-vous, vraiment? cela est considérable; mais savez-vous à quoi je penche, moi?

ERGASTE.

Non.

LA MARQUISE.

A laisser là cette égalité si équivoque; elle ne me tente point; j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité.

ERGASTE.

Je n'en doute pas; je sais votre indifférence là-dessus; d'autant plus que si cette égalité n'y est point, ce serait de si peu de chose!

LA MARQUISE, vivement.

Encore! eh! je vous dis que je n'en veux point, que

j'y renonce. A quoi sert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins ? ne vous travaillez plus à nous évaluer ; mettez-vous l'esprit en repos ; je lui cède ; j'en ferai un astre, si vous voulez.

ERGASTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! votre badinage me charme ; il en sera donc ce qu'il vous plaira. L'essentiel est que je vous aime autant que je l'aimais.

LA MARQUISE.

Vous me faites bien de la grâce ; quand vous en rabattriez, je ne m'en plaindrais pas. Continuons, vos naïvetés m'amusent ; elles sont de si bon goût ! Vous avez paru, ce me semble, avoir quelque inclination pour Araminte ?

ERGASTE.

Oui ; je me suis senti quelque envie de l'aimer ; mais la difficulté de pénétrer ses dispositions m'a rebuté. On risque toujours de se méprendre avec elle, et de croire qu'elle est sensible quand elle n'est qu'honnête ; et cela ne me convient point.

LA MARQUISE, ironiquement.

Je fais grand cas d'elle. Comment la trouvez-vous ? à qui de nous deux, amour à part, donneriez-vous la préférence ? ne me trompez point.

ERGASTE.

Oh ! jamais, et voici ce que j'en pense : Araminte a de la beauté ; on peut dire que c'est une belle femme.

LA MARQUISE.

Fort bien. Et quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher, n'est-ce pas?

ERGASTE.

Pour vous, marquise, vous plaisez plus qu'elle.

LA MARQUISE, à part, en riant.

J'ai tort; je passe l'étendue de mes droits. Ah! le sot homme! qu'il est plat. Ah! ah! ah!

ERGASTE.

Mais de quoi riez-vous donc?

LA MARQUISE.

Franchement, c'est que vous êtes un mauvais connaisseur, et qu'à dire vrai, nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ERGASTE.

Il me semble cependant qu'une certaine régularité de traits...

LA MARQUISE.

Visions, vous dis-je; pas plus belles l'une que l'autre. De la régularité dans les traits d'Araminte! de la régularité! vous me faites pitié! et si je vous disais qu'il y a mille gens qui trouvent quelque chose de baroque dans son air?

ERGASTE.

Du baroque à Araminte!

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, du baroque; mais on s'y accoutume,

et voilà tout; et quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'est que je ne me soucie guère de me faire tort; mais croyez que tout le monde la trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

ERGASTE.

Moi ! je vous fais effroyable ?

LA MARQUISE.

Mais il le faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

ERGASTE.

J'ai dit que votre partage était de plaire plus qu'elle.

LA MARQUISE.

Soit, je plais davantage; mais je commence par faire peur.

ERGASTE.

Je puis m'être trompé; cela m'arrive souvent; je réponds de la sincérité de mes sentimens, mais je n'en garantis pas la justesse.

LA MARQUISE.

A la bonne heure; mais quand on a le goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincère.

ERGASTE.

Le plus grand défaut de ma sincérité, c'est qu'elle est trop forte.

LA MARQUISE.

Je ne vous écoute pas; vous voyez de travers. Ainsi

changeons de discours et laissons là Araminte. Ce n'est pas la peine de vous demander ce que vous pensez de la différence de nos esprits; vous ne savez pas juger.

ERGASTE.

Quant à vos esprits, le vôtre me paraît bien vif, bien sensible, bien délicat.

LA MARQUISE.

Vous biaisez; c'est vain et emporté que vous voulez dire.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, ERGASTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Mais que vient faire ici Lisette? A qui en voulez-vous?

LISETTE.

A monsieur, madame. Je viens vous avertir d'une chose, monsieur. Vous savez que tantôt Frontin a osé dire à Dorante même qu'Araminte était beaucoup plus belle que ma maîtresse?

LA MARQUISE.

Quoi! qu'est-ce donc, Lisette? est-ce que nos beautés ont déjà été débattues?

LISETTE.

Oui, madame; et Frontin vous mettait bien au-dessous d'Araminte, elle présente et moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle présente ! qui répondait ?

LISETTE.

Qui laissait dire.

LA MARQUISE, riant.

Eh ! mais, conte-moi donc cela ; comment ! je suis en procès sur d'aussi grands intérêts, et je n'en savais rien ! eh bien ?

LISETTE.

Ce que je veux apprendre à monsieur, c'est que Frontin dit qu'il est arrivé dans le temps que Dorante se fâchait, s'emportait contre lui en faveur de madame.

LA MARQUISE.

Il s'emportait, dis-tu ? toujours en présence d'Araminte ?

LISETTE.

Oui, madame : sur quoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé, monsieur ; que vous avez demandé à Dorante de quoi il se plaignait, et que, l'ayant su, vous avez extrêmement loué son avis, je dis l'avis de Frontin ; que vous y avez applaudi, et déclaré que Dorante était un flatteur ou n'y voyait goutte. Voilà ce que cet effronté publie, et j'ai cru qu'il était à propos de vous informer d'un discours qui ne convient ni à vous ni à madame.

LA MARQUISE, riant.

Le rapport de Frontin est-il exact, monsieur ?

ERGASTE.

C'est un sot, il en dit beaucoup trop : il est faux que je l'aie applaudi ou loué ; mais comme il ne s'agissait que de la beauté, qu'on ne saurait contester à Araminte, je me suis contenté de dire froidement que je ne voyais pas qu'il eût tort.

LA MARQUISE, d'un air critique et sérieux.

Il est vrai que ce n'est pas là applaudir; ce n'est que confirmer, qu'appuyer la chose.

ERGASTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Toujours devant Araminte?

ERGASTE.

Oui; et j'ai même ajouté, par une estime particulière pour vous, que vous seriez de mon avis vous-même.

LA MARQUISE.

Ah ! vous m'excuserez ; voilà où l'oracle s'est trop avancé. Je ne justifierai point votre estime : j'en suis fâchée ; mais je connais Araminte, et je n'irai point confirmer aussi une décision qui lui tournerait la tête, car elle est si sotte ! Je gage qu'elle vous aura cru, et il n'y aurait plus moyen de vivre avec elle. Laissez-nous, Lisette.

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous m'avez rendu compte de votre cœur ; il est juste que je vous rende compte du mien.

ERGASTE.

Voyons.

LA MARQUISE.

Ma première inclination a été mon mari, qui valait mieux que vous, Ergaste, soit dit sans rien diminuer de l'estime que vous méritez.

ERGASTE.

Après, madame.

LA MARQUISE.

Depuis sa mort, je me suis senti, il y a deux ans, quelque sorte de penchant pour un étranger qui demeura peu de temps à Paris, que je refusai de voir, et que je perdis de vue ; homme à peu près de votre taille, ni mieux ni plus mal fait ; de ces figures passables, peut-être un peu plus remplie, un peu moins fluette, un peu moins décharnée que la vôtre.

ERGASTE.

Fort bien. Et de Dorante, que m'en direz-vous, madame ?

LA MARQUISE.

Qu'il est plus doux, plus complaisant ; qu'il a la

mine un peu plus distinguée, et qu'il pense plus modestement de lui que vous; mais que vous plaisez davantage.

ERGASTE.

J'ai tort aussi, très-tort; mais ce qui me surprend, c'est qu'une figure aussi chétive que la mienne, qu'un homme aussi défigurable, aussi revêche, aussi fortement infatué de lui-même, ait pu gagner votre cœur.

LA MARQUISE.

Est-ce que nos cœurs ont de la raison? Il entre tant de caprices dans les inclinations!

ERGASTE.

Il vous en a fallu des plus déterminés pour pouvoir m'aimer avec de si terribles défauts, qui sont peut-être vrais, dont je vous suis obligé de m'avertir, mais que je ne savais guère.

LA MARQUISE.

Eh! savais-je, moi, que j'étais vaine, laide et mutine? Vous me l'apprenez, et je vous rends instruction pour instruction.

ERGASTE.

Je tâcherai d'en profiter; tout ce que je crains, c'est qu'un homme aussi commun, et qui vaut si peu, ne vous rebute.

LA MARQUISE, froidement.

Eh! dès que vous pardonnez à mes désagrémens, il est juste que je pardonne à la petitesse de votre mérite.

ERGASTE.

Vous me rassurez.

LA MARQUISE, à part.

Personne ne viendra-t-il me délivrer de lui?

ERGASTE.

Quelle heure est-il?

LA MARQUISE.

Je crois qu'il est tard.

ERGASTE.

Ne trouvez-vous pas que le temps se brouille?

LA MARQUISE.

Oui; nous aurons de l'orage.

(Ils sont quelque temps sans parler.)

ERGASTE.

Je suis d'avis de vous laisser; vous me paraissez rêver.

LA MARQUISE.

Non; c'est que je m'ennuie; ma sincérité ne vous choquera pas.

ERGASTE.

Je vous en remercie, et je vous quitte; je suis votre serviteur.

LA MARQUISE.

Allez, monsieur... A propos, quand vous écrirez à votre frère, n'allez pas si vite sur les nouvelles de notre mariage.

ERGASTE.

Madame, je ne lui en dirai plus rien.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, *un moment seule;* LISETTE.

LA MARQUISE, seule.

Ah! je respire. Quel homme avec son imbécille sincérité! Assurément, s'il dit vrai, je ne suis pas une jolie personne.

LISETTE.

Eh bien! madame, que dites-vous d'Ergaste? Est-il assez étrange?

LA MARQUISE.

Eh mais, après tout, peut-être pas si étrange, Lisette; je ne sais plus qu'en penser moi-même. Il a peut-être raison. Je me méfie de tout ce qu'on m'a dit jusqu'ici de flatteur pour moi, et surtout de ce que m'a dit ton Dorante que tu aimes tant, et qui doit être le plus grand fourbe, le plus grand menteur avec ses adulations. Ah! que je me sais bon gré de l'avoir rebuté!

LISETTE.

Fort bien! c'est-à-dire que nous sommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous êtes une des plus jolies femmes de France, je vous épargne le mot de belle, et toute la terre en a menti.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, est-ce qu'on est sincère? toute la terre est polie...

LISETTE.

Oh ! vraiment, oui ; le témoignage d'un hypocondre est bien plus sûr.

LA MARQUISE.

Il peut se tromper, Lisette ; mais il dit ce qu'il voit.

LISETTE.

Où a-t-il donc pris des yeux ? Vous m'impatientez ; je sais bien qu'il y a des minois d'un mérite incertain, qui semblent jolis aux uns, et qui ne le semblent pas aux autres ; et si vous aviez un de ceux-là, qui ne laissent pas de distinguer beaucoup une femme, j'excuserais votre méfiance. Mais le vôtre est charmant ; petits et grands, jeunes et vieux, tout en convient, jusqu'aux femmes ; il n'y a qu'un cri là-dessus. Quand on me donna à vous, que me dit-on ? Vous allez servir une dame charmante. Quand je vous vis, comment vous trouvai-je ? charmante. Ceux qui viennent ici, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent-ils ? charmante. A la ville, aux champs, c'est le même écho ; partout charmante. Que diantre ! y a-t-il rien de plus confirmé, de plus prouvé, de plus indubitable ?

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire ; mais tu vois pourtant ce qui m'arrive ?

LISETTE, en colère.

Pardi ! vous avez un furieux penchant à vous rabaisser ; je n'y saurais tenir ; la petite opinion que vous avez de vous est insupportable.

LA MARQUISE.

Ta colère me divertit.

LISETTE.

Tenez, il vous est venu tantôt compagnie; il y avait des hommes et des femmes. J'étais dans la salle d'en bas, quand ils sont descendus; j'entendais ce qu'ils disaient; ils parlaient de vous, et précisément de beauté, d'agrémens.

LA MARQUISE.

En descendant [1]?

LISETTE.

Oui, en descendant; mais il faudra que votre misanthrope les redresse, car ils étaient aussi sots que moi.

LA MARQUISE.

Et que disaient-ils donc?

LISETTE.

Des bêtises; ils n'avaient pas le sens commun; c'étaient des yeux fins, un regard vif, une bouche, un sourire, un teint, des grâces! enfin des visions, des chimères.

LA MARQUISE.

Et ils ne te voyaient point?

---

[1] *En descendant?* Quel trait parfait de naturel! La marquise, enivrée d'un éloge si flatteur et voulant dissimuler sa joie, affecte une indifférence qui a laissé son attention se fixer principalement sur la circonstance la moins importante du récit de Lisette.

LISETTE.

Oh ! vous me feriez mourir ; la porte était fermée sur moi.

LA MARQUISE.

Quelqu'un de mes gens pouvait être là ; ce n'est pas par vanité, au reste, que je suis en peine de savoir ce qui en est ; car est-ce par là qu'on vaut quelque chose ? non ; c'est qu'il est bon de se connaître. Mais voici le plus hardi de mes flatteurs.

LISETTE.

Il n'en est pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, DORANTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Eh bien ! monsieur, prétendez-vous que je vous passe encore vos soupirs, vos *je vous adore*, vos enchantemens sur ma personne? Venez-vous encore m'entretenir de mes appas? J'ai interrogé un homme vrai pour achever de vous connaître ; j'ai vu Ergaste : allez savoir ce qu'il pense de moi ; il vous dira si je dois être contente du sot amour-propre que vous m'avez supposé par toutes vos exagérations.

LISETTE.

Allez, monsieur ; il vous apprendra que madame est laide.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Oui, laide; c'est une nouvelle découverte; à la vérité, cela ne se voit qu'avec les lunettes d'Ergaste.

LA MARQUISE.

Il n'est pas question de plaisanter; peu m'importe ce que je suis à cet égard; ce n'est pas l'intérêt que j'y prends qui me fait parler: pourvu que mes amis me croient le cœur bon et l'esprit bien fait, je les quitte du reste. Mais qu'un homme que je voulais estimer, dont je voulais être sûre, m'ait regardée comme une femme dont il croyait que ses flatteries démonteraient la petite cervelle, voilà ce que je lui reproche.

DORANTE, vivement.

Et moi, madame, je vous déclare que ce n'est plus ni vous ni vos grâces que je défends. Vous êtes fort libre de penser de vous ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppose point; mais je ne suis ni un adulateur ni un visionnaire, j'ai les yeux bons, j'ai le jugement sain, je sais rendre justice, et je soutiens que vous êtes une des femmes du monde la plus aimable, la plus touchante; je soutiens qu'il n'y aura point de contradiction là-dessus; et tout ce qui me fâche en le disant, c'est que je ne saurais le soutenir sans faire l'éloge d'une personne qui m'outrage, et que je n'ai nulle envie de louer.

LISETTE.

Je suis de même; on est fâché du bien qu'on dit d'elle.

LA MARQUISE.

Mais, comment se peut-il qu'Ergaste me trouve difforme, et vous charmante? Comment cela se peut-il? C'est pour votre honneur que j'insiste; les sentimens varient-ils jusque-là? Ce n'est jamais que du plus au moins qu'on diffère; mais du blanc au noir, du tout au rien, je m'y perds.

DORANTE, vivement.

Ergaste est un extravagant; la tête lui tourne; cet esprit-là ne fera pas bonne fin.

LISETTE.

Lui? je ne lui donne pas six mois sans avoir besoin d'être enfermé.

DORANTE.

Parlez, madame; car je suis piqué; c'est votre sincérité que j'interroge. Vous êtes-vous jamais présentée nulle part, au spectacle, en compagnie, que vous n'ayez fixé les yeux de tout le monde, qu'on ne vous y ait distinguée?

LA MARQUISE.

Mais... qu'on ne m'ait distinguée....

DORANTE.

Oui, madame, oui; je m'en fierai à ce que vous en savez; je ne vous crois pas capable de me tromper.

LISETTE.

Voyons comment madame se tirera de ce pas-ci; il faut répondre.

LA MARQUISE.

Eh bien ! j'avoue que la question m'embarrasse.

DORANTE.

Eh ! morbleu ! madame, pourquoi me condamnez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Mais cet Ergaste ?

LISETTE.

Mais cet Ergaste est si hypocondre, qu'il a l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous.

DORANTE.

Et cette Araminte est si dupe, qu'elle en est émue, qu'elle se rengorge et s'en estime plus qu'à l'ordinaire.

LA MARQUISE.

Tout de bon ? cette pauvre petite femme ! ah ! ah ! ah ! ah !... Je voudrais bien voir l'air qu'elle a dans sa nouvelle fortune ; elle est donc bien gonflée ?

DORANTE.

Ma foi, je l'excuse ; il n'y a point de femme, en pareil cas, qui ne se redressât aussi bien qu'elle.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, vous êtes un fripon ; peu s'en faut que je ne me redresse aussi, moi.

DORANTE.

Je parle d'elle, madame, et non pas de vous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je me sens obligée de dire, pour votre

justification, qu'on a toujours mis quelque différence entre elle et moi; je ne serais pas de bonne foi, si je le niais; ce n'est pas qu'elle ne soit aimable.

DORANTE.

Très-aimable; mais en fait de grâces il y a bien des degrés.

LA MARQUISE.

J'en conviens; j'entends raison quand il faut.

DORANTE.

Oui, quand on vous y force.

LA MARQUISE.

Eh! pourquoi est-ce que je dispute? ce n'est pas pour moi, c'est pour vous; je ne demande pas mieux que d'avoir tort pour être satisfaite de votre caractère.

DORANTE.

Ce n'est pas que vous n'ayez vos défauts; vous en avez, car je suis sincère aussi, moi, sans me vanter de l'être.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Ah! ah! mais vous me charmez, Dorante; je ne vous connaissais pas. Eh bien! ces défauts, je veux que vous me les disiez, au moins; voyons.

DORANTE.

Oh! voyons. Est-il permis, par exemple, avec une figure aussi distinguée que la vôtre, et faite au tour, est-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous? c'est distraction, c'est souvent pur oubli de moi-même.

DORANTE.

Tant pis; ce matin encore vous marchiez toute courbée, pliée en deux comme une femme de quatre-vingts ans, et cela avec la plus belle taille du monde.

LISETTE.

Oh! oui; le plus souvent cela va comme cela peut.

LA MARQUISE.

Eh bien! tu vois, Lisette; en bon français, il me dit que je ressemble à une vieille, que je suis contrefaite, que j'ai mauvaise façon; et je ne m'en fâche pas, je l'en remercie. D'où vient? c'est qu'il a raison et qu'il parle juste.

DORANTE.

J'ai eu mille envies de vous dire comme aux enfans : Tenez-vous droite.

LA MARQUISE.

Vous ferez fort bien. Je ne vous rendais pas justice, Dorante; et encore une fois il faut vous connaître. Je doutais même que vous m'aimassiez, et je résistais à mon penchant pour vous.

DORANTE.

Ah! marquise!

LA MARQUISE.

Oui, j'y résistais; mais j'ouvre les yeux, et tout à

l'heure vous allez être vengé. Écoutez-moi, Lisette; le notaire d'ici est actuellement dans mon cabinet qui m'arrange des papiers. Allez lui dire qu'il tienne tout prêt un contrat de mariage. (A Dorante.) Voulez-vous bien qu'il le remplisse de votre nom et du mien, Dorante?

DORANTE, lui baisant la main.

Vous me transportez, madame!

LA MARQUISE.

Il y a long-temps que cela devrait être fait. Allez, Lisette, et approchez-moi cette table; y a-t-il dessus tout ce qu'il faut pour écrire?

LISETTE.

Oui, madame; voilà la table, et je cours au notaire.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas Araminte que je vois? que vient-elle nous dire?

SCÈNE XVII.

ARAMINTE, LA MARQUISE, DORANTE.

ARAMINTE, en riant.

Marquise, je viens rire avec vous d'un discours sans jugement, qu'un valet a tenu et dont je sais que vous êtes informée. Je vous dirais bien que je le désavoue; mais je pense qu'il n'en est pas besoin. Vous me faites apparemment la justice de croire que je me

connais, et que je sais à quoi m'en tenir sur pareille folie.

LA MARQUISE.

De grâce, permettez-moi d'écrire un petit billet qui presse; il n'interrompra point notre entretien.

ARAMINTE.

Que je ne vous gêne point.

LA MARQUISE, écrivant.

Ne parlez-vous pas de ce qui s'est passé tantôt devant vous, madame?

ARAMINTE.

De cela même.

LA MARQUISE.

Eh bien! il n'y a plus qu'à vous féliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on y pourrait souhaiter de plus, c'est qu'Ergaste fût un meilleur juge.

ARAMINTE.

C'est donc par modestie que vous vous méfiez de son jugement; car il vous a traitée plus favorablement que moi; il a décidé que vous plaisiez davantage, et je changerais bien mon partage contre vous.

LA MARQUISE.

Oui-dà; je sais qu'il vous trouve régulière, mais point touchante; c'est-à-dire, que j'ai des grâces et vous des traits; mais je n'ai pas plus de foi à mon partage qu'au vôtre; je dis le vôtre (elle se lève après avoir plié son billet), parce qu'entre nous nous savons que nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ARAMINTE.

Je croirais assez la moitié de ce que vous dites.

LA MARQUISE, plaisantant.

La moitié!

DORANTE, les interrompant.

Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner votre billet? souhaitez-vous que j'appelle?

LA MARQUISE, à Araminte.

Non; je vais le donner moi-même; pardonnez si je vous quitte, madame; j'en agis sans façon.

SCÈNE XVIII.

ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Je ne sais si je dois me présenter devant vous.

ARAMINTE.

Je ne sais pas trop si je dois vous regarder moi-même; mais d'où vient que vous hésitez?

ERGASTE.

C'est que mon peu de mérite et ma mauvaise façon m'intimident; car je sais toutes mes vérités, on me les a dites.

ARAMINTE.

J'avoue que vous avez bien des défauts.

ERGASTE.

Auriez-vous le courage de me les passer?

ARAMINTE.

Vous êtes un homme si particulier !

ERGASTE.

D'accord.

ARAMINTE.

Un enfant sait mieux ce qu'il vaut, se connaît mieux que vous ne vous connaissez.

ERGASTE.

Ah ! que me voilà bien !

ARAMINTE.

Défiant sur le bien qu'on vous veut jusqu'à en être ridicule.

ERGASTE.

C'est que je ne mérite pas qu'on m'en veuille.

ARAMINTE.

Toujours concluant que vous déplaisez.

ERGASTE.

Et que je déplairai toujours.

ARAMINTE.

Et par-là toujours ennemi de vous-même : en voici une preuve ; je gage que vous m'aimiez, quand vous m'avez quittée ?

ERGASTE.

Cela n'est pas douteux. Je ne l'ai cru autrement que par pure imbécillité.

ARAMINTE.

Et qui plus est, c'est que vous m'aimez encore, c'est que vous n'avez pas cessé d'un instant.

ERGASTE.

Pas d'une minute.

SCÈNE XIX.

ARAMINTE, ERGASTE, LISETTE.

LISETTE, donnant un billet à Ergaste.

Tenez, monsieur, voilà ce qu'on vous envoie.

ERGASTE.

De quelle part?

LISETTE.

De celle de ma maîtresse.

ERGASTE.

Eh! où est-elle donc?

LISETTE.

Dans son cabinet, d'où elle vous fait ses complimens.

ERGASTE.

Dites-lui que je les lui rends dans la salle où je suis.

LISETTE.

Ouvrez, ouvrez.

ERGASTE, lisant.

« Vous n'êtes pas au fait de mon caractère; je ne suis « peut-être pas mieux au fait du vôtre. Quittons-nous, « monsieur, actuellement; nous n'avons point d'autre « parti à prendre. »

ERGASTE, rendant le billet.

Le conseil est bon. Je vais dans un moment l'assurer de ma parfaite obéissance.

LISETTE.

Ce n'est pas la peine; vous l'allez voir paraître, et je ne suis envoyée que pour vous préparer sur votre disgrâce.

SCÈNE XX.

ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

Madame, j'ai encore une chose à vous dire.

ARAMINTE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Je soupçonne que le notaire est là-dedans qui passe un contrat de mariage; n'écrira-t-il rien en ma faveur?

ARAMINTE.

En votre faveur! mais vous êtes bien hardi; vous avez donc compté que je vous pardonnerais?

ERGASTE.

Je ne le mérite pas.

ARAMINTE.

Cela est vrai, et je ne vous aime plus; mais quand le notaire viendra, nous verrons.

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Ergaste, ce que je vais vous dire vous surprendra peut-être; c'est que je me marie : n'en serez-vous point fâché?

ERGASTE.

Eh! madame, non; mais à qui?

LA MARQUISE, donnant la main à Dorante qui la baise.

Ce que vous voyez vous le dit.

ERGASTE.

Ah! Dorante, que j'en ai de joie!

LA MARQUISE.

Notre contrat de mariage est passé.

ERGASTE.

C'est fort bien fait. (A Araminte.) Madame, dirai-je aussi que je me marie?

LA MARQUISE.

Vous vous mariez! à qui donc?

ARAMINTE, donnant la main à Ergaste.

Tenez; voilà de quoi répondre.

ERGASTE, lui baisant la main.

Ceci vous l'apprend, marquise. On me fait grâce, tout fluet que je suis.

LA MARQUISE, avec joie.

Quoi ! c'est Araminte que vous épousez ?

ARAMINTE.

Notre contrat était presque passé avant le vôtre.

ERGASTE.

Oui ; c'est madame que j'aime, que j'aimais, et que j'ai toujours aimée, qui plus est.

LA MARQUISE.

Ah ! la comique aventure ! je ne vous aimais pas non plus, Ergaste, je ne vous aimais pas ; je me trompais, tout mon penchant était pour Dorante.

DORANTE, lui prenant la main.

Et tout mon cœur ne sera jamais qu'à vous.

ERGASTE, reprenant la main d'Araminte.

Et jamais vous ne sortirez du mien.

LA MARQUISE, riant.

Ah ! ah ! ah ! nous avons pris un plaisant détour pour arriver là. Allons, belle Araminte, passons dans mon cabinet pour signer, et ne songeons qu'à nous réjouir.

FRONTIN.

Enfin nous voilà délivrés l'un de l'autre ; j'ai envie de t'embrasser de joie.

LISETTE.

Non ; cela serait trop fort pour moi ; mais je te per-

mets de baiser ma main, pendant que je détourne la tête.

FRONTIN, se cachant avec son chapeau.

Non; voilà mon transport passé, et je te salue en détournant la mienne.

FIN DES SINCÈRES.

L'ÉPREUVE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 19 novembre 1740.

JUGEMENT

SUR

L'ÉPREUVE.

A quoi bon éprouver une femme qu'on aime et dont on croit être aimé? De deux choses l'une. Ou l'épreuve détruira la croyance flatteuse dont on pouvait jouir; et l'on ne devra s'en prendre qu'à soi-même, car on aura fait naître pour sa maîtresse une tentation de faillir qu'elle n'aurait peut-être jamais rencontrée si vive ni si attrayante. Ou l'épreuve confirmera les motifs que l'on avait de se croire heureux; mais alors de nouveaux sujets de méfiance ne manqueront pas de surgir de la nature même de ce caractère qui avait accueilli un premier soupçon; et l'on n'aura rien fait par une première ni par une seconde épreuve, il faudra recommencer toujours sur nouveaux frais. Ajoutez à cela que l'objet aimé, s'il est flatté de causer une inquiétude jalouse, alors qu'il est lui-même dans toute l'ardeur de la passion, peut néanmoins en garder un souvenir qui devienne amer et irritant, dès qu'à l'amour aura succédé en lui le refroidissement, puis la réflexion.

Marivaux n'y a pas regardé de si près, et sans s'occuper des conséquences, il a voulu simplement analyser les sentimens d'une jeune fille naïve et tendre que l'on met à l'épreuve. Il a rempli cette tâche avec sa délicatesse et sa finesse accoutumées.

Lucidor, fils d'un riche négociant qui lui a laissé plus

de cent mille livres de rente, était venu visiter une terre achetée pour lui par son homme d'affaires. Il y est tombé malade et a été soigné par une madame Argante et sa fille, jeune personne dont il est devenu amoureux. Mais cette madame Argante, demi-bourgeoise et demi-campagnarde, n'est que la concierge du château. Avant donc d'offrir sa main et sa fortune à Angélique, Lucidor, qui d'ailleurs n'a pas encore prononcé le mot d'amour et s'en est tenu aux protestations d'amitié et de reconnaissance, veut savoir s'il est aimé pour lui-même ou pour ses cent mille livres de rente. Cela peut faire question. Il déclare à Angélique que, pour la payer de ses soins et de ses bontés, il a résolu de la marier à un de ses amis, homme d'une grande fortune, qui a la singulière fantaisie de n'exiger dans sa future épouse que des grâces, de la beauté et des vertus. Au portrait qu'il fait de cet original, Angélique croit s'apercevoir qu'il s'agit de lui-même, et elle accepte, sans trahir toutefois entièrement son secret. Quel désappointement, lorsqu'elle voit qu'il s'agissait véritablement d'un tiers pour prétendu ! et quel prétendu ! C'est Frontin, laquais habillé en richard, mandé exprès de Paris par son maître. Elle le refuse, elle se désespère, et voudrait haïr Lucidor. Survient alors Blaise, autre prétendant, qui la presse de prononcer enfin sur son sort en termes clairs et positifs.

Ce Blaise, soit dit en passant, est le caractère le plus comique et aussi le plus neuf de la pièce. Fermier aisé du village, il aime d'abord Angélique, ou plutôt les cinq mille livres qu'elle doit avoir en mariage, et il est fâché d'apprendre qu'il arrive de Paris un rival pour lui trop redoutable. Mais Lucidor lui promet douze mille livres pour le dédommager, s'il échoue; et le voilà consolé, le

voilà désireux d'échouer. Il est toutefois obligé, c'est la condition qui lui est imposée par Lucidor, de courtiser Angélique, de travailler à lui plaire. On sent combien sa position est plaisante.

Blaise vient donc, afin de remplir un devoir rigoureux, presser Angélique de se déclarer; et celle-ci se déclare pour lui, uniquement par dépit de ce qu'il l'a compromise et déconcertée, en affirmant qu'elle aime Lucidor. Blaise alors cherche à s'excuser et allègue qu'il n'est pas assez riche pour madame Argante qui le refusera. Lucidor lève encore cet obstacle par la promesse de vingt mille livres en faveur de ce mariage. Mais voici qu'Angélique ne veut plus épouser Blaise, s'il a la lâcheté, dit-elle, d'accepter ce présent de noces. Le pauvre fermier sera forcé, non sans regretter les vingt mille livres, de retourner à Lisette qu'il a toujours préférée.

Lucidor, resté seul avec Angélique, touché de sa douleur, avoue qu'il l'aime, obtient d'elle le même aveu et tombe à ses genoux. C'est un peu tard; et jusqu'à ce qu'il en vienne-là, l'on ne peut s'empêcher de remarquer avec Lisette que *ce M. Lucidor est un grand marieur de filles.* A peine peut-il justifier son étrange conduite par ces mots qui lui échappent dans la scène d'explication : *Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allais me proposer moi-même.*

Cette pièce eut beaucoup de succès, et le méritait. Elle est la dernière qui ait été donnée au Théâtre-Italien par Marivaux. Elle est restée au courant du répertoire du Théâtre-Français, et il en est peu que l'on voie plus souvent et avec plus de plaisir.

PERSONNAGES.

MADAME ARGANTE.

ANGÉLIQUE, sa fille.

LISETTE, suivante.

LUCIDOR, amant d'Angélique.

FRONTIN, valet de Lucidor.

Me BLAISE, jeune fermier du village.

La scène se passe à la campagne, dans une terre appartenant depuis peu à Lucidor.

L'ÉPREUVE.

SCÈNE I.

LUCIDOR, FRONTIN, *en bottes et en habit de maître.*

LUCIDOR.

Entrons dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la première hôtellerie du village : j'ai demandé le chemin du château, suivant l'ordre de votre lettre; et me voilà dans l'équipage que vous m'avez prescrit. De ma figure qu'en dites-vous? (Il se retourne.) Y reconnaissez-vous votre valet de chambre, et n'ai-je pas l'air un peu trop seigneur?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adressé en entrant?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon! ma foi, monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh! non, tu te trompes; c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois, pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée. J'ai trouvé dans le château une madame Argante, qui en était comme la concierge, et qui est une petite bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmée; et c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, riant.

Pour cette fille que vous aimez! la confidence est gaillarde! Nous serons donc trois? Vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Écoute-moi donc; j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied

d'un homme riche et mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour te refuser.

FRONTIN.

Ah! c'est une autre histoire; et cela étant, il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.

Quoi?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causait sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui était à une dame chez qui mon maître allait souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois; mais comme elle était jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue; et cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais, vraiment, il y en a une chez madame Argante de ce nom-là, qui est du village, qui y a toute sa famille, et qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une dame du pays.

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, la friponne me reconnaîtra : il y a de certaines tournures d'homme qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sache, c'est de payer d'ef-

fronterie et de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh! pour de l'effronterie, je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s'y méprend?

FRONTIN.

Allons, je ressemblerai, voilà tout; mais dites-moi, monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoique à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait sage et raisonnable; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR, fâché.

Hein?

FRONTIN.

Doucement. Vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis. Le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi; tu ne connais point celle dont tu parles. Il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bour-

geoise de campagne; mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances. Elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle, à travers son innocence, tant d'honneur et tant de vertu en elle; elle a naturellement un caractère si distingué, que, si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment! si elle vous aime? Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non; il n'a pas encore été question du mot d'amour entre elle et moi : je ne lui ai jamais dit que je l'aime, mais toutes mes façons n'ont signifié que cela; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée, j'ai été même en quelque danger; je l'ai vu inquiète, alarmée, plus changée que moi; j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que sa mère s'en aperçût. Et, depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même; je l'aime toujours, sans le lui dire; elle m'aime aussi, sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret : son cœur simple, honnête et vrai n'en sait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? il ne gâterait rien.

je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

Mᵉ BLAISE.

Vous savez bian, monsieur, que je fréquente chez madame Argante; et sa fille Angélique alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

Mᵉ BLAISE, riant.

Eh! eh! eh! C'est, ne vous déplaise, que je vourais avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

Mᵉ BLAISE.

Ah! cette criature-là m'affolle; j'en pars si peu d'esprit que j'ai. Quand il fait jour, je pense à elle; quand il fait nuit, j'en rêve. Il faut du remède à ça, et je vians envars vous à celle fin, par voute moyen, pour l'honneur et le respect qu'en vous porte ici, sauf voute grâce, et si ça ne vous torne pas à importunité, de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends; vous souhaitez que j'engage madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle?

Me BLAISE.

Oh! dame, quand par fois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur, et me plante là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais. Au surplus, comme je crois que madame Argante a peu de bien, que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même...

Me BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse; je n'ons que trente ans, et d'himeur folichonne, un Roger-Bontemps.

LUCIDOR.

Le parti pourrait convenir, sans une difficulté.

Me BLAISE.

Laqueulle?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

Me BLAISE.

Morgué! vous me faites là un vilain tour avec voûte avisement, monsieur Lucidor; v'là qui m'est bian rude, bian chagrinant et bian traître. Jarnigué! soyons bons, je l'approuve; mais ne foulons par-

sonne ; je sis voute prochain autant qu'un autre, et ne faut pas peser sur sti-ci, pour alléger sti-là. Moi qui avais tant de peur que vous ne mouriez ; c'était bian la peine de venir vingt fois demander : Comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? V'là-t-il pas une sante qui m'est bien chanceuse, après vous avoir mené moi-même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin-germain ! Ma mère était sa tante ; et jarni ! ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

Mᵉ BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous ; est-ce cela que vous en espérez ? Eh bien ! je vous en donne douze pour en épouser une autre et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

Mᵉ BLAISE, étonné.

Quoi ! douze mille livres d'argent sec?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique ; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à madame

Argante ; je l'exige, entendez-vous? Car si vous plaisez à Angélique, je serais très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimerait.

Mᵉ BLAISE, se frottant les yeux de surprise.

Eh mais ! c'est comme un prince qui parle! Douze mille livres ! Mes bras m'en tombont. Je ne saurais me ravoir. Allons, monsieur, boutez-vous là, que je me prosterne devant vous, ni pus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire ; point de complimens, je vous tiendrai parole.

Mᵉ BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal ! Eh ! dites-moi, roi que vous êtes, si, par aventure, Angélique me chérit, j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec ?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout-à-fait cela : écoutez-moi ; je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai. Si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

Mᵉ BLAISE.

Alle me refusera, monsieur, alle me refusera ; le ciel m'en fera la grâce, à cause de vous qui le désirez.

LUCIDOR.

Prenez garde ; je vois bien qu'à cause des douze mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refusé.

Me BLAISE.

Hélas ! peut-être bien que la somme m'étourdit un p'tit brin ; j'en sis friand, je le confesse ; alle est si consolante !

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condition à notre marché ; c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angélique, et que vous continuiez de paraître amoureux d'elle.

Me BLAISE.

Oui, monsieur, je serons fidèle à ça ; mais j'ons bonne espérance de n'être pas digne d'elle ; et mêmement j'avons opinion, si alle osait, qu'alle vous aimerait pus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi ? maître Blaise. Vous me surprenez ; je ne m'en suis pas aperçu, vous vous trompez. En tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là. Je serais bien aise de savoir ce qui en est, par pure curiosité.

Me BLAISE.

En n'y manquera pas ; en li reprochera devant vous, drès que monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que, sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie; je vous en avertis.

Me BLAISE.

Hélas! il n'y a qu'à dire : en se revirera itou sur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert madame Argante; mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village.

Me BLAISE.

Eh! voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune et bien faite d'ailleurs.

Me BLAISE.

Charmante. Monsieur verra l'appétit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose; c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte; il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant.

Me BLAISE.

Laissez faire à Blaise; en li parlant, je li dirai des

propos où elle ne comprenra rin. La v'là. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCÈNE III.

LUCIDOR, Mᵉ BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Je viens d'apprendre, monsieur, par le petit garçon de notre vigneron, qu'il vous était arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui; c'est un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du château souhaitez-vous qu'on le loge?

LUCIDOR.

Nous verrons, quand il sera revenu de l'hôtellerie où il est retourné. Où est Angélique, Lisette?

LISETTE.

Il me semble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amusait à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, en montrant maître Blaise.

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser; et je lui demandais si elle avait de l'inclination pour lui. Qu'en pensez-vous?

Me BLAISE.

Oui ; de queul avis êtes-vous touchant ça, belle brunette, m'amie ?

LISETTE.

Eh ! mais autant que j'en puis juger, mon avis est que, jusqu'ici, elle n'a rien dans le cœur pour vous.

Me BLAISE.

Rian du tout ? C'est ce que je disais. Que mademoiselle Lisette a de jugement !

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur ; mais je ne saurais en faire une autre.

Me BLAISE, cavalièrement.

Stelle-là est belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc ; et en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant ?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, monsieur Blaise ; mais je crains que madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

Me BLAISE, riant.

Ça est vrai, pas assez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espère pas grand'chose.

Me BLAISE.

Oui, v'là ce que c'est ; et pis tout ce qui viant, je le prends. (A Lisette.) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

Me BLAISE.

Stapendant, je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas. Faut mettre les deux pour deviner juste.

LISETTE, riant.

Vous êtes un très-grand devin!

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti. Il s'agit d'un homme du monde; et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette ; je vais faire un tour dans la grande allée. Quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris, sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, monsieur.

LUCIDOR, à Blaise, en s'en allant, et à part.

Ménagez vos termes avec Lisette, maître Blaise.

Me BLAISE.

Aussi fais-je; je n'y mets pas le sens commun.

SCÈNE IV.

Me BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

Me BLAISE.

Oh ! un cœur magnifique, un cœur tout d'or. Au surplus, comment vous portez-vous, mademoiselle Lisette ?

LISETTE, riant.

Eh ! que voulez-vous dire avec votre compliment, maître Blaise? Vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

Me BLAISE.

Oui, j'ons des manières fantasques, et ça vous étonne, n'est-ce pas ? Je m'en doute bian. (Et par réflexion.) Que vous êtes agriable !

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable ? Comme il me regarde ! En vérité, vous extravaguez.

Mᵉ BLAISE.

Tout au contraire; c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien! contemplez, voyez. Ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je l'avais hier?

Mᵉ BLAISE.

Non; c'est moi qui le vois mieux que de coutume; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, voulant s'en aller.

Eh! que le ciel vous bénisse.

Mᵉ BLAISE, l'arrêtant.

Attendez donc.

LISETTE.

Eh! que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre. On dirait que vous m'en contez. Je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise, et que je ne suis pas pour vous. De quoi s'agit-il donc?

Mᵉ BLAISE.

De m'acouter sans y voir goutte, et de dire à part vous : Ouais! faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret? Vous ne me dites rien d'intelligible.

Mᵉ BLAISE.

Non; c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui est particulier. Ne recherchez-vous pas Angélique?

Mᵉ BLAISE.

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, et plus je m'y perds.

Mᵉ BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étais ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi? Je ne vous en empêche pas.

Mᵉ BLAISE, vite et vivement.

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE.

Que dites-vous donc?

Mᵉ BLAISE.

Je ne vous dis pas que je ne vous aime point; ni l'un ni l'autre; vous m'en êtes témoin. J'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez-vous! Il n'y a pas à rire à ça, je ne dis rin; mais je pense, et je vais répétant que vous êtes agriable!

LISETTE, étonnée, le regardant.

Je vous regarde à mon tour. Si je ne me figurais pas

que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerais que vous ne me haïssez pas.

Mᵉ BLAISE.

Oh ! soupçonnez, croyez, persuadez-vous; il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

Mᵉ BLAISE.

Et mêmement, à vous permis de m'aimer, par exemple; j'y consens encore. Si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas; je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rian de pardu.

LISETTE.

Le plaisant compliment ! Eh ! quel avantage en tirerais-je?

Mᵉ BLAISE.

Oh ! dame, je sis bridé; mais ce n'est pas comme vous; je ne saurais parler pus clair. Voici venir Angélique. Laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, monsieur Blaise; je n'en rabats rien.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, Mᵉ BLAISE.

ANGÉLIQUE, un bouquet à la main.

Bonjour, monsieur Blaise. Est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour monsieur Lucidor?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai su.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu ?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais pas; monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

Mᵉ BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence ; il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, monsieur Blaise! Et à qui donc, s'il vous plaît ?

Mᵉ BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'agit d'un homme du monde; et il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, d'un air content et discret.

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas ?

LISETTE.

Je vous rapporte ses propres termes.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je n'en suis pas inquiète ; on le connaîtra tôt ou tard.

Me BLAISE.

Ce n'est pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.

Oh! je le crois bien. Ce serait là un beau mystère ! vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

Me BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou ; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je suis amoureux de vous. Vous le savez bian.

(Lisette lève les épaules.)

ANGÉLIQUE.

Je l'avais oublié.

Me BLAISE.

Me v'là pour vous en aviser derechef. Vous souciez-vous un peu de ça, mademoiselle Angélique?

(Lisette boude.)

ANGÉLIQUE.

Hélas! guère.

Me BLAISE.

Guère! C'est toujours queuque chose. Prenez-y

garde, au moins; car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, monsieur Blaise; car il me semble que non.

Me BLAISE.

Ah ! bon ça; v'là qui se comprend. C'est pourtant fâcheux, voyez-vous! ça me chagraine; mais n'importe, ne vous gênez pas; je reviandrai tantôt pour savoir si vous désirez que j'en parle à madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise. Ruminez ça à part vous, et faites à votre guise. Bonjour. (A Lisette, à part.) Que vous êtes avenante !

LISETTE, en colère.

Quelle cervelle !

SCÈNE VI.

LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Heureusement, je ne crains pas son amour. Quand il me demanderait à ma mère, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui ! c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi, Lisette, monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très-considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh ! que soupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirais trop, si je me trompais.

LISETTE.

Ne serait-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand seigneur qu'il est par ses richesses ?

ANGÉLIQUE.

Bon, lui ! je ne sais pas seulement moi-même ce que je veux dire. On rêve, on promène sa pensée, et puis c'est tout. On le verra, ce mari ; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne serait qu'un de ses amis, ce serait toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir, quand vous seriez venue ; et il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh ! va donc. A quoi t'amuses-tu là ? Pardi ! tu fais bien les commissions qu'on te donne ! Il n'y sera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y a-t-il long-temps que vous êtes ici, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur ; il n'y a qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la querellais de ne me l'avoir pas dit plus tôt.

LUCIDOR.

Oui ; j'ai à vous entretenir d'une chose assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret ? M'en irai-je ?

LUCIDOR.

Il n'y a point de nécessité que vous restiez.

ANGÉLIQUE.

Aussi bien je crois que ma mère aura besoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCÈNE VIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, en riant.

A quoi songez-vous donc en me considérant si fort?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'était pas de même, quand vous étiez malade. A propos, je sais que vous aimez les fleurs, et je pensais à vous aussi en cueillant ce petit bouquet; tenez, monsieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre; j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE, prenant le bouquet.

Et moi, à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah! cela est si aisé avec de certaines personnes; mais que me voulez-vous donc?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié

que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! le compte en sera bientôt fait. Je ne vous en dirai rien de nouveau ; ôtez notre amitié que vous savez bien, il n'y a rien dans mon cœur, que je sache ; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire ? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise ; je ne connais point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là ; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela ? Que le temps passe vite ! Après ?

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour. Lequel de tous distinguez-vous parmi eux ? Confiez-moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas, monsieur, pourquoi vous pensez que

j'en distingue. Des jeunes gens qui me font la cour! Est-ce que je les remarque? est-ce que je les vois? Ils perdent donc bien leur temps.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me souciais d'aucun, quand vous êtes venu ici; et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Êtes-vous aussi indifférente pour maître Blaise, ce jeune fermier qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaira; mais, en un mot, tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier; principalement lui, qui me reprochait l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'était pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chère Angélique; quand je ne vous vois pas, vous me manquez, et je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-temps; car je reviens bien vite, et ne sors guère.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui; mais malheureusement vous n'êtes pas de notre village, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris, que je n'aime guère. Si j'étais à votre place, il me viendrait plutôt chercher que je n'irais le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux!

ANGÉLIQUE.

Tous deux, monsieur Lucidor! Eh! mais, contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah çà, ne me trompez pas, au moins; tout le cœur me bat : loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique; nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez ; je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce ?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal. Après ?

LUCIDOR.

Il est de mon âge et de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon : c'est ce que je voulais savoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent ; il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai !

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition, ni gloire ; et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur.

ANGÉLIQUE, riant.

Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura ; il l'a déjà ; je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure; je le connais; c'est tout comme s'il vous le disait lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh! sans doute; et moi je réponds aussi comme s'il était là.

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il est vous allez le rendre heureux!

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chère Angélique; il me tarde d'entretenir votre mère et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage; mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de noce que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage et en qualité d'ami; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, et que nous serons ensemble; mais il ne fallait point de bijoux : c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique; votre mari ne tardera pas à paraître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vite.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chère Lisette, à lui-même, et je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle *lui* par excellence? Est-ce qu'il est ici?

ANGÉLIQUE.

Et tu as dû le rencontrer; il va trouver ma mère.

LISETTE.

Je n'ai vu que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Et si fait; voilà vingt fois que je te le répète. Si tu savais comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : c'est moi! mais cela était si clair, si clair, si agréable, si tendre!

LISETTE.

Je ne l'aurais jamais imaginé. Mais le voici encore.

SCÈNE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique; en allant chez votre mère, j'ai trouvé monsieur qui arrivait; et j'ai cru qu'il n'y avait rien de plus pressé que de vous l'amener : c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, et qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même. Il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (Il le lui présente.) Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, d'un air mourant, le repousse.

Je ne m'y connais pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (Il s'approche d'elle) Êtes-vous contente?

(Angélique, sans lui répondre, tire la boîte aux bijoux, et la lui rend sans le regarder : elle la met dans sa main; et il s'arrête comme surpris et sans la lui faire reprendre; après quoi il sort.)

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

(Angélique reste immobile, Lisette tourne autour de Frontin avec surprise, et Frontin paraît embarrassé.)

FRONTIN.

Mademoiselle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naissante; vous me découragez tout-à-fait, et je sens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiselle est immobile, vous muet, et moi stupéfaite : j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, tristement.

Lisette, qui est-ce qui l'aurait cru?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignait seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferais point de peur, et peut-être y reviendrait-elle : on s'accoutume aisément à me voir; j'en ai l'expérience; essayez-en.

ANGÉLIQUE, sans le regarder.

Je ne saurais; ce sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à monsieur. Je lui demande pardon, je ne me sens pas bien; j'étouffe, et je vais me retirer dans ma chambre.

SCÈNE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, à part.

Mon mérite a manqué son coup.

LISETTE, à part.

C'est Frontin, c'est lui-même.

FRONTIN, les premiers mots à part.

Voici le plus fort de ma besogne ici. Ma mie, que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux accueil? (Elle ne répond pas, et le regarde. Il continue.) Eh bien! répondez donc. Allez-vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part?

FRONTIN.

Comment donc! Ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.

LISETTE, à part les premiers mots.

Est-ce que je me tromperais?... Monsieur, excusez-moi; mais, n'avez-vous jamais été à Paris chez une madame Dorman, où j'étais?

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est que madame Dorman? Dans quel quartier?

LISETTE.

Du côté de la place Maubert, chez un marchand de café, au second.

FRONTIN.

Une place Maubert, une madame Dormon, un second! Non, mon enfant, je ne connais point cela; et je prends toujours mon café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot; mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTIN.

Frontin! mais c'est un nom de valet.

LISETTE.

Oui, monsieur; et il m'a semblé que c'était toi.... que c'était vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi! toujours des tu et des toi! vous me lassez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort; mais tu lui ressembles si fort!... Eh! monsieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire, ce n'est pas vous?

FRONTIN, riant.

Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcherait; mais je suis trop au-dessus de votre méprise, et vous me divertiriez beaucoup, si ce n'était le désagrément qu'il y a d'avoir une physiono-

mie commune avec ce coquin-là. La nature pouvait se passer de lui donner le double de la mienne, et c'est un affront qu'elle m'a fait; mais ce n'est pas votre faute : parlons de votre maîtresse.

LISETTE.

Oh! monsieur, n'y ayez point de regret; celui pour qui je vous prenais est un garçon fort aimable, fort amusant, plein d'esprit, et d'une très-jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite que je n'en reviens point, et tu serais le plus grand maraud... Monsieur, je me brouille encore, la ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien; je commence à m'y faire : ce n'est pas à moi que vous parlez.

LISETTE.

Non, monsieur; c'est à votre copie, et je voulais dire qu'il aurait grand tort de me tromper; car je voudrais de tout mon cœur que ce fût lui; je crois qu'il m'aimait, et je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valait bien la peine. (A part.) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier : à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers les mêmes inclinations. Il vous aimait, dites-vous; et je ferais comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouissais en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, à part le premier mot.

Heu!.... Tant d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis. En attendant, vous ne perdrez pas tout; je m'intéresse à vous; je vous rendrai service. Ne vous mariez point sans me consulter.

LISETTE.

Je sais garder un secret. Monsieur, dites-moi si c'est toi.....

FRONTIN, en s'en allant.

Allons, vous abusez de ma bonté; il est temps que je me retire. (A part.) Ouf, le rude assaut!

SCÈNE XIII.

LISETTE, *un moment seule;* Me BLAISE.

LISETTE.

Je m'y suis pris de toutes les façons, et ce n'est pas lui sans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil. Quand ce serait lui, au reste; maître Blaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

Me BLAISE.

Eh bien! fillette, à quoi en suis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

Me BLAISE, en riant.

Eh! mais, tant pire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tant pis que vous dites en riant?

Me BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner; c'est qu'Angélique ne paraît pas disposée à accepter le mari que M. Lucidor lui destine, et qui est ici; et que si, dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

Me BLAISE, tristement.

Croyez-vous? Eh! mais, tant mieux.

LISETTE.

Oh! vous m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, vos tant pis si gaillards, et le tout en m'appelant ma grande fille et mon poulet; il faut, s'il vous plaît, que j'en aie le cœur net. M. Blaise, pour la dernière fois, est-ce que vous m'aimez?

Me BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponse à ça.

LISETTE.

Vous vous moquez donc de moi?

Me BLAISE.

V'là une mauvaise pensée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage?

Me BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac! Et si on vous la refuse, en serez-vous fâché?

Me BLAISE, riant.

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place.

Me BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh! quelle est-elle? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez....

Me BLAISE, riant.

Oui, je suppose....

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurai pas le cœur ingrat.

Mᵉ BLAISE, riant.

Hé, hé, hé.... Lorgnez-moi un peu, que je voie si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous?

Mᵉ BLAISE.

Hé, hé... Je le garderai. La gentille enfant! Queu dommage de laisser ça dans la peine!

LISETTE.

Quelle obscurité! Voilà madame Argante et monsieur Lucidor; il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'amant qui lui est venu. La mère voudra qu'elle l'épouse, et si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez. Ainsi retirez-vous, je vous prie.

Mᵉ BLAISE.

Oui; mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, fâchée.

Encore! Oh! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

Mᵉ BLAISE, riant et s'en allant.

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, le voyant aller.

Douze mille francs! Où va-t-il prendre ce qu'il

dit là! Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCÈNE XIV.

Mme ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

Mme ARGANTE, en entrant, à Frontin.

Eh! monsieur, ne vous rebutez point; il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende, il n'est pas possible. (A Lisette.) Lisette, vous étiez présente quand monsieur a vu ma fille; est-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez; a-t-il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, madame; je ne me suis point aperçue de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille, qui se trouve, pour ainsi dire, mariée dans la minute : mais pour le peu que madame la rassure et s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

Mme ARGANTE.

Eh! sans doute; elle est si jeune et si innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas; et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

Mme ARGANTE.

Vous verrez, monsieur, vous verrez... Allez, Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout à l'heure. Amenez-la ici; partez. (A Frontin.) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, monsieur, ce ne sera rien.

(Lisette sort.)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci; il est fâcheux à un galant homme, à qui tout Paris jette ses filles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dédains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rends grâces à mon ami de me l'avoir retenue; mais il fallait, en m'appelant, me tenir sa main si prête et si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

Mme ARGANTE.

Eh! messieurs, un peu de patience; regardez-la, dans cette occasion-ci, comme un enfant.

SCÈNE XV.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE.

Approchez, mademoiselle, approchez; n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait monsieur de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune et la médiocrité de votre état?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur; mon amour et ma galanterie le désapprouvent.

Mme ARGANTE.

Non, monsieur; je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mère....

Mme ARGANTE.

Vite donc.

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (A Angélique.) Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable; vous n'avez point encore vu ma personne; vous la rebutez sans la connaître; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monsieur....

Mme ARGANTE.

Monsieur! ma mère! levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman; voilà une réponse entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, mademoiselle : il faut que vous soyez née coiffée.

ANGÉLIQUE, vivement.

En tout cas, je ne suis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, mademoiselle, reprenez haleine, et prononcez.

Mme ARGANTE.

Je dévore ma colère.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié !

FRONTIN, à Angélique.

Courage ! encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je ne vous connais point.

FRONTIN.

La connaissance est si tôt faite en mariage; c'est un pays où l'on va si vite...

Mme ARGANTE.

Comment? étourdie, ingrate que vous êtes !

FRONTIN.

Ah ! ah ! madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable.

Mme ARGANTE.

Je sors; je ne pourrais pas me retenir; mais je la déshérite, si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, messieurs. Depuis que monsieur Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvait pas l'espérer, ni pour le rang ni pour le mérite....

LISETTE.

Tout doux; appuyez légèrement sur le dernier.

Mme ARGANTE, en s'en allant.

Et, merci de ma vie! qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCÈNE XVI.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

En vérité, mademoiselle, on ne saurait vous excuser. Attendez-vous qu'il vienne un prince?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage en fait de refus; je ne connaissais pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage; je n'y ai pensé que

par zèle pour vous, et vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, votre zèle est admirable; c'est la plus belle chose du monde; j'ai tort, je suis une étourdie; mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mère n'y est plus, et que je suis un peu plus hardie, il est juste que je parle à mon tour, et je commence par vous, Lisette; c'est que je vous prie de vous taire, entendez-vous? Il n'y a rien ici qui vous regarde: quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans que je vous en demande compte; et je ne vous dirai point sottement, ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, monsieur. Vous êtes honnête homme, n'est-ce pas?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui vous a jamais fait de mal? Cela serait cruel et

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain ; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait. Je vous dirai donc, monsieur, que je serais mortifiée, s'il fallait vous aimer ; le cœur me le dit ; on sent cela. Non que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime. Je ne finirai point de vous louer, quand ce sera pour une autre. Je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là ; j'y vais de tout mon cœur. Ce n'est pas moi qui ai été vous chercher, une fois ; je ne songeais pas à vous ; et si je l'avais pu, il ne m'en aurait pas plus coûté de vous crier : Ne venez pas ! que de vous dire : Allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! sans doute, et le plus tôt sera le mieux. Mais que vous importe ? Vous ne manquerez pas de filles. Quand on est riche, on en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit ; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent ; j'aimerais mieux en donner que d'en prendre, c'est là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête ; quand il vous plaira, je ne

vous retiens point : il est tard à cette heure ; mais il fera beau demain.

FRONTIN, à Lucidor.

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, et je le reçois, sauf vos conseils qui me règleront là-dessus cependant. Ainsi, belle ingrate, je diffère encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! monsieur, ce n'est pas fait ? Pardi ! vous avez bon courage ! (Et quand il est parti.) Votre ami n'a guère de cœur ; il me demande à quelle heure il partira, et il reste.

SCÈNE XVII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique ; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte ! un homme qui lui faisait sa fortune !

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables. Si Angélique est dans ce cas-là, je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh ! monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai ! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié ?

ANGÉLIQUE, à part.

Son amitié ? Le méchant homme !

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur, me plaindre ! Et qui est-ce qui y songe ? Où sont les reproches que je vous fais? Me voyez-vous fâchée ? Je suis très-contente de vous ; vous en agissez on ne peut pas mieux. Comment donc ! vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai ; vous m'en faites venir de Paris, sans que j'en demande ; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos mariages ; mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés, qu'on soit obligée, vite et vite, de se donner au premier venu que vous attirerez de je ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m'épouser sur votre parole ; il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnaissante, mais je ne suis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en disiez, vos discours ont une aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah ! j'en sais bien la cause, moi ; si je voulais parler.

ANGÉLIQUE.

Hem ! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez? Que veut-elle dire? Écoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne; un enfant a plus de malice que moi; mais si vous me fâchez, vous m'entendez bien? je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avais fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi? C'est qu'il n'est pas juste que je l'aie. Le mari et les bijoux étaient pour aller ensemble; et en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarrassé; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh ! qu'elle garde tout, monsieur; je les jetterais.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je songe à vous marier; et que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère.

ANGÉLIQUE.

Eh mais! cela se peut bien; oui, monsieur, voilà ce que c'est; j'en ai pour un homme d'ici; et quand je n'en aurais pas, j'en prendrais tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE, Me BLAISE.

Me BLAISE.

Je requiers la permission d'interrompre, pour avoir la déclaration de voute darnière volonté, mademoiselle; retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non; laissez-moi.

Me BLAISE.

Me retenez-vous, moi?

ANGÉLIQUE.

Non.

Me BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme!

LISETTE.

Êtes-vous sourd, maître Blaise? Elle vous dit que non.

Mᵉ BLAISE, à Lisette.

Oui, m'amie. Ah ça! monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi alle me repousse; que, si elle ne me prend pas, c'est sa faute, et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse. (A Lisette, à part.) Bonjour, poulet. (Puis à tous.) Au demeurant, ça ne me surprend point; mademoiselle Angélique en refuse deux; alle en refuserait trois; alle en refuserait un boissiau; il n'y en a qu'un qu'alle envie; tout le reste est du fretin pour elle, hormis monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, outrée.

Monsieur Lucidor!

Mᵉ BLAISE.

Li-même. N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là. Angélique pleurait par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment! Ne le croyez pas; vous ne seriez pas un homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer, à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon cœur! Eh mais! je pleure tous les malades que je vois, je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir. Si mon oiseau mourait devant moi, je pleurerais. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus; car, à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous aussi, Lisette? Vous m'accablez, vous me déchirez. Eh! que vous ai-je fait? Quoi! un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, je l'aimerais; moi, qui ne pourrais pas le souffrir, s'il m'aimait; moi qui ai de l'inclination pour un autre? J'ai donc le cœur bien bas, bien misérable! Ah! que l'affront qu'on me fait m'est sensible!

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raisonnable; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas! monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu, que, si je ne me retenais pas, je vous haïrais, depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, monsieur, je vous haïrais; je ne sais trop même si je ne vous hais pas; je ne voudrais pas jurer que non; car j'avais de l'amitié pour vous, et je n'en ai plus. Sont-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-

vous besoin de vous défendre ? Dès que vous en aimez un autre, tout n'est-il pas dit ?

Mᵉ BLAISE.

Un autre galant ? Alle serait, morgué ! bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine ? Eh bien ! puisqu'on m'obstine, c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

Mᵉ BLAISE.

Moi !

LISETTE.

Bon ! cela n'est pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! je ne sais pas l'inclination que j'ai ! Oui, c'est lui ; je vous dis que c'est lui !

Mᵉ BLAISE.

Ah çà, mademoiselle, ne badinons point ; ça n'a ni rime ni raison. Par ma foi, est-ce ma personne qui vous a pris le cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, malhonnête que vous êtes ! si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guère.

Mᵉ BLAISE.

Eh ! mais, jamais voute mère n'y cousentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sais bien.

Mᵉ BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord : j'ai compté là-dessus, moi ; je sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ce sont vos affaires.

Mᵉ BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va et qui vient comme une girouette ; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh ! accommodez-vous, benêt.

Mᵉ BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'applanirai tout, puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Blaise ; je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage. Je vais en porter la parole à madame Argante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse.

ANGÉLIQUE.

Comme on me persécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique ; j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qu'il m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCÈNE XIX.

Me BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Lucidor est un grand marieur de filles! A quoi vous déterminez-vous, maître Blaise?

Me BLAISE, après avoir rêvé.

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum! le vilain procédé!

ANGÉLIQUE, d'un air languissant.

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle?

Me BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, de même.

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

Me BLAISE.

Si fait dà : ça m'avait un peu quitté; mais je vous r'aime chèrement à cette heure.

ANGÉLIQUE, de même.

A cause de vingt mille francs?

Mᵉ BLAISE.

A cause de vous, et pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

Mᵉ BLAISE.

Pargué! A voute avis?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que, si vous les prenez, je ne veux point de vous.

Mᵉ BLAISE.

En veci bian d'un autre!

ANGÉLIQUE.

Il y aurait trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre; qui m'a offensée en particulier, en croyant que je l'aimais, et qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiselle a raison; j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit là.

Mᵉ BLAISE.

Mais accoutez donc le bon sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point, voute mère ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

Me BLAISE, inquiet.

Est-ce votre dernier mot?

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

Me BLAISE.

Ah! me velà biau garçon!

SCÈNE XX.

LUCIDOR, Me BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mère consent à tout, belle Angélique; j'en ai sa parole; et votre mariage avec maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

Me BLAISE.

Point du tout. Il y a un autre vartigo qui la tiant; alle a de l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez : alle ne veut point de moi si je les prends, et je veux du magot avec elle.

ANGÉLIQUE, s'en allant.

Et moi, je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grâce, chère Angélique. Laissez-nous, vous autres.

Me BLAISE, prenant Lisette sous le bras, à Lucidor.

Noute premier marché tiant-il toujours ?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

Me BLAISE.

Que le ciel vous conserve en joie ! (A Lisette.) Je vous fiance donc, fillette.

SCÈNE XXI.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mère sera fâchée ; et puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mère, ne vous en inquiétez pas ; je la calmerai. Mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! voilà qui est fini ; je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimais toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on a eues là-dessus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendue me vanter que vous m'ai-

miez, quoique je l'eusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manières que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici; je n'ai pourtant pas abusé de cela. Vous n'en avez pas agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimais, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous seriez pas trompée. (Angélique ici redouble ses pleurs.) Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en sais rien; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage; je le laisserai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allais me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais, n'ai-je pas raison? Quand il n'y aurait que ce portrait de Paris qui est dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte; c'est celui d'une sœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvais pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique; et je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je, si vous n'y êtes plus? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et si je restais, si je vous demandais votre main, si nous ne nous quittions de la vie?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, se mettant tout-à-fait à genoux.

Vous me transportez, Angélique.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN, LISETTE, Me BLAISE, Mme ARGANTE.

Mme ARGANTE.

Eh bien! monsieur; mais que vois-je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, madame; et je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

Mme ARGANTE, charmée.

Vraiment, que de reste, monsieur; c'est bien de l'honneur à nous tous; et il ne manquera rien à la joie où je suis, si monsieur (montrant Frontin), qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que ce sera moi qui vous verserai à boire à table. (A Lisette.) Ma reine, puisque vous aimez tant Frontin, et que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah! coquin, je t'entends bien; mais tu l'es trop tard.

Me BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter; il y a douze mille francs qui nous suivent.

Mme ARGANTE.

Que signifie donc cela?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses[1].

---

[1] *Et que la journée finisse par des danses.* Nous donnons ici le *vaudeville* qui terminait la pièce. On ne le trouve point dans les éditions précédentes de Marivaux.

DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

Maris jaloux, tendres amans,
Dormez sur la foi des sermens,
Qu'aucun soupçon ne vous émeuve;
Croyez l'objet de vos amours,
Car on ne gagne pas toujours
A le mettre à l'épreuve.

Avoir le cœur de son mari,
Qu'il tienne lieu d'un favori,
Quel bonheur d'en fournir la preuve!
Blaise me donne du souci;
Mais en revanche, Dieu merci,
Je le mets à l'épreuve.

Vous, qui courez après l'hymen,
Pour éloigner tout examen,
Prenez toujours fille pour veuve;
Si l'amour trompe en ce moment,
C'est du moins agréablement:
Quelle charmante épreuve!

Que Mathuraine ait de l'humeur,
Et qu'al me refuse son cœur,
Qu'il vente, qu'il tonne ou qu'il pleuve,
Que le froid gèle uotre vin,
Je n'en prenons pas de chagrin,
Je somme à toute épreuve.

Vous qui tenez dans vos filets
Chaque jour de nouveaux objets,

Soit fille, soit femme, soit veuve;
Vous croyez prendre, et l'on vous prend.
Gardez-vous d'un cœur qui se rend
A la première épreuve.

Ah! que l'hymen paraît charmant
Quand l'époux est toujours amant!
Mais jusqu'ici la chose est neuve :
Que l'on verrait peu de maris,
Si le sort nous avait permis
De les prendre à l'épreuve!

FIN DE L'ÉPREUVE ET DU THÉATRE DE MARIVAUX.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
LA MÉPRISE	1
LA MÈRE CONFIDENTE	65
LES FAUSSES CONFIDENCES	169
LA JOIE IMPRÉVUE	295
LES SINCÈRES	361
L'ÉPREUVE	431

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.